

CLASSIFIED FRENCH UNSEENS

FRENCH READERS

ISSUED BY

The University Tutorial Press.

JUNIOR FRENCH READER With Notes and Vocabulary
By ERNEST WEFKLEY, M.A., Professor of French at University College, Nottingham and Examiner in French in the University of London *Second Edition* 1s. 6d.

NEW JUNIOR FRENCH READER. By J. P. R. MARICHAL,
L. ès L., and L. J. GARDINER, M.A. With Notes and Vocabulary 2s.

SENIOR FRENCH READER. With Introduction, Notes, and Vocabulary By R. F. JAMES, B.A., French Master at Wellingborough Grammar School 2s. 6d.

SENIOR FRENCH UNSEENS By L. J. GARDINER, M.A. 1s.

THE MATRICULATION FRENCH READER With Notes and Vocabulary By J. A. PERRET, late Examiner in the University of London 2s. 6d.

FRENCH PROSE READER With Notes and Vocabulary By S. BARLET, B. ès Sc., Examiner in French to the College of Preceptors, and W. F. MASON, M.A. *Third Edition* 2s. 6d.

INTERMEDIATE FRENCH READER. With Notes By L. J. GARDINER, M.A. 2s. 6d.

A HIGHER FRENCH READER By ERNEST WEFKLEY, M.A. *Second Edition* 2s. 6d.

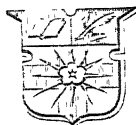
CLASSIFIED FRENCH UNSEENS

BY

W G HARTOG M.A. (LONDON)

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

EXAMINER IN FRENCH AT THE UNIVERSITY OF LONDON, & THE CIVIL SERVICE
COMMISSION, & THE CAMBRIDGE LOCAL SYNDICATE, & THE LONDON
COLLEGE COUSSE, ETC.



LONDON W B CLIVE

University Tutorial Press Ltd.

HIGH ST., NEW OXFORD ST., W.C.

1913

PREFACE

THIS selection of *Classified French Unseens* has been compiled for the use of students who are preparing for the examinations of the University of London, of the Civil Service Commission, and in fact for all examinations in which candidates are expected to translate passages from Modern French authors without previous preparation.

Most of the books of "Unseens" which have been published hitherto consist of passages taken at random from French writers, and arranged in a somewhat haphazard manner, and for this reason they have not proved so useful to candidates as they might have been.

I hope that by selecting and arranging these extracts according to a definite classification I have succeeded in accumulating material of real value to the student.

From my own experience, I feel convinced that any student who has worked carefully through this book will be so well equipped, both as regards vocabulary and construction, that no "unseens" that he may be confronted with in public examinations will present any terrors to him.

This book should be used in conjunction with my book of French Composition, in which I give a large number of prose extracts from English writers arranged according to the same classification. Thus the use of these two books should form a complete course of French translation and composition for all students preparing for examinations in Modern French.

W. G. HARTOG.

CONTENTS.

	NO.	PAGE
I PORTRAITS—(a) PHYSICAL	1 - 16	1
(b) MENTAL	17 - 28	15
II SCENERY—(a) LAND	29 - 40	27
(b) THE SEA	41 - 49	39
(c) TOWNS	50 - 58	47
(d) HOUSES, INTERIORS, CHURCHES	59 - 66	57
III NARRATIVE	67 - 92	66
IV LITERARY AND DRAMATIC	93-114	91
V HISTORY AND DIPLOMACY	115-144	113
VI MILITARY AND NAVAL	145-168	144
VII ORATORICAL	169-186	168
VIII PHILOSOPHY AND SATIRE	187-208	185
IX ART	209-219	207
X POETRY	220-240	218

CLASSIFIED FRENCH UNSEENS.



SECTION I.

(a) PORTRAITS (PHYSICAL)



1.—PORTRAIT DE M. LE DUC DE BOURGOGNE

Il était plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit. Le bas du visage assez pointu, et le nez long, élevé, mais point beau, n'allait pas si bien, des cheveux châtaîns si crépus et en telle quantité qu'ils bouffaient à l'excès; les lèvres et la bouche agréables quand il ne parlait point; mais quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avancait trop et emboîtait presque celui de dessous, ce qui en parlant et en riant faisait un effet désagréable. Il avait les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vue à personne, mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps.

Il sortit droit d'entre les mains des femmes. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençait à tourner. On employa aussitôt et longtemps le collier et la croix de fer, qu'il portait tant qu'il était dans son appartement même

devant le monde, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte. Il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux, non qu'il n'eût les cuisses et les jambes parfaitement égales, mais parce que, à mesure que cette épaule grossit, il n'y eut plus, des deux hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance, et au lieu d'être à plomb, il pencha d'un côté. Il n'en marchait ni moins aisément, ni moins longtemps, ni moins vite, ni moins volontiers, et il n'en aima pas moins la promenade à pied, et à monter à cheval, quoiqu'il y fût très mal

SAINT-SIMON, *Mémoires*.

2.—PORTRAIT D'HOMME.

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère. La demi-couronne qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarma de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air. Ses pommettes saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son ceil clair, jaune et dur tombait sur vous comme un rayon de soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet.

Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Ses mains brunes et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval, ou le dimanche pour aller à la messe.

Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté chevaleresque, les convictions immarcescibles du gentilhomme. Pendant le dîner je remarquai, dans la dépression de ses joues flétries et dans certains regards jetés à la dérobée sur ses enfants, les traces de pensées importunes.

BALZAC, *Le Curé de Campagne*.

3.—MIRABEAU.

Tout en lui était puissant. Son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune, il avait un colossal mouvement d'épaules comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui, il portait sa pensée. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on démêlait dans l'assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crimère. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter, *cuncta supercilio moventis*. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était bouffie d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur.

Sa tête avait une laideur grandiose et fulgurante dont l'effet par moments était électrique et terrible. Dans les premiers temps, quand rien n'était encore visiblement décidé pour ou contre la royauté ; quand la partie avait l'air presque égale entre la monarchie encore forte et les théories encore faibles ; quand aucune des idées qui devaient plus tard avoir l'avenir n'était encore arrivée à sa croissance

complète; quand la révolution, mal gardée et mal armée, paraissait facile à prendre d'assaut, il arrivait quelquefois que le côté droit, croyant avoir jeté bas quelque mur de la forteresse, se ruait en masse sur elle avec des cris de victoire, alors la tête monstrueuse de Mirabeau apparaissait à la brèche et pétrifiait les assaillants.

VICTOR HUGO, *Littérature et Philosophie mêlées*.

4.—SUR SON PROPRE PORTRAIT.

Mon joli philosophe, vous me serez à jamais un témoignage précieux de l'amitié d'un artiste, excellent artiste, plus excellent homme, mais que diront mes petits-enfants, lorsqu'ils viendront à comparer mes tristes ouvrages avec ce riant, ce mignon, cet efféminé, ce vieux coquet-là? Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste, mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là. J'avais un grand front, des yeux très vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait du caractère d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait de bien près à la bêtise, à la rusticité des anciens temps. Sans l'exagération de tous les traits dans la gravure qu'on a faite d'après le crayon de Greuze, je serais infiniment mieux.

J'ai un masque qui trompe l'artiste. soit qu'il y ait trop de choses fondues ensemble, soit que, les impressions de mon âme se succédant très rapidement et se peignant toutes sur mon visage, l'œil d'un peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devienne beaucoup plus difficile qu'il ne la croyait. Je n'ai jamais été bien fait que par un pauvre diable appelé Garant, qui m'attrapa, comme il arrive à un sot qui dit un bon mot

DIDEROT, *Correspondance*

5.—PORTRAIT D'UN CHOUAN.

En entendant des sons qui semblaient sortir de la corne avec laquelle les paysans de ces vallons rassemblent leurs troupeaux, le commandant se retourna brusquement, comme s'il eût senti la pointe d'une épée, et vit à deux pas un personnage encore plus bizarre qu'aucun de ceux emmenés à Mayenne pour servir la République.

Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Des narines épaisses faisaient paraître son nez encore plus court qu'il ne l'était. Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçants, ses oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenaient moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait cette tête nue plus remarquable encore.

La face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. À partir du cou, il était enveloppé d'un sarrau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des pantalons des conscrits les moins aisés. Ce sarrau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la *saye* (*saga*) ou le *sayon* des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques-uns gardaient leur écorce. Les peaux de bique, pour parler la langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine.

BALZAC, *Les Chouans*.

6.—LA SÉRAFINA.

La Séraфина était une jeune femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, à qui l'habitude de jouer les grandes coquettes avait donné l'air du monde et autant de manège qu'à une dame de cour. Sa figure, d'un ovale un peu allongé, son nez légèrement aquilin, ses yeux gris à fleur de tête, sa bouche rouge, dont la lèvre inférieure était coupée par une petite raie, comme celle d'Anne d'Autriche, et ressemblait à une cerise, lui composaient une physionomie avenante et noble à laquelle contribuaient encore deux cascades de cheveux châains descendant par ondes au long de ses joues, où l'animation et la chaleur avaient fait paraître de jolies couleurs roses. Deux longues mèches, appelées moustaches et nouées chacune par trois rosettes de ruban noir, se détachaient capricieusement des crépélures et en faisaient valoir la grâce vaporeuse

Son chapeau de feutre à bord rond, orné de plumes dont la dernière se contournait en panache sur les épaules de la dame, et les autres se recroquevillaient en bouillons, coiffait cavalièrement la Séraфина ; un col d'homme rabattu, garni d'un point d'Alençon et noué d'une bouffette noire, de même que les moustaches, s'étalait sur une robe de velours vert à manches crevées, relevées d'aiguillettes et de brandebourgs, et dont l'ouverture laissait bouillonner le linge ; une écharpe de soie blanche, posée en bandoulière, achevait de donner à cette mise un air galant et décidé.

GAUTIER, *Le Capitaine Fracasse*.

7.—LA MOMIE.

La tête semblait endormie plutôt que morte, les paupières, encore frangées de leurs longs cils, faisaient briller entre leurs lignes d'antimoine des yeux d'émail

lustrés des humides lueurs de la vie ; on eût dit qu'elles allaient secouer comme un rêve léger leur sommeil de trente siècles. Le nez, mince et fin, conservait ses pures arêtes ; aucune dépression ne déformait les joues, arrondies comme le flanc d'un vase ; la bouche, colorée d'une faible rougeur, avait gardé ses plis imperceptibles, et sur les lèvres voluptueusement modelées, voltigeait un mélancolique et mystérieux sourire plein de douceur, de tristesse et de charme : ce sourire tendre et résigné qui plisse d'une si délicieuse moue les bouches des têtes adorables surmontant les vases canopes au Musée du Louvre.

Autour du front uni et bas, comme l'exigent les lois de la beauté antique, se massaient des cheveux d'un noir de jais, divisés et nattés en une multitude de fines cordelettes qui retombaient sur chaque épaule. Vingt épingles d'or, piquées parmi ces tresses comme des fleurs dans une coiffure de bal, étoilaient de points brillants cette épaisse et sombre chevelure, qu'on eût pu croire factice tant elle était abondante. Deux grandes boucles d'oreilles, arrondies en disques comme de petits boucliers, faisaient frissonner leur lumière à côté de ses joues brunes.

GAUTIER, *Le Roman de la Momie*.

8.—LE NAIN HABIBRAH.

Ce nain hideux était gros, court, ventru, et se mouvait avec une rapidité singulière sur deux jambes grêles et fluettes, qui, lorsqu'il s'asseyait, se replaient sous lui comme les bras d'une araignée. Sa tête énorme, lourdement enfoncée entre ses épaules, hérissée d'une laine rousse et crépue, était accompagnée de deux oreilles si larges, que ses camarades avaient coutume de dire qu'Habibrah s'en servait pour essuyer ses yeux quand il

pleurait. Son visage était toujours une grimace, et n'était jamais la même, bizarre mobilité de traits, qui du moins donnait à sa laideur l'avantage de la variété.

Mon oncle l'aimait à cause de sa difformité et de sa gaieté inaltérable. Habibrah était son favori. Tandis que les autres esclaves étaient rudement accablés de travail, Habibrah n'avait d'autre soin que de porter derrière le maître un large éventail de plumes d'oiseaux de paradis, pour chasser les moustiques et les bigaïlles. Mon oncle le faisait manger à ses pieds sur une natte de jonc, et lui donnait toujours sur sa propre assiette quelque reste de son mets de prédilection.

Aussi Habibrah se montrait-il reconnaissant de tant de bontés; il n'usait de ses privilèges de bouffon, de son droit de tout faire et de tout dire, que pour divertir son maître par mille folles paroles entremêlées de contorsions, et au moindre signe de mon oncle il accourait avec l'agilité d'un singe et la soumission d'un chien.

VICTOR HUGO, *Bug-Jargal*.

9.—Mlle DE LA SEIGLIÈRE

Mademoiselle de la Seiglière tenait de sa mère qu'elle n'avait jamais connue, et de la pauvreté au sein de laquelle elle avait grandi, un caractère silencieux, un esprit réfléchi, un cœur grave. Grande, mince, élancée, un peu frêle, elle avait la grâce ondoïante et flexible d'une tige en fleur balancée par le vent. Ses cheveux étaient blonds comme l'or des épis, et, par un rare privilège, ses yeux brillaient, sous leurs sourcils bruns, comme deux étoiles d'ébène, sur l'albâtre de son visage, dont ils rehaussaient l'expression sans en altérer l'angélique placidité.

Jamais ses rêves ni ses ambitions n'étaient allés au delà

du petit jardin qu'elle cultivait elle-même, jamais le marquis de la Seiglière n'avait pu réussir à éveiller dans ce jeune sein un désir non plus qu'un regret. Elle souriait doucement à tout ce qu'il disait; s'il venait à parler des biens perdus avec trop d'amertume, elle l'entraînait dans son jardin, lui montrant les fleurs de ses plates-bandes, et demandait s'il en était en France de plus fraîches et de plus belles.

Aussi, le jour du départ, avait-elle dévoré ses pleurs; le fait est que, ce jour-là, l'exil avait commencé pour elle. En touchant le sol de la France, Hélène s'était mal défendue d'un sentiment de tristesse et d'effroi; en pénétrant sous le toit héréditaire, elle avait senti son cœur se serrer et ses yeux se mouiller de larmes qui n'étaient pas des larmes de bonheur. Toutefois, ces premières impressions dissipées, mademoiselle de la Seiglière s'était acclimatée sans efforts dans sa nouvelle position.

SANDEAU, *Mlle de la Seiglière*

10.—LA VÉNUS D'ILLE.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait que le corps de cette Vénus; rien de plus suave, de plus voluptueux que ses contours; rien de plus élégant et de plus noble que sa draperie. Je m'attendais à quelque ouvrage du Bas-Empire; je voyais un chef-d'œuvre du meilleur temps de la statuaire. Ce qui me frappait surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les croire moulées sur nature, si la nature produisait d'aussi parfaits modèles.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dorée autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues grecques, était légèrement inclinée en

avant Quant à la figure, jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère étrange, et dont le type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me souviennne.

Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs grecs, qui, par système, donnaient à tous les traits une majestueuse immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention marquée de l'artiste de rendre la malice arrivant jusqu'à la méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement les yeux un peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu gonflées Dédain, ironie, cruauté, se lisaient sur ce visage d'une incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette admirable statue, et plus on éprouvait le sentiment pénible qu'une si merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

GAUTIER, *La Vénus d'Ille*.

11.—GUSTAVE-ADOLPHE

Ce qui étonnait le plus en lui, c'était surtout son étonnante sérénité, son sourire en pleine bataille La conception du bon Pantagruel, du géant qui voit de haut les choses humaines, semblait s'être réalisée dans ce véritable guerrier Il n'eut ni le génie morose de notre Coligny, ni le froid sérieux du Taciturne, ni l'âpreté farouche du prince Maurice. Tout au contraire, une humeur gaie, des traits de bonhomie héroïque.

Cet enjouement de Gustave-Adolphe est un trait fort spécial, fort étranger au temps, et qui n'y a nulle influence. Le temps est sec et triste, sombre.

Gustave n'apparut que pour un jour, pour montrer une science nouvelle, vaincre, périr.

C'était un homme de taille très haute (quelques-uns

disent le plus grand de l'Europe). Très large front. Nez d'aigle. Des yeux gris clair (assez petits, si j'en crois les gravures), mais pénétrants. Il avait pourtant la vue basse, et il eut de bonne heure, étant Allemand par sa mère, beaucoup d'embonpoint. Sa grande force d'âme et de corps, sa paix profonde dans le péril où il passait sa vie et l'absence absolue de trouble n'avaient pas peu contribué à le faire gras. Cela le gênait un peu; on ne trouvait guère de chevaux assez forts des reins pour le porter. Mais cela le servait aussi. Une balle, qui eût tué un homme maigre, se logea dans sa graisse.

Il était fort sanguin, et il avait parfois de petits moments de colère, fort courts, après lesquels il se mettait à rire. Il s'avancait aussi trop en bataille, comme un soldat. Sans ces défauts, les seuls qu'on lui reproche, on aurait pu le croire plus haut que la nature humaine.

MICHELET, *Histoire de France*

12.—LE COMTE LABINSKI.

Depuis que le polythéisme a emporté avec lui ces jeunes dieux, ces génies souriants, ces éphèbes célestes aux formes d'une perfection si absolue, d'un rythme si harmonieux, d'un idéal si pur, et que la Grèce antique ne chante plus l'hymne de la beauté en strophes de Paros, l'homme a cruellement abusé de la permission qu'on lui a donnée d'être laid, et, quoique fait à l'image de Dieu, le représente assez mal. Mais le comte Labinski n'avait pas profité de cette licence; l'ovale un peu allongé de sa figure, son nez mince, d'une coupe hardie et fine, sa lèvre fermement dessinée, qu'accentuait une moustache blonde aiguisée à ses pointes, son menton relevé et frappé d'une fossette, ses yeux noirs, lui donnaient l'air d'un de ces anges guerriers, saint Michel ou Raphaël, qui combattent le

démon, revêtus d'armures d'or. Il eût été trop beau sans l'éclair mâle de ses sombres prunelles et la couche hâlée que le soleil d'Asie avait déposée sur ses traits.

Le comte était de taille moyenne, mince, svelte, nerveux, cachant des muscles d'acier sous une apparente délicatesse, et lorsque, dans quelque bal d'ambassade, il revêtait son costume de magnat, tout chamarré d'or, tout étoilé de diamants, tout brodé de perles, il passait parmi les groupes comme une apparition étincelante . . . Nous n'ajoutons pas que le comte possédait les dons de l'esprit comme ceux du corps ; les fées bienveillantes l'avaient doué à son berceau, et la méchante sorcière qui gâte tout s'était montrée de bonne humeur ce jour-là.

GAUTIER, *Militona*.

13.—CLARIMONDE.

Elle était assez grande, avec une taille et un port de déesse, ses cheveux, d'un blond doux, se séparaient sur le haut de sa tête et coulaient sur ses tempes comme deux fleuves d'or ; on aurait dit une reine avec son diadème, son front, d'une blancheur bleuâtre et transparente, s'étendait large et serein sur les arcs de deux cils presque bruns, singularité qui ajoutait encore à l'effet de prunelles vert de mer d'une vivacité et d'un éclat insoutenables. . . . Des dents du plus bel orient scintillaient dans son rouge sourire, et de petites fossettes se creusaient à chaque inflexion de sa bouche dans le satin rose de ses joues. Pour son nez, il était d'une finesse et d'une fierté toute royale, et décelait la plus noble origine.

Des luisants d'agate jouaient sur la peau unie et lustrée de ses épaules à demi découvertes, et des rangs de grosses perles blondes, d'un ton presque semblable à son cou, lui

descendaient sur la poitrine. De temps en temps elle redressait sa tête avec un mouvement onduleux de couleuvre ou de paon qui se rengorge, et imprimait un léger frisson à la haute fraise brodée à jour qui l'entourait comme un treillis d'argent.

GAUTIER, *Fortunio*.

14.—TOLLA.

Sa beauté était de celles qui découragent les statuaires et leur font cruellement sentir l'impuissance de leur art. Ses mains, sa figure, ses épaules avaient la pâleur mate du marbre, et cependant le marbre le plus fidèle n'aurait jamais pu passer pour son image. Rien n'était plus facile que de rendre la finesse aristocratique de ce nez imperceptiblement arqué, la courbe fière des sourcils, l'ampleur un peu dédaigneuse des lèvres, le modelé délicat des joues, où deux imperceptibles fossettes se dessinaient par instant.

La jeunesse dans toute sa force éclatait à travers cette enveloppe délicate ; la pâleur de son visage était saine et robuste. Elle ressemblait à ces lampes d'albâtre qu'une flamme intérieure fait doucement resplendir. Ses yeux châtons, mais qui paraissaient noirs, avaient le regard doux, étonné et un peu farouche d'une jeune biche qui écoute les échos lointains du cor. Sa chevelure longue, épaisse et soyeuse, s'entassait sur sa tête et débordait en deux boucles pesantes jusque sur ses épaules. Son corps mignon, souple, frêle, et cependant vigoureux, ressemblait à ces statues antiques dont la vue n'inspire que de hautes pensées et de nobles désirs, quoiqu'elles se montrent sans voiles et qu'elles ne soient vêtues que de leur chaste beauté.

ABOUT, *Tolla Feraldi*.

15.—ALICE.

Alice appartenait à cette variété d'Anglaises brunes qui réalisent un idéal dont les conditions semblent se contrarier c'est-à-dire une peau d'une blancheur éblouissante, des lèvres de cerise, et des cheveux aussi noirs que la nuit sur les ailes du corbeau. L'effet de cette opposition est irrésistible et produit une beauté à part dont on ne saurait trouver l'équivalent ailleurs.

L'ovale allongé de sa tête, son teint d'une incomparable pureté, son nez fin, mince, transparent, ses yeux d'un bleu sombre frangés de longs cils, qui palpaient sur ses joues rosées comme des papillons noirs lorsqu'elle abaissait les paupières, ses lèvres colorées d'une pourpre éclatante, ses cheveux tombant en volutes brillantes comme des rubans de satin de chaque côté de ses joues et de son col de cygne, témoignaient en faveur de ces romanesques figures de femmes de Machise.

GAUTIER, *Jettatura*.

16.—PORTRAIT DE GÖTTE

Dès sa première apparition à Weimar, Goethe y produisit un effet de fascination tout à fait extraordinaire. Un cri de surprise s'échappa de toutes les lèvres, tant la beauté, le génie, la bonté, éclatent dans sa personne. Sa haute et noble stature, sa démarche, son port, son front superbe où se dessine fièrement l'arc de ses noirs sourcils, son nez aquilin, sa chevelure d'ébène, son grand ceil italien qui flamboie, imposent à qui l'approche admiration et respect. "Une pareille alliance de la beauté physique et de la beauté intellectuelle ne s'était encore vue chez aucun homme," dit Hufeland. Ce qui me frappe dans le portrait que tracent du jeune Goethe ses contemporains, c'est la sensation de

lumière qui domine tout. " Mon âme est pleine de lui comme la rosée des rayons du soleil levant," écrit Wieland. Pour d'autres, Goethe est " le noble et brillant acier qui de toutes pierres brutes fait jaillir l'étincelle ", il est l'étoile, la flamme, l'Apollon radieux, devant qui l'on voudrait se prosterner. DANIEL STERN, *La Comtesse d'Agoult*.

I.—(b) PORTRAITS (MENTAL).

17.—FRÉDÉRIC II

Egalement remarquable par l'audace de sa pensée, la sagacité de son esprit, l'énergie de sa prudence et la fermeté de son caractère, on ne sait qu'admirer le plus de ses talents variés, de son profond jugement ou de sa grande âme. Brillant de toutes les qualités physiques et morales, fort comme sa volonté, beau comme le génie, actif jusqu'au prodige, il perfectionna, il compléta tous ces avantages, et ne fut pas moins éminemment son propre ouvrage que celui de la nature. Né facile, il se rendit sévère; absolu jusqu'à la plus redoutable impatience, il fut tolérant jusqu'à la longanimité; vif, ardent, impétueux, il se fit calme, modéré, réfléchi. Sa destinée fut telle que les événements tournaient à son avantage souvent par le concours de sa conduite habile, quelquefois malgré ses fautes, et tout, jusqu'au tribut d'erreurs qu'il paya à l'humaine faiblesse, porta l'empreinte de sa grandeur, de son originalité, de son indomptable caractère.

Jamais mortel ne fut constitué pour le commandement comme lui ; il le savait, il semblait se croire l'âme universelle du monde, et n'admettait aux autres hommes que je ne sais quelle âme sensitive, instinct animal plus ou moins ingénieux, aussi les méprisait-il, et cependant il travailla infatigablement selon ses lumières à leur bonheur. Ainsi l'extrême justesse de son esprit fit plus pour le rendre équitable et bienfaisant, que n'eût fait l'équivoque bonté des cœurs nés sensibles. Il ne connut qu'une passion, la gloire, et il fut ennemi de la louange ; qu'un goût, soi-même, et sa vie entière fut pour les autres, qu'une occupation, son noble métier de roi.

MIRABEAU, *Mémoires biographiques*.

18.—LOUIS XIV.

Ce fut un prince à qui on ne peut refuser beaucoup de bon, même de grand, en qui on ne peut méconnaître plus de petit et de mauvais, duquel il n'est pas possible de discerner ce qui était de lui ou emprunté, et dans l'un et dans l'autre rien de plus rare que des écrivains qui en aient été bien informés, rien de plus difficile à rencontrer que des gens qui l'aient connu par eux-mêmes et par expérience et capables d'en écrire, en même temps assez maîtres d'eux-mêmes pour en parler sans haine ou sans flatterie, de n'en rien dire que dicté par la vérité nue en bien et en mal. Pour la première partie on peut ici compter sur elle ; pour l'autre on tâchera d'y atteindre en suspendant de bonne foi toute passion.

Il ne faut point parler ici de ses premières années. Roi presque en naissant, étouffé par la politique d'une mère qui voulait gouverner, plus encore par le vif intérêt d'un pernicieux ministre, qui hasarda mille fois l'Etat pour son

unique grandeur, et asservi sous ce joug tant que vécut ce premier ministre, c'est autant de retranché sur le règne de ce monarque.

Toutefois il pointait sous ce joug Il comprenait l'oisiveté comme l'ennemie de la gloire; il eut assez de sentiment pour se croire délivré à la mort de Mazarin, s'il n'eût pas assez de force pour se délivrer plus tôt. C'est même un des beaux endroits de sa vie, et dont le fruit a été du moins de prendre cette maxime, que rien n'a pu ébranler depuis, d'abhorrer tout premier ministre dans son conseil. Il en prit dès lors une autre, mais qu'il ne put soutenir avec la même fermeté, parce qu'il ne s'aperçut presque pas dans l'effet qu'elle lui échappa sans cesse, ce fut de gouverner par lui-même, qui fut la chose dont il se piqua le plus, dont on le loua et le flatta davantage, et qu'il exécuta le moins.

SAINT-SIMON, *Mémoires*.

19.—RICHELIEU

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance. Sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite. Il se distingua en Sorbonne, on remarqua de fort bonne heure qu'il avait de la force et de la vivacité dans l'esprit. Il prenait d'ordinaire très bien son parti. Il était homme de parole où un grand intérêt ne l'obligeait pas au contraire, et en cela il n'oubliait rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'était pas libéral, mais il donnait plus qu'il ne promettait, et il assaisonnait admirablement ses bienfaits. Il aimait la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet; mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite, de la dispense qu'il avait prise sur le point de l'excès de son ambition.

Il n'avait ni l'esprit ni le cœur au-dessus des périls: il

n'avait ni l'un ni l'autre au-dessous ; et l'on peut dire qu'il en prévint davantage par sa sagacité qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il était bon ami, il eût même souhaité d'être aimé du public ; mais quoiqu'il eût la civilité, l'extérieur, et d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais ce je ne sais quoi qui est encore, en cette matière, plus requis qu'en toute autre. Il anéantissait par son pouvoir et par son faste royal la majesté personnelle du roi ; mais il remplissait avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il fallait n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal en ce fait DE RETZ, *Mémoires*.

20.—MARIE STUART.

Seule et sans conseil, aux prises avec les seigneurs et avec la noblesse comme l'avaient été ses aïeux, Marie Stuart, prompte, mobile, sujette à ses prédilections ou à ses antipathies, était déjà insuffisante qu'était-ce donc, lorsqu'elle se trouvait de plus en face d'un parti religieux, né et grandi durant les années récentes en face d'un parti *raisonneur et sombre, moral et audacieux*, discutant rationnellement et la Bible en main le droit des rois, et poussant la logique sous la prière ?

Sortie d'une Cour littéraire et artificielle, elle n'avait rien pour comprendre ces grands et sourds mouvements des peuples, et pour les retarder ou les détourner à son profit en s'y accommodant. "elle revenait," a dit M. Mignet, "pleine de regrets et de dégoûts, au milieu des montagnes sauvages et des habitants incultes de l'Ecosse. Plus aimable qu'habile, très ardente et nullement circonspecte, elle y revenait avec une grâce déplacée, une beauté dangereuse, une intelligence vive mais mobile, une âme

généreuse mais emportée, le goût des arts, l'amour des aventures, toutes les passions d'une femme, jointes à l'extrême liberté d'une veuve.

Enfin, pour compliquer le péril de cette situation précaire, elle avait pour voisine en Angleterre une reine rivale, Elizabeth, qu'elle avait offensée d'abord en revendiquant son titre, qu'elle n'offensait pas moins par une supériorité féminine et bruyante de beauté et de grâce, une reine capable, énergique, rigide et dissimulée, représentant l'opinion religieuse contraire, et entourée de conseillers habiles, constants et pleins de suite, compromis dans la même cause.

SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*.

21. — CÉSAR

César était né d'une illustre famille qui prétendait avoir une origine divine. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné dans les manières un air d'empire et de dignité : mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et irrésistible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de sa raison. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant de qualités séduisantes, n'échappaient point à ses bienfaits, et il commençait par assujettir les cœurs, comme étant le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma dans une condition privée le projet d'asservir sa patrie. Les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la

souveraine puissance ; mais, sage jusque dans ses désirs effrénés, il distribua en différentes époques l'exécution de ses projets. Son esprit, toujours juste malgré sa largeur de vues, n'avança au but que par degrés ; et, quelque éclatantes qu'aient été ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions, que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

VOLTAIRE, *Les Mœurs et l'Esprit des Nations*.

22.—CONDÉ ET TURENNE

C'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre, tantôt opposés front à front et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes !

Que de campements ! que de belles marches ! que de hardiesse ! que de précautions ! que de périls ! que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paraissait embar-

rassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés : l'un par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie, l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

BOSSUET, *Oraisons funèbres*.

23.—LE DUC DE VENDÔME

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes ; il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général sous lequel le devoir du service, et cet instinct de fureur purement animal et mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent point les soldats au combat ; ils combattaient pour le duc de Vendôme ; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois.

Il ne passait pas pour méditer ses desseins avec la

même profondeur que le prince Eugene, et pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails, il laissait périr la discipline militaire; la table et le sommeil lui dérobaient trop de temps, aussi bien qu'à son frère. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action il réparait tout par une présence d'esprit et par des lumières que le péril rendait plus vives, et ces jours d'action, il les cherchait toujours; moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, et aussi propre à l'offensive que le prince Eugène.

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*

24.—MME D'HAUSSONVILLE.

Petite-fille de Mme de Stael, la comtesse d'Haussonville avait reçu l'éducation la plus forte. Habitée de bonne heure à réfléchir et à se replier sur elle-même, elle s'était composé un fonds d'idées solides qu'elle devait en partie aux traditions de sa famille, à l'influence des personnes distinguées au milieu desquelles elle avait vécu depuis son enfance, et en partie à ses observations, à ses méditations personnelles. On devinait sans peine, en causant avec elle, ce qu'elle devait à son entourage; mais on était encore plus frappé des qualités qui lui appartenaient en propre, de l'originalité de la trempe vigoureuse de son esprit.

Je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole banale, exprimer un sentiment qui ne répondit pas à une manière de voir indépendante et individuelle. La sincérité était le trait caractéristique de son esprit. Elle s'exprimait sur toutes choses avec une liberté absolue. On ne retrouvait dans sa conversation aucune trace des préjugés aristocratiques. Elle craignait par-dessus tout de se laisser

emprisonner dans le réseau des opinions toutes faites. Elle se défait des idées que le monde accepte et que chacun répète comme le mot de passe de la bonne société. Profondément libérale en religion et en politique, elle ne reprochait à personne de penser autrement qu'elle. Elle comprenait, elle tolérait toutes les opinions.

MEZIÈRES, *Portraits*.

25.—M. GRANDET.

Il n'y avait personne dans Saumur qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auquel le métal jaune semblait avoir communiqué ses tentes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses co-religionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions.

M Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle avait droit un homme qui ne devait rien à personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents ; qui ne manquait pas une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs, quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis.

Financièrement parlant, M Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus ; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y englutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique. Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier ?

BALZAC, *Eugénie Grandet*.

26.—BERTRAND DU GUESCLIN.

Le génie de la guerre semble s'être incarné en Bertrand Du Guesclin. Aux qualités réclamées dans un général, à l'époque où il vécut, il joignit celles qui ont fait de lui un des précurseurs de l'art militaire des siècles suivants

Aussi prudent que brave, non moins habile à concevoir et à préparer ses entreprises que prompt et impétueux dans l'exécution, il avait le coup d'œil rapide, le jugement sûr, l'esprit inventif et fécond, et, à l'heure critique, un parfait sang-froid et une ténacité sans égale. Dédaigneux des préjugés et de la routine, il savait mettre en œuvre les inventions d'autrui et inventer lui-même. Il fut, au moyen âge, le créateur des camps retranchés, imités des Romains ; il employa le premier l'artillerie dans les sièges ; il devina d'instinct et mit en œuvre surtout dans ses dernières campagnes, quelques-uns des procédés de la tactique et de la stratégie modernes

Modèle des chevaliers, Du Guesclin, cependant, contribua plus que personne à ruiner l'institution de la chevalerie, en substituant les combinaisons de l'art à la puissance

du nombre et de la force personnelle, en propageant l'usage des armes à feu, et en organisant des troupes permanentes sur des bases qui furent plus tard généralement adoptées pour la composition des armées royales ; il eut enfin, en commun avec un autre général fameux, Jean Ziska, la singulière fortune de n'avoir jamais été vaincu dans aucune rencontre où il commanda en chef. Du Guesclin, par ses exploits et son génie, fut véritablement, comme on l'a très bien dit de nos jours, un des fondateurs de l'unité française.

BONNECHOSE, *Histoire de Du Guesclin*.

27.—WASHINGTON.

Washington n'avait point ces qualités brillantes qui frappent, au premier aspect, l'imagination humaine. Ce n'était point un de ces génies ardents, pressés d'éclater, entraînés par la grandeur de leurs pensées ou de leurs passions, et qui répandent autour d'eux les richesses de leur nature avant même qu'au dehors aucune occasion, aucune nécessité en sollicite l'emploi. Etranger à toute agitation intérieure, à toute ambition spontanée et superbe, Washington n'allait point au-devant des choses, n'aspirait point à l'admiration des hommes ; cet esprit si ferme, ce cœur si haut, était profondément calme et modeste. Capable de s'élever au niveau des plus grandes destinées, il eût pu s'ignorer lui-même sans en souffrir, et trouver dans la culture de ses terres la satisfaction de ces facultés puissantes qui devaient suffire au commandement des armées et à la fondation d'un gouvernement.

Mais quand l'occasion s'offrit, quand la nécessité arriva, sans effort de sa part, sans surprise de la part des autres, ou plutôt, comme on vient de le voir, selon leur attente, le sage planteur fut un grand homme. Il avait à un degré

supérieur les deux qualités qui, dans la vie active, rendent l'homme capable de grandes choses il savait croire fermement à sa propre pensée, et agir résolument selon ce qu'il pensait sans en craindre la responsabilité . . . Les obstacles, les revers, les inimitiés, les trahisons, les erreurs et les langueurs publiques, les dégoûts personnels, abondèrent, ainsi qu'il arrive, sous les pas de Washington, dans sa longue carrière.

GUIZOT, *Vie, Correspondance et Ecrits de Washington*

28.—BALZAC

Balzac, comme Vichnou, le dieu indien, possédait le don d'*avatar*, c'est-à-dire celui de s'incarner dans des corps différents et d'y vivre le temps qu'il voulait; seulement, le nombre des *avatars* de Vichnou est fixé à dix, ceux de Balzac ne se comptent pas, et de plus il pouvait les provoquer à volonté.

Quoique cela semble singulier à dire en plein xix^e siècle, Balzac fut un *voyant*. Son mérite d'observateur, sa perspicacité de physiologiste, son génie d'écrivain ne suffisent pas pour expliquer l'infinie variété des deux ou trois mille types qui jouent un rôle plus ou moins important dans *la Comédie humaine*. Il ne les copiait pas, il les vivait idéalement, revêtait leurs habits, contractait leurs habitudes, s'entourait de leur milieu, était eux-mêmes tout le temps nécessaire. De là viennent ces personnages soutenus, logiques, ne se démentant et ne s'oubliant jamais, doués d'une existence intime et profonde, qui, pour nous servir d'une de ses expressions, font concurrence à l'état civil. Un véritable sang rouge circule dans leurs veines au lieu de l'encre qu'infusent à leurs créations les auteurs ordinaires.

GAUTIER, *Critique littéraire*.

SECTION II.

(a) SCENERY (LAND)

29.—LA FORÊT VIERGE.

A mesure que nous avançons les dernières traces de l'homme s'effaçaient. Bientôt tout cessa même d'annoncer la présence du sauvage, et nous eûmes devant nous le spectacle après lequel nous courions depuis si longtemps. l'intérieur d'une forêt vierge.

Au milieu d'un taillis peu épais, et à travers lequel on peut apercevoir les objets à une assez grande distance, s'élevait d'un seul jet une haute futaie composée presque en totalité de pins et de chênes. Obligé de croître sur un terrain très circonscrit, et privé des rayons du soleil, chacun de ces arbres monte rapidement pour chercher l'air et la lumière. Aussi droit que le mât d'un vaisseau, il s'élance au-dessus de tout ce qui l'environne. C'est seulement quand il est parvenu à une région supérieure, qu'il étend tranquillement ses branches et s'enveloppe de leur ombre. D'autres le suivent bientôt, et tous, entrelaçant leurs rameaux, forment comme un dais immense.

Un ordre majestueux règne au-dessus de votre tête. Près du sol, au contraire, tout offre l'image de la confusion et du chaos : des troncs incapables de supporter plus longtemps leurs branches, se sont fendus dans la moitié de leur

hauteur. D'autres, longtemps ébranlés par le vent, ont été précipités d'une seule pièce sur la terre. Des arbres immenses, retenus par leurs branches, restent suspendus dans les airs et tombent en poussière, sans toucher le sol. . . . La Nature toute-puissante est le seul agent de ruine comme elle est le seul pouvoir de reproduction

DE TOCQUEVILLE, *La Démocratie en Amérique*.

30.—L'ASCENSION DU MULHACEN.

Quand je réfléchis de sang-froid à cette ascension incroyable, je m'étonne comme au souvenir d'un rêve incohérent. Nous avons passé par des chemins où les chèvres auraient hésité à poser le pied, gravi des pentes tellement escarpées que les oreilles de nos chevaux nous touchaient le menton, à travers des rochers, des pierres qui s'écroulaient, le long de précipices effroyables, décrivant des zigzags, profitant du moindre accident de terrain, avançant peu, mais toujours, et montant par degrés vers le sommet, but de notre ambition, et que nous avons perdu de vue depuis que nous étions engagés dans la montagne, parce que chaque plateau dérobo aux yeux le plateau supérieur. Chaque fois que nos bêtes s'arrêtaient pour reprendre haleine, nous nous retournions sur nos selles pour contempler l'immense panorama formé par la toile circulaire de l'horizon.

Les crêtes surmontées se dessinaient comme dans une grande carte géographique. La Vega de Grenade et toute l'Andalousie se déployaient sous l'aspect d'une mer azurée où quelques points blancs, frappés par le soleil, figuraient les voiles. Les cimes voisines, chauves, fendillées et lézardées de haut en bas, avaient dans l'ombre des tentes de cendre verte, de bleu d'Égypte, de lilas et de gris de perle, et dans la lumière des tons d'écorce d'orange, de

peau de lion, d'or bruni, les plus chauds et les plus admirables du monde. Rien ne donne l'idée d'un chaos, d'un univers encore aux mains du Créateur, comme une chaîne de montagnes vue de haut.

GAUTIER, *Voyage en Espagne*

31.—PALÆOCASTRO

Nous suivons dès lors le bord de la mer en marchant sur les sables et en admirant de loin en loin des cavernes où les flots vont s'engouffrer dans les temps d'orage ; les cailles de Céngo, fort appréciées des chasseurs, sautelaient çà et là sur les rochers voisins, dans les touffes de sauge aux feuilles cendrées. Parvenus au fond de la baie, nous avons pu embrasser du regard toute la colline de Palæocastro couverte de débris, et que dominent encore les tours et les murs rumés de l'antique ville de Cythère. L'enceinte en est marquée sur le penchant tourné vers la mer, et les restes des bâtiments sont cachés en partie sous le sable marin qu'amoncelle l'embouchure d'une petite rivière. Il semble que la plus grande partie de la ville ait disparu peu à peu sous l'effort de la mer croissante, à moins qu'un tremblement de terre, dont tous ces lieux portent les traces, n'ait changé l'assiette du terrain. Selon les habitants, lorsque les eaux sont très-claires, on distingue au fond de la mer les restes de constructions considérables.

En traversant la petite rivière, on arrive aux anciennes catacombes pratiquées dans un rocher qui domine les ruines de la ville et où l'on monte par un sentier taillé dans la pierre. La catastrophe qui apparaît dans certains détails de cette plage désolée a fendu dans toute sa hauteur cette roche funéraire et ouvert au grand jour les hypogées qu'elle renferme. On distingue par l'ouverture les côtés correspondants de chaque salle séparés comme par

prodige, c'est après avoir gravi le rocher qu'on parvient à descendre dans ces catacombes qui paraissent avoir été habitées récemment par des pâtres, peut-être ont-elles servi de refuge pendant les guerres, ou à l'époque de la domination des Turcs DE NERVAL, *Voyage en Orient*

32.—L'AMÉRIQUE DU SUD

Quand les Européens abordèrent le rivage des Antilles et plus tard les côtes de l'Amérique du Sud, ils se crurent transportés dans les régions fabuleuses qu'avaient célébrées les poètes. La mer étincelait des feux du tropique, la transparence extraordinaire de ses eaux découvrait pour la première fois aux yeux du navigateur la profondeur des abîmes. Ça et là se montraient de petites îles parfumées qui semblaient flotter comme des corbeilles de fleurs sur la surface tranquille de l'Océan.

Tout ce qui, dans ces lieux enchantés, s'offrait à la vue semblait préparé pour les besoins de l'homme, ou calculé pour ses plaisirs. La plupart des arbres étaient chargés de fruits nourrissants, et les moins utiles à l'homme charmaient ses regards par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Dans une forêt de citronniers odorants, de figuiers sauvages, de myrtes à feuilles rondes, d'acacias et de lauriers-roses, tout entrelacés par des lianes fleuries, une multitude d'oiseaux inconnus à l'Europe faisaient étinceler leurs ailes de pourpre et d'azur, mêlaient le concert de leurs voix aux harmonies d'une nature pleine de mouvement et de vie.

La mort était cachée sous ce manteau brillant; mais on ne l'apercevait point alors, et il régnait dans l'air de ces climats je ne sais quelle influence énervante qui attachait l'homme au présent et le rendait insouciant de l'avenir.

DE TOCQUEVILLE, *La Démocratie en Amérique*.

33.—DE FLORENCE À BOLOGNE.

On n'imagine pas un pays plus beau et plus fertile. A partir de Pistoïe, la montagne commence; de colline en colline, puis d'escarpement en escarpement, pendant deux heures, la voiture monte lentement sur un chemin en zigzag, et du bas au sommet tout est cultivé, habité. A chaque lacet de chemin on aperçoit des maisons, des jardins, des terrasses d'oliviers, des champs soutenus par des murs, des arbres à fruits abrités dans les creux, des morceaux de prairies vertes, partout des sources jaillissantes. Des femmes agenouillées lavent leur linge à la bouche dégorgeante des fontaines ou dans les petits canaux de bois qui distribuent l'arrosage et la fraîcheur sur les pentes.

Si loin que le regard puisse aller, les vallées, les mamelons portent les marques du travail et de la prospérité humaine. Tout est mis à profit, les châtaigniers couvrent les pointes trop âpres et les chutes de terrain trop roides. Même à la cime, dans le voisinage des neiges, de petites terrasses larges de six pieds fournissent de l'herbe aux troupeaux. Les signes de cette industrie sont aussi visibles dans les habitants que sur le sol : les paysans ont des souliers; les femmes en gardant leurs bêtes ou en marchant tressent de la paille; les maisons sont en bon état, les villages sont nombreux; à la cime de l'Apennin est un café qui porte le nom de la montagne. C'est vraiment ici le cœur de l'Italie; par le génie, la puissance d'invention, la prospérité, la beauté, la salubrité, Florence surpasse Rome, et contre l'invasion étrangère cette barrière de montagnes serait une défense.

TAINÉ, *Voyage en Italie*.

34.—LA NATURE MORTE.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore

La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption ; dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaire aux animaux immondes

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité. ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se

desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une boue grossière, épaisse de plusieurs pieds.

BUFFON, *Histoire naturelle*.

35.—LA VALLÉE DE BEYROUTH.

C'est un des plus vastes panoramas du monde, un de ces lieux où l'âme s'élargit, comme pour atteindre aux proportions d'un tel spectacle. Au fond de la vallée coule le Nahr-Beyrouth, rivière l'été, torrent l'hiver, qui va se jeter dans le golfe, et que nous traversâmes à l'ombre des arches d'un pont romain.

Les chevaux avaient de l'eau seulement jusqu'à mi-jambe. des tertres couverts d'épais buissons de lauriers-roses divisent le courant et couvrent de leur ombre le lit ordinaire de la rivière. deux zones de sable, indiquant la ligne extrême des inondations, détachent et font ressortir sur tout le fond de la vallée ce long ruban de fleurs et de verdure. Au-delà commencent les premières pentes de la montagne : des grès verdis par les lichens et les mousses, des caroubiers tortus, des chênes rabougris à la feuille teintée d'un vert sombre, des aloès et des nopals, embusqués dans les pierres, comme des nains armés menaçant l'homme à son passage, mais offrant un refuge à d'énormes lézards verts qui fuient par centaines sous les pieds des chevaux. voilà ce qu'on rencontre en gravissant les premières hauteurs. Cependant de longues places de sable aride déchirent çà et là ce manteau de végétation sauvage. Un peu plus loin, ces landes jaunâtres se prêtent à la culture et présentent des lignes régulières d'oliviers.

Nous eûmes atteint bientôt le sommet de la première zone des hauteurs, qui, d'en bas, semble se confondre avec le massif du Saunin. Au-delà s'ouvre une vallée qui forme

un pli parallèle à celle du Nahr-Beyrouth, et qu'il faut traverser pour attendre la seconde crête, d'où l'on découvre une autre encore. On s'aperçoit déjà que ces villages nombreux, qui de loin semblaient s'abriter dans les flancs noirs d'une même montagne, dominent au contraire et couronnent des chaînes de hauteurs que séparent des vallées et des abîmes.

DE NERVAL, *Voyage en Orient*

36.—PAYSAGE.

La poussière tourbillonne, et le soleil chauffe péniblement la coupole grise des nuages, le ciel semble d'étain; le sirocco, énervant, fiévreux, souffle par rafales. Le Ponte Molle apparaît entre ses quatre statues, derrière est une pauvre auberge, et aussitôt après commence le désert. Rien d'étrange comme ces quatre statues lézardées, qui se profilent sur le grand vide morne et font l'entrée du tombeau d'un peuple. Des deux côtés, le Tibre se traîne et tournoie, jaunâtre et visqueux comme un serpent malade. Pas un arbre sur ses bords, plus de maisons, plus de cultures.

De loin en loin, on découvre un môle de briques, un débris branlant sous sa chevelure de plantes, et, sur une pente, dans un creux, un troupeau silencieux, des buffles aux longues cornes, qui ruminent. Des arbustes, de mauvaises plantes rabougries s'abritent dans les enfoncements des collines; les fenouils suspendent au flanc des escarpements leur panache de délicate verdure; mais nulle part on ne voit d'arbre véritable, c'est là le trait lugubre. Des lits de torrents sillonnent de leurs blancheurs blafardes le vert uniforme; les eaux inutiles s'y tordent à demi engravées, ou dorment en flaques, parmi les herbes pourries.

TAINÉ, *Voyage en Italie*.

37.—ENVIRONS DE LA MER MORTE.

Nous avançons l'aspect des montagnes était toujours le même, c'est-à-dire, blanc, poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbes et sans mousse. A quatre heures et demie, nous descendîmes de la haute chaîne de ces montagnes sur une chaîne moins élevée. Nous cheminâmes pendant cinquante minutes sur un plateau assez égal. Nous parvîmes enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Le soleil était près de se coucher; nous mîmes pied à terre pour laisser reposer les chevaux, et je contemplai à loisir le lac, la vallée et le fleuve.

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte. cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux. inculte, elle offre des herbages ou des forêts; si elle est arrosée par un fleuve, le fleuve a des replis; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

Ici, rien de tout cela; qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée montagne d'Arabie, est la plus élevée; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire; on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime, seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits.

CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

38.—UN PAYSAGE DU NIL.

A quelques lieues au-dessus de Fouah, sur la rive droite du Nil, s'avance une pointe escarpée que longe le courant. Quand les eaux sont basses, les barques la côtoient de très près, afin d'éviter les grèves, qui en cet endroit barrent presque entièrement le lit du fleuve. Sur cette langue de terre, s'épanouit une végétation puissante. Les champs de coton et de maïs s'étendent dans le voisinage, coupés par des canaux profonds, sur le bord desquels se promènent gravement le héron et la cigogne. Çà et là, on distingue des espaces plus maigres où poussent les dattiers épineux, et des clairières semées de buissons aux branches noires et tortues, où le fellah conduit ses troupeaux de buffles.

Dans les parties de la campagne les plus sablonneuses, on voit surgir la bosse de quelque chameau solitaire, tandis qu'il broute, l'ibis blanc se pose sur son dos dans l'attitude mystérieuse que lui donnent les hiéroglyphes. Non loin de là, une chétive mosquée annonce la présence d'un hameau. Les maisons en sont si basses, qu'on ne les aperçoit pas du rivage, seulement, on découvre une foule de petits édifices en forme de ruches et assez élevés, que l'on reconnaît pour des colombiers à la multitude de pigeons qui volent alentour.

Ce fut dans ce hameau qu'Ismaël vint chercher un refuge à la suite de la catastrophe qui lui fit abandonner sa barque. Poussé par la faim, il erra quelque temps autour des habitations; le souvenir de la ferme où il avait passé quelques années dans la misère l'empêchant de frapper à aucune porte; enfin il en trouva une ouverte et entra.

DE NERVAL, *Voyage en Orient*.

39.—L'ORAGE.

Nous partons pour Cinnabar par les *Concord couches* qui viennent d'amener la journée du jour. Une pluie diluvienne inonde le départ. Les capuchons circulent, s'agitent autour des valises en tas et devant les voitures. Les tuiles rouges du campement prennent sous la pluie des tons chauds qui éclairent la ligne foncée des sapins.

On part. L'orage dessine de grandes stries serrées et parallèles au faite de la muraille rocheuse qui surplombe la route. Le tonnerre est répercuté sans fin dans les creux des montagnes, et l'écho redit encore la dernière détonation quand le coup suivant éclate. Les éclairs illuminent les replis et les angles ombreux de la chaîne. Le ciel crève et se rue sur le sol avec une violence inouïe. En un instant, la route n'est plus que bouillie et marais. Sur la pente de la montagne, les rocs se descellent sous la terre qui fond, et nous roulons à la fois sous une pluie d'eau et sous une pluie de pierres.

Les chevaux se cabrent. L'instant est critique. A droite, la haute paroi monte jusqu'à huit cents mètres au-dessus de nos têtes. A gauche, les flots grossis mugissent et débordent. La route est défoncée; ce n'est plus qu'un gué de fange molle. Les chevaux y plongent jusqu'au poitrail. Après qu'ils furent sortis de ce pas difficile, ils avaient l'air d'avoir été costumés jusqu'à mi-corps. La rivière entraine cette fois dans la carriole.

Sur la recommandation du cocher, nous nous étions tous portés du côté de la montagne, laissant vides les places du côté du torrent, afin de faire contre-poids et de ne pas rouler dans l'eau au premier cahot. Nous étions accrochés en grappe tout au bord du véhicule, sur le

marchepied, trempés par une pluie aux larges nappes, violemment secoués par les soubresauts, et courant cent fois le risque d'être écrasés entre la voiture elle-même et la paroi rocheuse à la moindre bascule.

LÉO CLARETIE, *Lettres*

40.—A POMPÉI

On aperçoit dans le lointain les grandes lignes des montagnes vaporeuses, les têtes tranquilles des pins-parasols, puis à l'orient les formes fines des arbres et la diversité des cultures. On se retourne, et sans effort d'imagination on reconstruit ces temples.

Ces colonnes, ces chapiteaux corinthiens, cette ordonnance simple, ces pans d'azur découpés par les fûts de marbre, quelle impression un pareil spectacle contemplé dès l'enfance devait-il laisser dans l'âme ? Une cité alors était une vraie patrie, et non comme aujourd'hui une collection administrative d'hôtels garnis. Que m'importent à moi aujourd'hui Rouen ou Limoges ? J'y ai un logis dans un amas d'autres logis, la vie vient de Paris ; Paris lui-même, qu'est-ce, sinon un autre amas de logis, dont la vie vient d'un bureau où il y a des cartons et des employés ?

Au contraire, les hommes ici faisaient de leur ville leur joyau et leur écrin ; l'image de leur acropole les suivait partout ; les villages de notre Gaule, la Germanie, toute la barbarie du Nord, ne leur semblaient que cloaque et désordre. A leurs yeux, qui n'avait pas de cité n'était pas véritablement un homme, mais une demi-brute, presque une bête, bête de proie dont on ne pouvait faire qu'une bête de somme.

Taine, *Voyage en Italie*.

II.—(b) SCENERY THE SEA)

41.—EN MER

Ce matin, le temps est doux, brumeux et calme. Les crêtes des petits flots paissent de leurs blancheurs le brouillard ardoisé; des nuées mortes pendent et s'égouttent aux quatre coins de l'horizon. Mais comme ces vagues de velours terni seraient belles si le soleil s'étalait sur leur dos! J'ai vu le ciel et cette mer en plein été, dans leur splendeur. Il n'y avait point de mots pour exprimer la beauté de lazaz infini, qui de tous côtés s'allongeait à perte de vue. Quel contraste avec le dangereux et lugubre Océan! Cette mer ressemblait à une belle fille heureuse dans sa robe de soie lustrée, tout neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant jusqu'au bout, jusqu'au fond, jusqu'au bord du ciel, et ça et là des franges d'argent sur cette soie mouvante.

On relevait païen, on sentait le perçant regard, la force virile, la sérénité du magnifique soleil, du grand dieu de l'air. Comme il triomphait là-haut! Comme il lançait à pleines poignées toutes ses flèches sur la nappe immense! Comme les flots étincelaient et tressaillaient sous la pluie de flammes! On pensait aux Néréides, aux conques sonnantes des Tritons, à des cheveux blonds dénoués, à des corps blancs lavés d'écume. L'ancienne religion de la joie et de la beauté renaissait au fond du cœur, au contact du paysage et du climat qui l'ont nourrie . . .

L'AINÉ, *Voyage en Italie.*

42.—ABANDONNÉE

Les lames hautes et longues accouraient avec une rapidité vertigineuse vers les premiers îlots, sautaient en paquets d'eau bouillonnante par-dessus des blocs énormes, et venaient s'abattre sur le sable avec le fracas et les échevèlements d'écume d'un troupeau de chevaux sauvages. Le ciel, d'abord nuageux, avait été nettoyé çà et là par un coup de vent, et, à travers une large déchirure des nuées, la pleine rondeur de la lune laissait voir toute l'horreur grandiose de cette mer soulevée qui semblait se ruer à l'assaut de la terre. Les vagues se gonflaient autour du phare, tout là-bas elles battaient furieusement les îlots, elles s'engouffraient avec des coups de tonnerre dans les cavités de la Goule aux Fées, et jaillissaient verticalement jusqu'à la crête des falaises. C'était comme un universel déluge, un cataclysme produit par le ruissellement de milliers de cascades et le déchaînement de fleuves rompant leurs digues.

Par moments la lune se voilait, la mer, d'un blanc livide, prenait alors sous le ciel noircissant une physiologie funèbre et farouche. Les lames déferlaient toujours plus avant sur la petite grève du Port Rion, quand elles se reculaient comme pour reprendre haleine, leur écume épandue sur le sable avait l'air d'une tombée de neige. Elles revenaient bientôt plus hautes, balayant toute la profondeur de la plage, et Jeanne à mi-chemin de l'escalier sentait sur ses vêtements et son visage le rejaillissement tiède des gouttes salées. Tout autour de la jeune femme, dans les creux de la roche, dans le glissement de l'eau sur le sable, dans l'égouttement des parois inondées, s'élevait une plainte infatigable, assourdissante, où

Jeanne croyait entendre l'écho de sa propre pensée "Abandonnée! abandonnée," lui criait la mer. "Abandonnée!" hurlait le vent

THEURIET, *Raymonde*

43.—SURPRIS PAR LA MAREE

Natalis marchait toujours, je ne le distinguais plus que comme un mobile point noir au milieu de la baie solitaire. Tout à coup un murmure sourd se fit entendre vers l'ouest, semblable au bourdonnement d'une foule lointaine ou au bruit d'un train en marche. Je me redressai toute frissonnante. C'était impossible, ce ne pouvait être la marée, sept heures trois quarts n'étaient pas même sonnées! Le grondement tumultueux s'accroissait. Hélas! c'était bien la fureur grossissante du flot, et Mira s'était trompée de vingt minutes.

Déjà au loin j'apercevais les crêtes des vagues rouges par les dernières lueurs du couchant; je voyais tourbillonner dans le ciel les oiseaux de mer qui précèdent la marée montante et l'annoncent par leurs cris aigus. Natalis avait compris comme moi l'imminence du danger. Le mobile point noir s'arrêta hésitant, puis recula en arrière. Les flots roulaient toujours, déjà l'eau du chenal remontait avec des remous écumeux.

Je distinguai alors le malheureux qui revenait précipitamment dans la direction de Saint-Valery; il franchissait les bancs de sable et les eaux stagnantes dans une course folle. Le soleil avait disparu, et une brume croissante le déroba bientôt à ma vue fatiguée. Je fermai les yeux un moment, mais un torrent formidable de vagues bouillonnantes me les fit brusquement rouvrir. Les eaux

couvraient toute la baie, et à la clarté de la pleine lune qui se levant je les voyais s'agiter convulsivement entre les deux rives. Je poussai un cri.—Natahs était perdu —Au même moment, de vives lueurs scintillèrent à l'extrémité du Crotoy. C'était la maison de Mira qui jetait sa lumière cruelle sur l'étendue houleuse et solitaire où le malheureux venait de s'engloutir.

Ce fut le lendemain seulement, à la marée basse, que les pêcheurs trouvèrent son corps, échoué comme une épave au pied d'une estacade. La vague avait mis ses vêtements en lambeaux, et sa pâle tête nue était enfouie dans le sable.

THEURIET, *Le Sang des Finot*

44.—LA MER A GIBRALTAR

Le spectacle qui se présentait à nos yeux était d'une magnificence merveilleuse. A gauche l'Europe, à droite l'Afrique, avec leurs côtes rocheuses, revêtues par l'éloignement de nuances lilas clair, gorge de pigeon, comme celles d'une étoffe de soie à deux trames, en avant, l'horizon sans bornes et s'élargissant toujours, par-dessus, un ciel de turquoise; par-dessous, une mer de saphir d'une limpidité si grande, que l'on voyait la coque de notre bâtiment tout entière, ainsi que la quille des bateaux qui passaient auprès de nous, et qui semblaient plutôt voler dans l'air que flotter sur l'eau. Nous nagions en pleine lumière, et la seule teinte sombre que l'on eût pu découvrir à vingt lieues à la ronde venait de la longue aigrette de fumée épaisse que nous laissions après nous.

Le bateau à vapeur est bien réellement une invention septentrionale; son foyer, toujours ardent, sa chaudière

en ébullition, ses cheminées, qui finiront par noircir le ciel de leur suie, s'harmonient admirablement avec les brouillards et les brumes du Nord. Dans les splendeurs du Midi, il fait tache.

La nature était en gaieté, de grands oiseaux de mer d'une blancheur de neige rasaient l'eau du coupant de leurs ailes. Des thons, des dorades, des poissons de toute sorte, lustrés, vernissés, étincelants, faisaient des sauts, des cabrioles, et folâtraient avec la vague; les voiles se succédaient d'instant en instant, blanches, arrondies. Les côtes se teignaient de couleurs fantastiques; leurs plis, leurs déchirures, leurs escarpements, accrochaient les rayons du soleil de manière à produire les effets les plus merveilleux, les plus inattendus, et nous offraient un panorama sans cesse renouvelé.

GAUTIER, *Voyage en Espagne*

45.—L'EAU DE MER

Si l'on plonge dans la mer à une certaine profondeur, on perd bientôt la lumière; on entre dans un crépuscule où persiste une seule couleur, un rouge sinistre; puis cela même disparaît et la nuit complète se fait. C'est l'obscurité absolue, sauf peut-être des accidents de phosphorescence effrayante. La masse, immense d'étendue, énorme de profondeur, qui couvre la plus grande partie du globe, semble un monde de ténèbres. Voilà surtout ce qui saisit, intimida les premiers hommes. On supposait que la vie cesse partout où manque la lumière, et qu'excepté les premières couches, toute l'épaisseur insondable, le fond (si l'abîme a un fond), était une noire solitude, rien que sable

aride et cailloux, sauf des ossements et des débris, tant de biens perdus que l'élément avare prend toujours et ne rend jamais, les cachant jalousement au trésor profond des naufrages

L'eau de mer ne nous rassure aucunement par la transparence. Ce n'est point l'engageante nymphe des sources, des limpides fontaines. Celle-ci est opaque et lourde; elle frappe fort. Qui s'y hasarde se sent fortement soulevé. Elle aide, il est vrai, le nageur, mais elle le maîtrise; il se sent comme un faible enfant, bercé d'une puissante main, qui peut aussi bien le briser.

MICHELET, *La Mer*

46.—FÉCONDITÉ DE LA MER

Dans la grande chasse universelle sur la race condamnée, ceux qui se chargent de rabattre, d'empêcher la masse de se disperser, ceux qui la poussent aux rivages, ce sont les géants de la mer. La baleine et les cétacés ne dédaignent pas ce gibier, ils le suivent, plongent dans les bancs, entrent dans l'épaisseur vivante; de leurs gueules immenses ils absorbent par tonnes la proie infinie qui n'en est pas diminuée et fuit vers les côtes

Là s'opère une bien autre et plus grande destruction. D'abord les petits des petits, les moindres poissons avalent le frai et les œufs du hareng, se gorgent de lait, mangent l'avenir. Pour le présent, pour le hareng tout venu, la nature a fait un genre glouton, qui, de ses yeux écartés, ne voit guère, n'en mange que mieux, qui n'est qu'estomac, la gourmande tribu des gades (merlan, morue, etc.). Le merlan s'emplit, se comble de harengs, et devient gras. La morue s'emplit, se comble de merlans, et devient grasse.

Si bien que le danger des mers, l'excès de la fécondité, recommence ici, plus terrible. La morue est bien autre chose que le hareng; elle a jusqu'à neuf millions d'œufs! Une morue de cinquante livres en a quatorze livres pesant! le tiers de son poids! Ajoutez que cette bête, de maternité redoutable, est en amour neuf mois sur douze. C'est celle-ci qui mettrait le monde en péril. Au secours! lançons des vaisseaux, équipons des flottes. L'Angleterre seule y envoie vingt ou trente mille matelots. Combien l'Amérique et combien la France, la Hollande, toute la terre? La morue, à elle seule, a créé des colonies, fondé des comptoirs et des villes. Sa préparation est un art. Et cet art a une langue, tout un idiome technique aux pêcheurs de morue.

MICHELET, *La Mer*

47.—UNE TEMPÊTE DANS LA MER DES INDES

Quand nos eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein, on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume, où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui

se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la poussière du vent, se déferlaient en énormes vagues, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé sous leurs ruines

L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Ile de France*.

48.—LES VOIX DE LA MER.

Bien avant de voir la mer, on entend et on devine la redoutable personne. D'abord, c'est un bruit lointain, sourd et uniforme. Et peu à peu tous les bruits lui cèdent et en sont couverts. On en remarque bientôt la solennelle alternative, le retour invariable de la même note, forte et basse, qui de plus en plus roule, gronde. Moins régulière l'oscillation du pendule qui nous mesure l'heure! Mais ici le balancier n'a pas la monotonie des choses mécaniques. On y sent, on croit y sentir la vibrante intonation de la

vie. En effet, au moment du flux, quand la vague monte sur la vague, immense, électrique, il se mêle au roulement-orageux des eaux le bruit des coquilles et de mille êtres divers qu'elle apporte avec elle. Le reflux vient-il, un bruissement fait comprendre qu'avec les sables elle remporte ce monde de tribus fidèles, et le recueille en son sein.

Que d'autres voix elle a encore ! Pour peu qu'elle soit émue, ses plaintes et ses profonds soupirs contrastent avec le silence du morne rivage. Il semble se recueillir pour écouter la menace de celle qui le flattait hier d'un flot caressant. Que va-t-elle bientôt lui dire ? Je ne veux pas le prévoir. Je ne veux point parler ici des épouvantables concerts qu'elle va donner peut-être, de ses duos avec les rocs, des basses et des tonnerres sourds qu'elle fait au fond des cavernes, ni de ces cris surprenants où l'on croit entendre : Au secours ! Non, prenons-la dans ses jours graves, où elle est forte sans violence.

MICHELET, *La Mer*.

II.—(c) DESCRIPTIONS OF TOWNS

49.—NEW YORK.

Des maisons rouges s'allongent indéfiniment par files, toutes pareilles, avec des fenêtres à guillotine et sans volets. D'autres maisons apparaissent, sales d'affiches, avec les bars dans leurs rez-de-chaussée ou bien des étalages de pauvres choses ; fruits au rabais, grêles légumes . . . Pas un arbre devant ces maisons, pas un

carré d'herbe, mais des rails à terre pour les tramways, des poteaux pour les fils de télégraphes, et presque tout de suite un long et double tunnel dressé sur des piliers de fonte. C'est la voie d'un chemin de fer aérien, ou "élevé," comme ils disent. Il y en a quatre qui desservent toute la longueur de la ville et qui transportent par an deux cents millions de passagers.

Dans le peu de temps que la rue suit cette ligne, je compte le passage des trains, trois qui montent et trois qui redescendent. Le landau franchit deux rues plus paisibles et c'est pour tomber dans une avenue que sillonnent, lancés de même éperdument, des files de tramways à câble. Une chaîne sans fin court sous le sol, qui fait marcher ces lourdes voitures sur les rails où notre attelage trébuche. Leur mouvement automatique effrayerait comme un cauchemar, n'était qu'à l'avant un homme est debout. Ses doigts crispés manœuvrent les poignées de la pince qui tour à tour mord ou abandonne la chaîne invisible à travers une longue fissure, tracée elle-même comme un troisième rail entre les deux autres. Il y en a tant, de ces *cable-cars*, ils vont si vite, ils encombrent l'avenue d'une masse si compacte que les voitures à chevaux ont à peine la place de cheminer.

BORAGET, *En Amérique.*

50.—COUCHER DE SOLEIL À PARIS.

Alors il promena ses regards autour de lui; l'heure était exquise. Là-bas, sur la gauche, dans l'azur pâle qu'il morait de ses rayons, le soleil descendait majestueusement, jetant à l'admirable paysage de Paris son adieu doré. Les platanes, les sveltes peupliers, les mar-

ronniers touffus venaient de s'enflammer au long baiser du couchant, et leurs feuillages semblaient de cuivre et d'or. Un éclair pourpré jaillissait de toutes les fenêtres du pavillon des Tuileries, et la ligne harmonieuse et grise du vieux Louvre était baignée d'un reflet rose. Une lumière éblouissante et chaude frappait obliquement tous les objets, allongeant les ombres sur le sol, obligeant les passants à cligner des yeux, faisant miroiter le cuir verni des voitures et la croupe luisante des chevaux.

La nature, cette grande virtuose désintéressée, faisait, ce jour-là, de l'art pour l'art et soignait son coucher de soleil; et le flâneur, qui contemplait par hasard ce spectacle, se sentit tout à coup pris d'un enthousiasme enivré, devant la calme et radieuse splendeur qui transfigurait les édifices, les arbres et le ciel.

F. COPPÉE, *Impressions*

51.—PARIS

Là, Pierre marcha devant lui, sans savoir où, sans savoir pourquoi. L'ombre qui tombait, le surprenait, ainsi qu'un phénomène inattendu. Il avait levé les yeux vers le ciel, il s'étonnait de le voir pâlir, très doux, rayé à l'infini par les minces tuyaux noirs des cheminées; et c'était aussi pour lui une singularité que de découvrir, à tous les balcons, les grandes lettres d'or des enseignes, dans lesquelles se mourait le jour. Jamais il n'avait remarqué le bariolage des façades, les glaces peintes, les stores, les affiches violentes, les magasins magnifiques.

Puis sur la chaussée, le long des trottoirs, entre les colonnes et les kiosques, bleus, rouges, jaunes, quel encombrement, quelle cohue extraordinaire! Les voitures roulaient avec un grondement de fleuve; et de toutes parts, la houle des fiacres était sillonnée par les

manœuvres lourdes des grands omnibus, semblables à d'éclatants vaisseaux de haut bord; tandis que le flot des piétons russelait sans cesse, des deux côtés, à l'infini, et jusque parmi les roues, dans une hâte conquérante de fourmilière en révolution. D'où sortait tout ce monde? où allaient toutes ces voitures? Quelle stupeur, quelle angoisse!

Et Pierre marchait toujours devant lui, machinal, emporté par sa noire rêverie. La nuit venait, on allumait les premiers becs de gaz, c'était l'entre-chien-et-loup de Paris, l'heure où les ténèbres ne sont pas encore, où les globes électriques flamboient dans le jour qui va s'éteindre. De tous côtés les étincelles des lampes luisaient, les magasins éclairaient leurs vitrines. Bientôt, les boulevards allaient charrier les étoiles vives des voitures, ainsi qu'une voie lactée en marche, entre les deux trottoirs incendiés par les lanternes, les rampes, les girandoles, un luxe aveuglant de plein soleil

ZOLA. *Puits*

52.—AVIGNON

Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes, n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic-tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des

ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait

Ah ! l'heureux temps ! l'heureuse ville ! Des hallebardes qui ne coupaient pas ; des prisons d'Etat où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette ; jamais de guerre . . Voilà comment les Papes du Comtat savaient gouverner leur peuple ; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés !

DAUDET, *Contes et Récits*

53.—PROMENADE À ROME.

Je suis revenu à pied derrière le château Saint-Ange, puis le long du Tibre, sur la rive droite ; on ne peut se figurer un pareil contraste. La rive est une longue bande de sable croulant, bordée de haies épineuses abandonnées. En face, sur l'autre bord, s'allonge une file de vieilles maisons sales, lamentables baraques bossuées et jaunies, toutes tachées par l'infiltration des eaux et le contact de la vermine humaine, quelques-unes plongeant dans le fleuve leur assise rongée, d'autres laissant entre elles et lui une petite cour infectée d'immondices ; on n'imagine pas ce que peut devenir un mur qui a subi, cent ans durant, les intempéries de l'air et les vilénies du ménage. Toute cette bordure ressemble à la jupe fripée d'une sorcière, à je ne sais quel reste de torchon infect et troué. Le Tibre

roule jaune, fangeux, entre ce désert et cette pourriture.

Pourtant l'intérêt et le pittoresque ne font jamais défaut. Ça et là, un reste de vieille tour plonge à pic dans le fleuve, une place au-dessous d'une église étage ses escaliers jusque dans l'eau, et des bateaux y abordent. On dirait de ces vieilles estampes que l'on trouve sur nos quais, à demi effacées par la pluie, déchirées, crasseuses, mais où l'on aperçoit un morceau grandiose de fabrique ou de paysage, à côté d'un trou entre deux pâtes de boue

TAINÉ, *Voyage en Italie*.

54.—UNE AVERSE À NAPLES.

Bercé par ces riantes images, il s'endormit et ne s'éveilla qu'au jour. Naples commençait déjà son vacarme; les vendeurs d'eau glacée criaient leur marchandise, les rôtisseurs tendaient aux passants leurs viandes enfilées dans une perche. penchées à leurs fenêtres les ménagères paresseuses descendaient au bout d'une ficelle les paniers de provisions qu'elles remontaient chargées de tomates, de poissons et de grands quartiers de citrouille. Les écrivains publics, en habit noir râpé et la plume derrière l'oreille, s'asseyaient à leurs échoppes, . . . et les cloches de tous les campaniles carillonnaient joyeusement l'*Angélus*. Notre voyageur, enveloppé de sa robe de chambre, s'accouda au balcon. . . .

Le ciel était pur, seulement un léger nuage blanc s'avancait sur la ville, poussé par une brise nonchalante. Paul fixa sur lui ce regard étrange que nous avons déjà remarqué; ses sourcils se froncèrent. D'autres vapeurs se joignirent au flocon unique, et bientôt un rideau épais de nuées étendit ses plis noirs au-dessus du château de Saint-

Elme De larges gouttes tombèrent sur le pavé de lave, et en quelques minutes se changèrent en une de ces pluies diluviennes qui font des rues de Naples autant de torrents et entraînent les chiens et même les ânes dans les égouts. La foule surprise se dispersa, cherchant des abris, les boutiques en plein vent déménagèrent à la hâte, non sans perdre une partie de leurs denrées, et la pluie, maîtresse du champ de bataille, courut en bouffées blanches sur le quai désert de Santa-Lucia

GAUTIER, *Voyage en Italie.*

55.—ANVERS.

Mais voici des rues noires, des chaussées que l'on dirait faites avec de la poussière de charbon, des maisons crasseuses, saurées, une foule de petits cabarets louches, de petites auberges borgnes, de petites boutiques, d'étranges petits comptoirs, tassés les uns contre les autres. . . tout un mouvement trépidant de tramways qui cornent, de locomotives qui sifflent, de lourds camions. . . Et des figures boucanées, des figures exilées, des figures d'autre part, de nulle part et de partout. . . des entassements de sacs, des piles de caisses, des barriques roulantes. . . et des douaniers, affairés, méfiants, martiaux, qui, contre de pauvres choses mortes, lancent leurs sondes, comme des baïonnettes, en vertu de ce principe que le commerce, c'est la guerre. . .

Et tout cela sent la suie, le poisson salé, l'alcool, la bière, l'huile grasse, le bois neuf, le vieux cuir et l'orange. . .

Et voici les docks, par-dessus lesquels des vergues et des mâts se balancent, le long desquels de grosses cheminées développent, sur le ciel, la noire chevauchée de leurs fumées. . . et, de place en place, par un échappement

de lumière, entre de lourds madriers, entre de grosses silhouettes sombres, voici clapoter, moutonner, les eaux jaunissantes de l'Escaut

OCTAVE MIRBEAU, *Lettres de Voyage*

56.—FLORENCE

L'aspect général de Florence est triste. Les rues sont étroites, les maisons, hautes, sombres de façade, n'ont point cette blanche gaieté méridionale qu'on s'attendait à y trouver. Cette ville de plaisir, dont l'Europe élégante et riche fait sa maison d'été, a la physionomie maussade et rechignée; ses palais ressemblent à des prisons ou à des forteresses; chaque maison a l'air de se retrancher ou de se défendre contre la rue; l'architecture massive, sérieuse, solide, sobre d'ouvertures, a conservé toutes les défiances du moyen âge et semble toujours s'attendre à quelque coup de main des Pazzi et des Strozzi.

Ainsi Florence, qu'on se figure couchée sous un ciel d'azur dans une draperie de blancs édifices et respirant avec nonchalance le lis rouge de ses armoiries, est effectivement une matrone austère, à demi cachée dans ses voiles noirs, comme une parque de Michel-Ange.

GAUTIER, *Voyage en Italie*.

57.—MOSCOU VU DU KREMLIN.

On ne saurait rêver rien de plus beau, de plus riche, de plus splendide, de plus féérique, que ces coupoles surmontées de croix grecques, que ces clochetons en forme de bulbe, que ces flèches à six ou huit pans côtelées de nervures, évidées à jour, s'arrondissant, s'évasant, s'aiguissant, sur le tumulte immobile des toitures neigeuses.

Les coupoles dorées prennent des reflets d'une transparence merveilleuse et la lumière, au point saillant, s'y concentre en une étoile qui brille comme une lampe. Les dômes d'argent ou d'étain semblent coiffer des églises de la lune : plus loin ce sont des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imbriquées comme des écailles de dragon, ou bien encore des oignons renversés peints en vert et glacés de quelque paillon de neige, puis à mesure que les pans se reculent, les détails disparaissent même à la lorgnette, et l'on ne distingue plus qu'un étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campaniles de toutes les formes imaginables, dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, d'argent, de cuivre, de saphir ou d'émeraude. Pour achever le tableau, figurez-vous, sur les tons froids et bleutés de la neige, quelques trainées de lumière faiblement pourprées, pâles roses du couchant polaire semées sur le tapis d'hermine de l'hiver russe. GAUTIER, *Voyage en Russie*

58.—LONDRES

Jetez les yeux sur Londres, cette ville qui finit et qui recommence toujours. La cataracte du Niagara a moins de flots, elle fait moins de bruit et de fumée que cette marée humaine, la population de Londres.

C'est surtout par un de ces jours brouillard, si fréquents au mois de novembre, qu'il faut voir cette cité colossale, étrange, unique dans le monde. Le fauve brouillard s'épaissit encore de tous les torrents de fumée que dégorgeant dans le ciel d'immenses tuyaux de briques, les mille fournaises de l'industrie, les cheminées des fabriques et des maisons. Si vous regardez à votre montre, il est onze

heures du matin si vous regardez au ciel, il est encore nuit. Les becs de gaz flambent, les boutiques du Strand sont éclairées ; des hommes, des enfants, noirs comme des démons, portent des torches qu'ils agitent jusque sous les pieds des chevaux. Mais à quoi bon ? La lumière ne fait qu'accuser la couleur livide du brouillard. Eh bien, dans ce nuage, dans ses ténèbres, vont, viennent, circulent, se croisent des hommes à figure impassible, affairée, silencieuse, les uns sous les habits de luxe, les autres sous les haillons de la misère. On dirait des ombres qui s'agitent dans un tombeau.

Quiconque aime le spectacle des multitudes et des villes immenses, abandonne volontiers le désert au voyageur. Il rencontre à Londres, dans cette forêt d'hommes, un sujet de contemplation égal au moins pour la grandeur à toutes les scènes prodigieuses de la nature. Il y a une sorte de charme et de vertige à étudier toutes ces faces de la vie humaine, dont la variété est inépuisable. Et puis, si vous êtes fatigué de la vue d'un peuple qui achète et qui vend, du bruit éternel des roues des machines, des chevaux, du roulement des locomotives et des wagons, qui, même dans les rues de Londres, passent au-dessus de vos têtes en sifflant, faites un pas, et, au milieu de cette solitude aride de la foule, vous trouverez l'oasis

A. ESQUIROS, *L'Angleterre et la Vie anglaise*

II.—(d) HOUSES, INTERIORS, AND CHURCHES

59.—LA VIEILLE MAISON

Dans un vallon discret où court un ruisseau, au milieu des grands arbres, on aperçoit de loin le pignon rongé de la vieille demeure. C'est une maison modeste, sans luxe et sans ornements, mais dont l'ensemble a je ne sais quoi de réjouissant, d'honnête et d'hospitalier. Les murs épais et solides protègent bien contre la chaleur et le froid. Le toit élevé, recouvert de bonnes tuiles, abrite un vaste grenier où la lessive peut sécher ainsi que les oignons et les pommes de terre. Les fenêtres un peu étroites pour mieux résister au vent, et munies encore de leurs petits carreaux, sont encadrées de vigne vierge et de clématites dont les fleurs se balancent et embaument au moindre souffle du vent. Le balcon rococo est en vieux fer forgé; les pigeons perchent sur la girouette et, devant la porte, dort un gros chien les pattes allongées.

Tout est tranquille et calme dans l'enclos; les arbres y poussent à l'aise ainsi que des êtres aimés dont on tolère les caprices et les plantes s'y étalent comme en un bois sacré. Longez ce vieux mur qui cache ses lézardes sous un manteau de lierre et de mousse; poussez la petite porte verte un peu disjointe et grimaçante; la clochette tinte et les merles et les fauvettes qui bavardaient dans la verdure s'envolent par douzaines en accrochant les branches, d'où la rosée tombe comme une pluie de perles sur les violettes du gazon.

GUSTAVE DROZ, *Tristesse et Sourires*

60.—INTÉRIEUR DE MAISON

On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté, où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de blé ou de farine, déposés là pour les besoins journaliers de la famille. A gauche est la cuisine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour ; car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret.

A gauche, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier, aloïs en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres presque sans meubles ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques.

Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem, sa maison de paix ; voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde.

LAMARTINE, *Geneviève*.

61.—UN SALON BOURGEOIS

Cette pièce, dont les deux croisées donnaient sur la rue, était planchée; des panneaux gris la boisaient de haut en bas; son plafond se composait de poutres apparentes également peintes en gris, dont les entre-deux étaient remplis de blanc en bourre qui avait jauni. Un vieux cartel de cuivre ornait le manteau de la cheminée en pierre blanche, mal sculpté, sur lequel était une glace verdâtre dont les côtés, coupés en biseau pour en montrer l'épaisseur, reflétaient un filet de lumière le long d'un trumeau gothique en acier damasquiné. Les deux girandoles de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la cheminée étaient à deux fins; en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches, et dont la maîtresse-branche s'adaptait au piédestal de marbre bleuâtre agencé de vieux cuivre, ce piédestal formait un chandelier pour les petits jours. Les sièges de forme antique étaient garnis en tapisseries représentant les fables de la Fontaine; mais il fallait le savoir pour en reconnaître les sujets, tant les couleurs passées et les figures criblées de reprises se voyaient difficilement.

Aux quatre angles de cette salle se trouvaient des encoignures, espèces de buffets terminés par de crasseuses étagères. Une vieille table à jouer en marqueterie, dont le dessus faisait échiquier, était placée dans le tableau qui séparait les deux fenêtres. Au-dessus de cette table, il y avait un baromètre ovale, à bordure noire, enjolivé par des rubans de bois doré, où les mouches avaient si licencieusement folâtré que la dorure en était un problème. Sur la paroi opposée à la cheminée, deux portraits au pastel étaient censés représenter l'aïeul de madame Grandet, le vieux monsieur de La Bertellière, en lieutenant des gardes françaises, et défunt madame Gentillet en bergère.

BALZAC, *Eugénie Grandet*.

62.—INTÉRIEUR D'ÉGLISE

L'intérieur s'harmoniait parfaitement au négligé poétique de cet humble extérieur dont le luxe était fourni par le Temps, charitable une fois. Au dedans, l'œil s'attachait d'abord à la toiture, intérieurement doublée en châtaignier auquel l'âge avait donné les plus riches tons des vieux bois de l'Europe, et que soutenaient, à des distances égales, de nerveux supports appuyés sur des poutres transversales. Les quatre murs blanchis à la chaux n'avaient aucun ornement. La misère rendait cette paroisse iconoclaste sans le savoir.

L'église, carrelée et garnie de bancs, était éclairée par quatre croisées latérales en ogive, à vitrages en plomb. L'autel, en forme de tombeau, avait pour ornement un grand crucifix au-dessus d'un tabernacle en noyer décoré de quelques moulures propres et luisantes, huit flambeaux à cierges économiques en bois peint en blanc, puis deux vases en porcelaine pleins de fleurs artificielles, que le portier d'un agent de change aurait rebutés, et desquels Dieu se contentait. La lampe du sanctuaire était une veilleuse placée dans un ancien bénitier portatif en cuivre argenté, suspendu par des cordes en soie qui venaient de quelque château démoli. Les fonts baptismaux étaient en bois comme la chaire et comme une espèce de cage pour les marguilliers, les patriciens du bourg. Un autel de la Vierge offrait à l'admiration publique deux lithographies coloriées, encadrées dans un petit cadre doré. Il était peint en blanc, décoré de fleurs artificielles plantées dans des vases tournés en bois doré, et recouvert par une nappe festonnée de méchantes dentelles rousses.

BALZAC, *Le Curé de Campagne*

63.—UN INTÉRIEUR.

Il est nuit Les portes de la petite maison de Milly sont fermées Un chien ami jette de temps en temps un aboiement dans la cour La pluie d'automne tinte contre les vitres des deux fenêtres basses, et le vent, soufflant par rafales, produit, en se brisant contre les branches de deux ou trois platanes et en pénétrant dans les interstices des volets, ces sifflements intermittents et mélancoliques que l'on entend seulement au bord des grands bois de sapins quand on s'assoit à leurs pieds pour les écouter

La chambre où je me revois ainsi est grande, mais presque nue Au fond est une alcôve profonde avec un lit Les rideaux du lit sont de serge blanche à carreaux bleus C'est le lit de ma mère ; il y a deux berceaux sur des chaises de bois au pied du lit ; l'un grand, l'autre petit. Ce sont les berceaux de mes plus jeunes sœurs qui dorment déjà depuis longtemps Un grand feu de ceps de vigne brûle au fond d'une cheminée de pierres blanches, dont le marteau de la Révolution a ébréché en plusieurs endroits la tablette, en brisant les armoiries ou les fleurs de lis des ornements La plaque de fonte du foyer est retournée aussi, parce que, sans doute, elle dessinait sur sa face opposée les armes du roi ; de grosses poutres, noircies par la fumée, ainsi que les planches qu'elles portent, forment le plafond. Sous les pieds, ni parquet ni tapis ; de simples carreaux de brique non vernissés, mais de couleur de terre et cassés en mille morceaux par les souliers ferrés et par les sabots de bois des paysans qui en avaient fait leur salle de danse pendant l'emprisonnement de mon père. Aucune tenture, aucun papier peint sur les murs de la chambre ; rien que le plâtre

écaillé à plusieurs places et laissant voir la pierre nue du mur, comme on voit les membres et les os à travers un vêtement déchiré.

LAMARTINE, *Jocelyn*.

64.—LA MAISON ABANDONNÉE.

A un tournant du chemin, nous sommes tombés sur une maison de campagne isolée au milieu des vergers et hermétiquement close. Les hôtes de ce logis n'y étaient pas venus depuis longtemps, car un vigoureux pommier en espalier, tapissant toute la façade, avait poussé ses grands brins nouveaux jusque sur les croisées, dont les volets se trouvaient ainsi condamnés à perpétuité. Je poussai la lourde grille de fer. La serrure était sans doute en mauvais état, car la grille roula en grinçant sur ses gonds rouillés, et nous pûmes entrer dans la cour, où les chardons et les folles avoines poussaient à l'aventure. Un petit mur la séparait du jardin, et contre ce mur, à l'abri d'un houx, un vieux puits arrondissait sa margelle, revêtue intérieurement de touffes de langue de cerf. En face, le perron de la maison étageait ses marches verdies et effritées. Tout, depuis les corniches moussues du pignon jusqu'aux panneaux déjetés de la porte, criait l'abandon et la décrépitude.

Le jardin avait un aspect plus sauvage encore. Les fraisiers croisaient en tout sens leurs tiges rampantes, et recouvraient les allées d'un lavis de verdure; les plates-bandes, envahies par les mauvaises herbes, ressemblaient aux tertres d'un cimetière. Ça et là quelques fleurs tenaces et résistantes avaient survécu: asters violets, soucis aux teintes fauves, phlox à odeur automnale. Tout à travers, les pommiers, les poiriers, et les framboisiers formaient

une sorte de forêt vierge. Un cadran solaire, sur sa stèle, avait quasi disparu sous la mousse; une tonnelle effondrée laissait voir un banc de pierre brisé, et plus loin un réservoir couvert de lentilles d'eau. La façade de la maison qui regardait le jardin était de haut en bas étreinte par un jasmin, dont quelques blanches étoiles piquetaient encore la verdure sombre, et en face des fenêtres, à la fourche d'un cytise pendaient les débris d'un hamac rongé par la pluie et les rats.

THEURIET, *Le Refuge*.

65.—LA CATHÉDRALE SAINT-ISAAC À SAINT-PÉTERSBOURG.

L'hiver, en Russie, a une poésie particulière; ses rigueurs sont compensées par des beautés, des effets et des aspects extrêmement pittoresques. La neige glace d'argent les coupoles d'or, accuse d'une ligne étincelante les entablements et les frontons, met des touches blanches sur les acanthes d'airain, pose des points lumineux aux saillies des statues, et change tous les rapports de tons par des transpositions magiques.

Saint-Isaac, ainsi vu, prend une originalité toute locale. Il est superbe de couleur, soit qu'il se détache, tout rehaussé de blanc, d'un rideau de nuages gris, soit qu'il découpe son profil sur un de ces "ciels" de turquoise et de rose qui brillent à Saint-Pétersbourg, lorsque le froid est sec et que la neige crie sous le pied comme de la poudre de verre. Parfois, après un dégel, une bise glaciale fige en une nuit, sur le corps du monument, la sueur des granits et des marbres. Un réseau de perles, plus fines, plus rondes que les gouttes de rosée autour des plantes, enveloppe les gigantesques colonnes du péristyle. Le

granit rougeâtre devient du rose le plus tendre, et prend sur le bord comme un velouté de pêche, comme une fleur de prune; il se transforme en une matière inconnue, pareille à ces pierres précieuses dont sont bâties les Jérusalem célestes

GAUTIER. *Voyage en Russie*

66.—L'EGLISE DE SAINT-PIERRE À ROME.

Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu, mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais dans l'application la mollesse et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces, la théologie chrétienne et les images du paganisme, enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout à fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux ; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort ; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres

MME DE STAEL, *Corinne*.

SECTION III.

NARRATIVE PASSAGES.

67.—DANS LA FORÊT VIERGE.

La nuit vint enfin Une humidité glaciale commença à se répandre sous le feuillage. L'obscurité donnait alors à la forêt un aspect nouveau et terrible. . . . Jamais le silence de la solitude ne nous avait paru si formidable. . . . Au bout d'une heure, nous arrivons à la fin du bois, et nous nous trouvons dans une vaste prairie. Nos guides poussent trois fois un cri sauvage; on y répond dans le lointain. Cinq minutes après, nous sommes sur le bord d'une rivière, dont l'obscurité nous empêche de voir la rive opposée. Les Indiens font halte en cet endroit Nous mettons pied à terre et attendons patiemment ce qui va suivre.

Au bout de quelques minutes, un léger bruit se fait entendre, et quelque chose s'approche du rivage. C'était un canot indien, long de dix pieds environ, et formé d'un seul arbre. L'homme qui était accroupi au fond de cette fragile embarcation adressa la parole à nos guides, qui se hâtèrent d'enlever les selles de nos chevaux, et de les disposer dans la pirogue Comme je me préparais moi-même à y monter, le prétendu Indien s'avança vers moi, me plaça deux doigts sur l'épaule, et me dit avec un

accent normand qui me fit tressaillir “ Ah ! vous venez de la vieille France ! Attendez, n’allez pas trop vite ; il y en a des fois qui se noient ici ”—Mon cheval m’aurait adressé la parole que je n’aurais pas été plus surpris.

DE TOCQUEVILLE, *La Démocratie en Amérique*.

68.—SAUVÉS PAR UN CHIEN.

Paul descendit alors de l’arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n’y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virgine lui dit “ Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m’accabler de chagrin. C’est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu’éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh ! j’ai été bien imprudente ! ” Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : “ Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. ”

A peine avaient-ils achevé leur prière, qu’ils entendirent un chien aboyer. “ C’est, ” dit Paul, “ le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l’affût. ” Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. “ Il me semble, ” dit Virginie, “ que c’est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d’arriver, et au pied de notre montagne ? ” En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*.

69.—BERNARD PALISSY

Il y avait du temps de François I^{er} un brave paysan du Périgord, qui s'appelait Bernard Palissy. Dans ce temps-là, n'avait pas des assiettes de faïence qui voulait. C'était une fabrication dont les Italiens seuls possédaient le secret, et Bernard se mit en tête de le découvrir à lui tout seul. Le voilà donc qui se fait potier sans demander conseil à personne, qui bâtit des fours, ramasse du bois comme il peut, fabrique ses premiers pots tant bien que mal, allume son feu, enfourne, et attend. Il en eut pour 15 à 16 ans avant de réussir, 15 à 16 ans d'essais ruineux qui auraient découragé un grand seigneur. Mais lui, dès qu'il avait pu ramasser quelque argent avec ses vitraux, il retournait à son œuvre avec une persévérance indomptable, insensible à la misère, sourd aux moqueries des voisins, inébranlable aux malédictions de sa femme qui était furieuse, comme bien vous pensez, de faire avec lui de l'héroïsme, sans en avoir la moindre envie.

Or, un beau jour, voilà une grande rumeur à La Chapelle-Biron (c'était son village): "Bernard est devenu fou," disaient les gens; "il brûle sa maison pour faire cuire ses pots!" Et c'était, ma foi, la vérité. Le bois étant venu à manquer, pendant qu'une fournée était au feu, Bernard avait commencé par prendre la palissade du jardin, puis les grosses tables, puis enfin le plancher de la maison. Ce que pouvait dire sa femme, je vous le laisse à juger; mais lui n'écoutait rien, et les yeux fixés sur l'implacable fourneau, comme un soldat sur sa consigne, il jetait et jetait, ne pensant qu'à son œuvre en danger. Le plafond aurait suivi le plancher, si les pots n'avaient fini par se cuire à point.

E. DESCHAMPS, *Carnet d'un Voyageur*.

70.—FLAGELLATION DU BOSSU.

Tout à coup, au moment où la roue dans sa révolution présenta à maître Pierrat le dos montueux de Quasimodo, maître Pierrat leva le bras, les fines lanières sifflèrent aigrement dans l'air comme une poignée de couleuvres et retombèrent avec furie sur les épaules du misérable.

Quasimodo sauta sur lui-même, comme réveillé en sursaut. Il commençait à comprendre. Il se tordit dans ses liens, une violente contraction de surprise et de douleur décomposa les muscles de sa face, mais il ne jeta pas un soupir. Seulement il tourna la tête en arrière, à droite, puis à gauche, en la balançant comme fait un taureau piqué au flanc par un taon.

Un second coup suivit le premier, puis un troisième, et un autre, et un autre et toujours. La roue ne cessait pas de tourner ni les coups de pleuvor. Bientôt le sang jaillit, on le vit ruisseler par mille filets sur les noires épaules du bossu, et les grêles lanières dans leur rotation qui déchirait l'air, l'éparpillaient en gouttes dans la foule.

Quasimodo avait repris, en apparence du moins, son impassibilité première. Il avait essayé d'abord sourdement et sans grande secousse extérieure de rompre ses liens. On avait vu son œil s'allumer, ses muscles se roidir, ses membres se ramasser, et les courroies et les chaînettes se tendre. L'effort était puissant, prodigieux, désespéré; mais les vieilles gênes de la prévôté résistèrent. Elles craquèrent, et voilà tout. Quasimodo retomba épuisé. La stupeur fit place sur ses traits à un sentiment d'amer et profond découragement. Il ferma son œil unique, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et fit le mort.

VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris*.

71.—LA BATAILLE DE HASTINGS.

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux, mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des retranchements, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replèrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume.

Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent, et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre.

THIERRY, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.*

72.—CHASSE AU SANGLIER

Un mouvement inaccoutumé se faisait remarquer dans les cours du château. Les domestiques allaient et venaient d'un air effaré, tandis que les chiens accouplés exécutaient un concert d'abois désordonnés, et que les chevaux, partageant ce pressentiment instinctif, piétinaient avec ardeur, et cherchaient à arracher leurs brides des mains du palefrenier qui les gardait. Plus loin une troupe de paysans des fermes, armés de longs bâtons, buvait gaîment le coup du matin à la santé du maître, dans un coin quelques enfants s'escrimaient à coups de gaule, avec la turbulence de leur âge, pour se préparer aux plaisirs de la chasse aux sangliers.

L'ordre du départ vint mettre en mouvement toute cette troupe impatiente et joyeuse. Les traqueurs, sous la conduite d'un piqueur expérimenté, sortirent de la cour et gagnèrent les bois par les sentiers du parc qui abrégèrent le chemin. Un valet de chiens prit les devants avec la meute, en suivant l'allée de platanes. Bientôt une petite troupe de chasseurs descendit le perron, conduite par le maître du château. Les uns montèrent sur les chevaux qui les attendaient, le reste sur un char découvert, à plusieurs bancs. Après avoir salué les dames qui étaient venues aux fenêtres souhaiter aux chasseurs une heureuse journée, la troupe sortit du château au bruit de la trompe de chasse qui sonnait joyeusement le départ.

G. AIMARD, *La Chasse au Sanglier*.

73.—MESSAGE DE COLOMB.

Colomb, insouciant de la colère de ses matelots, mais uniquement préoccupé du sort de sa découverte, en écrivit sur parchemin plusieurs courtes relations, enferma les unes

dans un rouleau de cire, les autres dans des caisses de cèdre, et jeta ses témoignages à la mer pour que le hasard les fît flotter un jour, après lui, jusqu'au rivage.

On dit qu'une de ces bouées, abandonnées aux vents et aux flots, fut ballottée pendant trois siècles et demi sur la surface, dans le lit ou sur les grèves de la mer, et que le matelot d'un navire européen, en embarquant du lest pour son vaisseau, il y a quelque temps, sur les galets de la côte d'Afrique en face de Gibraltar, ramassa une noix de coco pétrifiée, et l'apporta à son capitaine comme une vaine curiosité de la nature. Le capitaine, en ouvrant la noix pour s'assurer si l'amande aurait résisté au temps, trouva, renfermé dans l'écorce creuse, un parchemin sur lequel étaient écrits en lettres gothiques, déchiffrées avec peine par un érudit de Gibraltar, ces mots " Nous ne pouvons résister un jour de plus à la tempête ; nous sommes entre l'Espagne et les îles découvertes d'Orient. Si la caravelle sombre, puisse quelqu'un recueillir ce témoignage !— Christophe Colomb." LAMARTINE, *Christophe Colomb*

74.—LUTTE D'HOMMES

Présumant bien que l'audacieux dont l'insolence avait si fort épouventé Marie ne se bornerait pas à cette première tentative pour lui faire connaître ce que je devinais être son amour, je me mis en embuscade dès le même soir autour du bâtiment où reposait ma fiancée, après que tout le monde fut endormi dans la plantation. Caché dans l'épaisseur des hautes cannes à sucre, armé de mon poignard, j'attendais

Je n'attendis pas en vain Vers le milieu de la nuit, un prélude mélancolique et grave, s'élevant dans le silence à quelques pas de moi, éveilla brusquement mon attention.

Ce bruit fut pour moi comme une secousse, c'était une guitare; c'était sous la fenêtre même de Marie! Furieux, brandissant mon poignard, je m'élançai vers le point d'où ces sons partaient, brisant sous mes pas les tiges cassantes des cannes à sucre. Tout à coup je me sentis saisir et renverser avec une force qui me parut prodigieuse; mon poignard me fut violemment arraché, et je le vis briller au-dessus de ma tête. En même temps deux yeux ardents étincelaient dans l'ombre tout près des miens, et une double rangée de dents blanches, que j'entrevois dans les ténèbres, s'ouvrait pour laisser passer ces mots prononcés avec l'accent de la rage. "Je te tiens! Je te tiens!"

V. HUGO, *Bug-Jargal*

75.—LA MORT D'HABIBRAH

En même temps ses deux mains bronzées et calleuses se crispaient sur la mienne avec des efforts inouis, ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait, ses forces, dont il déplorait si douloureusement l'abandon un moment auparavant, lui étaient revenues, exaltées par la rage et la vengeance; ses pieds s'appuyaient ainsi que deux leviers aux parois perpendiculaires du rocher, et il bondissait comme un tigre sur la racine, qui, mêlée à ses vêtements, le soutenait malgré lui; car il eût voulu la briser afin de peser de tout son poids sur moi et de m'entraîner plus vite. Il interrompait quelquefois, pour la mordre avec fureur, le rire épouvantable que m'offrait son monstrueux visage. On eût dit l'horrible démon de cette caverne cherchant à attirer une proie dans son palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement arrêté dans une anfractuosité du rocher; mon bras s'était en quelque sorte

noué à l'arbre qui m'appuyait, et je luttais contre les efforts du nam avec toute l'énergie que le sentiment de la conservation peut donner dans un semblable moment. De temps en temps je soulevais péniblement ma poitrine, et j'appelais de toutes mes forces Bug-Jargal! Mais le fracas de la cascade et l'éloignement me laissaient bien peu d'espoir qu'il pût entendre ma voix.

V. HUGO, *Bug-Jargal*.

76.—LE MARCHAND DE MARRONS.

C'était un paysan qui traversait souvent notre faubourg avec un âne chargé de fruits, et s'arrêtait chez un ami logé vis-à-vis de notre maison. Le vin d'Argenteuil prolongeait souvent la visite, et, groupés devant l'âne, nous regardions son fardeau avec des yeux d'envie. Un jour, la tentation fut trop forte. L'âne portait un sac dont les déchirures laissaient voir de beaux marrons lustrés, qui avaient l'air de se mettre à la fenêtre pour provoquer notre gourmandise. Les plus hardis se les montrèrent de l'œil, et l'un d'eux proposa d'élargir l'ouverture. On mit la chose en délibération; je fus le seul à m'y opposer. Comme la majorité faisait la loi, on allait passer à l'exécution, lorsque je me jetai devant le sac en criant que personne n'y toucherait! Je voulais donner des raisons à l'appui. mais un coup de poing me ferma la bouche! Je ripostai; et il en résulta une mêlée générale qui fut mon Waterloo.

Accablé par le nombre, j'entraînai dans ma chute le sac que je défendais, et le paysan, que le bruit du débat avait attiré, me trouva sous les pieds de l'âne, au milieu de ses marrons éparpillés. Voyant mes adversaires s'enfuir, il devina ce qu'ils avaient voulu faire, me prit pour

leur complice, et, sans plus d'éclaircissement, se mit à me punir à coups de fouet du vol que j'avais empêché. Je réclamai en vain, le marchand croyait venger sa marchandise, et avait d'ailleurs trop bu pour entendre. Je m'échappai de ses mains, meurtri, saignant et furieux.

E. SOUVESTRE, *Confessions d'un Ouvrier*.

77.—UN NAUFRAGE.

Nous venions de toucher le rocher, et le navire s'entr'ouvrait; l'eau entraît dans la cale, on l'entendait bouillonner. Les soldats, qui couchaient sur le pont, se sauvent pêle-mêle, n'importe où, en poussant des cris affreux, les passagers, demi-nus, s'élancent hors des cabines, les pauvres femmes s'accrochaient à tout le monde et suppliaient qu'on les sauvât, on priait le bon Dieu tout haut, on se disait adieu. Un négociant arme un pistolet et veut se brûler la cervelle; on lui arrache son arme. Les secousses continuaient, la cloche du bord sonnait le tocsin, mais le vent mugissait affreusement, la cloche n'était point entendue à cinquante mètres. C'étaient des cris, des hurlements, des prières, c'était je ne sais quoi d'affreux, de lugubre, d'épouvantable, jamais je n'ai vu, jamais je n'ai lu de scène aussi horrible, aussi poignante. Etre là, plein de vie, de santé, et en face d'une mort que l'on croit certaine, et d'une mort affreuse!

En ce moment suprême, le vicaire, M. Moisset, nous donna à tous sa bénédiction. La voix pleine de larmes de ce pauvre prêtre, recommandant à Dieu deux cent cinquante malheureux que la mer allait engloutir, remuait toutes les entrailles. Presque au même instant, le navire versait tout entier sur le côté droit; l'eau entraît dans la salle à manger, dans les cabines, à gros bouillons. Tout le

monde fut précipité du même côté. Nous avions de l'eau jusqu'aux épaules; il fallut nager jusqu'à la rampe de l'escalier qui conduisait sur le pont, c'est alors qu'on n'entendit plus un cri; chacun se sauvait comme il pouvait, sans proférer une parole.

ZURCHER & MARGOLLÉ, *Les Tempêtes*.

78.—LA CHARGE D'ILLY

A cinq cents mètres, Prosper culbuta, sous un remous effroyable, qui emportait tout. Il saisit Zéphir à la crinière, et put se remettre en selle. Le centre criblé, enfoncé par la fusillade, venait de fléchir, tandis que les deux ailes tourbillonnaient, se replaiaient pour reprendre leur élan. C'était l'anéantissement fatal et prévu du premier escadron. Les chevaux tués barraient le terrain, les uns foudroyés du coup, les autres se débattant dans une agonie violente, et l'on voyait les cavaliers démontés courir de toute la force de leurs petites jambes, cherchant un cheval. Déjà les morts semaient la plaine, beaucoup de chevaux libres continuaient de galoper, revenaient d'eux-mêmes à leur place de combat, pour retourner au feu d'un train fou, comme attirés par la poudre.

La charge fut reprise, le deuxième escadron s'avancait dans une furie grandissante, les hommes couchés sur l'encolure, tenant le sabre au genou, prêts à sabrer. Deux cents mètres encore furent franchis, au milieu de l'assourdissante clameur de tempête. Mais, de nouveau, sous les balles, le centre se creusait, les hommes et les bêtes tombaient, arrêtaient la course, de l'inextricable embarras de leurs cadavres. Et le deuxième escadron fut ainsi fauché à son tour, anéanti, laissant la place à ceux qui le suivaient.

ZOLA, *La Débâcle*.

79.—INCENDIE DE MOSCOU

Mais tout à coup, et presque au même instant, le feu éclata avec une extrême violence, dans un ensemble de bâtiments qu'on appelait le bazar. Ce bazar comprenait les magasins les plus riches du commerce, ceux où l'on vendait les beaux tissus de l'Inde et de la Perse, les raretés de l'Europe, les denrées coloniales, et enfin les vins précieux. En peu d'instant l'incendie fut général dans ce bazar, et les soldats de la garde accourus en foule firent les plus grands efforts pour l'arrêter. Malheureusement ils n'y purent réussir, et bientôt les richesses immenses de cet établissement devinrent la proie des flammes.

Pressés de disputer au feu, et pour eux-mêmes, ces richesses désormais sans possesseurs, nos soldats n'ayant pu les sauver, essayèrent d'en retirer quelques débris. On les vit sortir du bazar emportant des fourrures, des soieries, des vins de grande valeur, sans qu'on songeât à leur adresser aucun reproche. Toutefois ce n'était qu'un vaste bâtiment, extrêmement riche il est vrai, mais un seul, qui était atteint par les flammes, et on n'avait aucune crainte pour la ville elle-même. On attribuait à un accident très-naturel et très-ordinaire, plus explicable encore dans le tumulte d'une évacuation, ces premiers sinistres jusqu'ici fort limités.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

80.—COMBAT D'UN GLADIATEUR AVEC UN TIGRE.

Le gladiateur cependant, sentant ses forces faiblir et s'en aller avec son sang sous les griffes tenaces de l'animal, redoublait d'efforts pour en finir au plus tôt ; car la lutte, en se prolongeant, devait tourner contre lui. Se dressant

donc sur ses deux pieds, et se laissant tomber de tout son poids sur son ennemi dont les jambes ployèrent sous le fardeau, il brisa ses côtes et fit rendre à sa poitrine écrasée un son qui s'échappa de sa gorge longtemps étreinte, avec des flots de sang et d'écume. Se relevant tout d'un coup à mortié et dégageant ses épaules dont un lambeau demeura attaché à l'une des griffes sanglantes, il posa un genou sur le flanc pantelant de l'animal ; et, le pressant avec une force que sa victoire avait doublée, il le sentit se débattre un moment sous lui, et, le comprimant toujours, il vit ses muscles se raidir et sa tête un moment redressée retomber sur le sable, la gueule entr'ouverte et souillée d'écume, les dents serrées et les yeux éteints

Une exclamation générale s'éleva aussitôt et le gladiateur dont le triomphe avait ranimé les forces, se redressa sur ses pieds, et, saisissant le monstrueux cadavre, le jeta de loin, comme un hommage, sous la loge impériale

ALEXANDRE GUIRAUD, *Flavien*

81.—LA MORT DE L'ARCHIDIACRE

Enfin l'archidiacre, écumant de rage et d'épouvante, comprit que tout était inutile. Il rassembla pourtant tout ce qui lui restait de force pour un dernier effort. Il se roidit sur la gouttière, repoussa le mur de ses deux genoux, s'accrocha des mains à une fente de pierres et parvint à regripper d'un pied peut-être ; mais cette commotion fit ployer brusquement le bec de plomb sur lequel il s'appuyait. Du même coup la soutane s'éventra. Alors sentant tout manquer sous lui, n'ayant plus que ses mains roidies et défaillantes qui tinssent à quelque chose, l'infortuné ferma les yeux et lâcha la gouttière. Il tomba.

Quasimodo le regarda tomber.

Une chute de si haut est rarement perpendiculaire. L'archidiacre lancé dans l'espace tomba d'abord la tête en bas et les deux mains étendues, puis il fit plusieurs tours sur lui-même. Le vent le poussa sur le toit d'une maison où le malheureux commença à se briser. Cependant il n'était pas mort quand il y arriva. Le sonneur le vit essayer encore de se retenir au pignon avec les ongles. Mais le plan était trop incliné, et il n'avait plus de force. Il glissa rapidement sur le toit comme une tuile qui se détache, et alla rebondir sur le pavé. Là, il ne remua plus.

Quasimodo alors releva son œil sur l'égyptienne dont il voyait le corps, suspendu au gibet, frémir au loin sous sa robe blanche des derniers tressaillements de l'agonie, puis il le rabaissa sur l'archidiacre étendu au bas de la tour et n'ayant plus forme humaine, et il dit avec un sanglot qui souleva sa profonde poitrine — Oh ! tout ce que j'ai aimé !

VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris*.

82.—MARTYRE DE TROIS VIERGES

Mais il fallait un triomphe éclatant aux chrétiens, et le spectacle qui ferma les arènes fut illustré par le glorieux martyre de trois jeunes enfants d'une beauté ravissante. Je n'ai pu apprendre leurs noms pour les transmettre à la mémoire du monde chrétien. L'aîné de ces élus avait quatorze ans ; sa sœur, onze ; et elle marcha au supplice en conduisant par la main un frère plus jeune qu'elle. On leur avait arraché leurs vêtements' . . .

Une douce sérénité brillait sur la figure de ces prédestinés qu'entourait une troupe de derviches fanatiques auxquels on les avait confiés ! . . . Arrivés sous l'ombrage fatal des platanes de Calo-Tèchesmé, lieu ordinaire des

exécutions, la vierge se prosterne en élevant les mains au ciel Elle voit rouler à ses pieds la tête de son jeune frère ; et, pendant que l'aîné luttait contre un ours auquel on l'avait livré, on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles ravissantes : *Père des miséricordes, Dieu des faibles, sainte Reine couronnée, ayez pitié de mes frères !* Comme elle achevait ces mots, un des bourreaux frappa la victime sans tache ! La rose de la Selléide tomba et les chœurs des anges reçurent les âmes de ces douces créatures, qui reposent dans le sein de la Divinité.

Ce supplice glaça d'effroi les mahométans et le satrape, qui se contenta de disperser ce qui restait de familles souliotes dans ces lieux agrestes où quelques-unes se soutiennent encore par l'espérance, hélas ! trop vaine, de voir leur patrie renaître de ses cendres

POUQUEVILLE, *Voyage en Grèce.*

83.—L'HOSPITALITÉ ARABE (a)

Horeb était autrefois connu dans le désert pour son cœur bienveillant, comme il l'était pour son instinct de courage, pour sa fière pensée d'indépendance. C'était lui qui rendait plus joyeuses les fêtes en jouant de son rhébab ; c'était lui qui rendait plus terrible le désert en s'élançant le premier sur sa rapide cavale, qui l'emportait au combat. Maintenant, Horeb ne parlait plus, il soignait encore sa cavale, mais c'était pour courir à des combats plus terribles que tous ceux qu'il avait livrés dans le désert. Le soir, on le voyait à l'entrée de sa tente, contemplant le soleil qui se couchait à l'extrémité de la plaine ; sa pensée se reportait vers un temps où il avait un fils qui partageait tous ses travaux, qui chaque soir louait Allah de leur avoir donné la liberté dans le désert.

Ce fils, la trace de son sang avait été découverte sur le sable, et les vautours avaient fait un repas sanglant de son cadavre; il était tombé victime de la haine qui divisait deux tribus. Horeb pleurait en silence, et c'était en silence qu'il se promettait, au fond du cœur, de tirer une terrible vengeance, une de ces vengeances dont on parle encore longtemps dans le désert, quand ceux qui l'habitaient ont cessé de le traverser.

Un jour, comme il était seul avec ses douloureux souvenirs, un voyageur se présenta devant sa tente; il avait été dépouillé par les tribus d'Ouadelims, et il demandait l'asile qu'on ne refuse jamais dans ces plaines désolées, où l'homme malheureux est un frère que vous envoie, pour quelques heures, Celui dont la toute-puissance guide le chamelier à travers cet océan de sable. Horeb accueillit le voyageur, bien qu'il vît à son vêtement que sa nation était une nation étrangère, et que sa tribu n'avait point prononcé les serments d'amitié qui unissent les nations du désert. Il se contenta de lui dire: *Selam aleikoun* (que la paix soit avec toi)! et lui servit les mets qu'on offre à l'étranger.

84.—L'HOSPITALITÉ ARABE (b).

Le repas était fini, le voyageur, jusqu'alors silencieux, offrait ses actions de grâces au Dieu du désert et à l'hôte qui l'avait reçu, lorsqu'un soupçon terrible entra dans l'âme d'Horeb. Il demeura cependant quelque temps immobile, comme s'il cherchait à se préparer à un grand événement; puis il interrogea le fugitif sur sa tribu: la réponse fut telle qu'un horrible frémissement circula dans les veines de l'Arabe, et qu'il lui sembla que l'haleine dévorante du *simoun* arrêtait sa vie en desséchant son

sang. Une seconde demande lui livra un nom qui le fit rugir comme le lion de ses plaines. Saisir son poignard et le tirer, en faire jaillir l'éclat aux yeux de l'étranger, fut l'affaire d'un rapide instant; mais cet instant apporta avec lui sa réflexion généreuse. "Va, dit-il, va, meurtrier de mon fils, que Dieu te punisse par le remords s'il ne te punit pas par le sang! On n'entendra pas dans le désert le nom d'Horeb mêlé au souvenir du meurtre d'un hôte. Fuis donc, mon hôte fuis, le désert est bien grand et l'homme est bien faible." Il ajouta, dit-on, ces derniers mots d'une voix sourde, en posant encore involontairement sa main sur son poignard.

Le meurtrier s'enfuit et l'on dit que, quelques mois après, sa tribu cessa de faire la guerre à la tribu d'Horeb, qu'on appelait, depuis ce temps, l'hôte sublime des déserts.

FERDINAND DENIS, *Contes arabes*.

85.—LA COURSE AU TAUREAU

En ce moment, la lutte du brave *chulo* et du taureau devenait affreuse. Ce dernier labourait la terre du pied en mugissant, et faisait tourbillonner autour de lui la poussière; ses yeux s'ensanglantaient, et, quand il bondissait frénétiquement avec son étrange fardeau, on eût dit un monstrueux centaure. Deux fois les dogues lâchèrent prise et se mirent à aboyer faiblement, ce qui est chez eux un signe de détresse.

Mais, sur un cri du *chulo*, ils s'attachèrent de nouveau aux oreilles du taureau, quoiqu'ils fussent sanglants, meurtris, à demi morts.

Enfin, au moment où l'on croyait que le *chulo* allait se laisser tomber d'épuisement sur le sable, il s'éleva sur le

dos du taureau comme un danseur sur une corde tendue, et glissa à terre avec la rapidité d'un éclair.

Le taureau se jeta de tout son élan sur les traces du *chulo*, traînant les dogues après lui. Ils firent une fois le tour de la lice, puis le *chulo* s'arrêta résolument sous la loge du corégidor, et, faisant volte-face il tira son poignard de sa ceinture et attendit, le front pâle, mais le regard fier, l'attaque du taureau.

La foule applaudit. Décidément la péripétie approche.

Les deux dogues viennent rouler, éventrés, aux pieds du jeune homme, et lui jettent en gémissant comme un dernier regard de reproche; sans doute le *chulo* était leur maître; il frissonne en les voyant mourir, disloqués et rompus. "Il a peur" s'écrient déjà quelques voix. Mais le *chulo* sourit et fait un pas vers le taureau, qui arrive sur lui avec une hésitation visible. Nul ne peut douter que son court poignard ne se plante dans un instant entre les deux cornes, à la suture des os, endroit très délicat, mais large tout au plus comme un réal. Le taureau est condamné d'avance.

E. GONZALES, *Rosario*.

86.—LE REQUIEM DE MOZART (11)

Un jour que Mozart était plongé dans une profonde rêverie, il entendit un carrosse s'arrêter à sa porte. On lui annonce un inconnu qui demande à lui parler: on le fait entrer; il voit un homme d'un certain âge, fort bien mis, les manières les plus nobles, et même quelque chose d'imposant: "Je suis chargé, monsieur, par un homme très-considérable, de venir vous trouver. — Quel est cet homme? interrompit Mozart. — Il ne veut pas être connu. — A la bonne heure! Et que désire-t-il? — Il vient de perdre une personne qui lui était bien chère, et dont la mémoire lui

sera éternellement précieuse ; il veut célébrer tous les ans sa mort par un service solennel, et il vous demande de composer un *Requiem* pour ce service." Mozart se sent vivement frappé de ce discours, du ton grave dont il est prononcé, de l'air mystérieux qui semble répandu sur toute cette aventure il promet de faire le *Requiem* L'inconnu continue " Mettez à cet ouvrage tout votre génie ; vous travaillez pour un connaisseur en musique — Tant mieux. — Combien de temps demandez-vous ? — Quatre semaines — Eh bien ! je reviendrai dans quatre semaines. Quel prix mettez-vous à votre travail ? — Cent ducats " L'inconnu les compte sur la table et disparaît.

Mozart reste plongé quelques moments dans de profondes réflexions, puis tout à coup demande une plume, de l'encre, du papier, et, malgré les remontrances de sa femme, il se met à écrire. Cette fougue de travail dura plusieurs jours ; il composait jour et nuit, et avec une ardeur qui semblait augmenter en avançant, mais son corps, déjà faible, ne put résister à cet enthousiasme : un matin, il tomba sans connaissance, et fut obligé de suspendre son travail Deux ou trois jours après, sa femme cherchant à le distraire des sombres pensées qui l'occupaient, il lui répondit brusquement : " Cela est certain, c'est pour moi que je fais ce *Requiem* ; il servira à mon service mortuaire." Rien ne put le détourner de cette idée.

87.—LE REQUIEM DE MOZART (b).

A mesure qu'il travaillait, il sentait ses forces diminuer de jour en jour, et sa partition avançait lentement. Les quatre semaines qu'il avait demandées s'étant écoulées, il vit un jour entrer chez lui le même inconnu. " Il m'a été impossible, dit Mozart, de tenir ma parole. — Ne vous

génez pas, dit l'inconnu, quel temps vous faut-il encore : — Quatre semaines ; l'ouvrage m'a inspiré plus d'intérêt que je pensais, et je l'ai étendu beaucoup plus que je n'en avais le dessein. — En ce cas, il est juste d'augmenter les honoraires ; voici cinquante ducats de plus. — Monsieur, dit Mozart toujours plus étonné, qui êtes-vous donc ? — Cela ne fait rien à la chose je reviendrai dans quatre semaines "

Mozart appela sur-le-champ un de ses domestiques pour faire suivre cet homme extraordinaire, et savoir qu'il était, mais le domestique maladroit vint rapporter qu'il n'avait pas retrouvé sa trace.

Le pauvre Mozart se mit dans la tête que cet inconnu n'était pas un être ordinaire, qu'il avait sûrement des relations avec l'autre monde, et qu'il lui était envoyé pour lui annoncer sa fin prochaine. Il ne s'en appliqua qu'avec plus d'ardeur à son *Requiem*, qu'il regardait comme le monument le plus durable de son génie. Pendant ce travail, il tomba plusieurs fois dans des étourdissements alarmants. Enfin l'ouvrage fut achevé avant les quatre semaines. L'inconnu revint au terme convenu ; Mozart n'existait plus.

Il est mort à peine âgé de trente-six ans, mais dans ce peu d'années il s'est fait un nom qui ne périra point tant qu'il se trouvera des âmes sensibles.

STENDHAL, *Vie de Rossini*.

88.—LA VRAIE POLITESSE.

C'était en Angleterre, à l'époque de la Révolution française. Le Duc de Bedford avait offert au Duc de G — , émigré, un splendide repas, une de ces fêtes quasi-royales que les grands seigneurs anglais mettent leur honneur à

donner à des souverains, leur bon goût à offrir à des exilés. Au dessert, on apporta une certaine bouteille d'un vin de Constance merveilleux, sans pareil, sans âge, sans prix. C'était de l'or liquide, dans un cristal sacré, un trésor fondu qu'on vous admettait à déguster, un rayon de soleil qu'on faisait descendre dans votre verre. c'était le nectar suprême, le dernier mot de Bacchus. Le Duc de Bedford voulut verser lui-même à son hôte cette liqueur des Dieux. Le Duc de G—— prit le verre, goûta le prétendu vin et le déclara excellent. Le Duc de Bedford voulut en boire à son tour, mais à peine eut-il porté le verre à ses lèvres qu'il s'écria avec un horrible dégoût, " Ah! qu'est-ce que c'est que ça ? " On accourt vers lui, on examine la bouteille, on interroge le parfum. c'était de l'huile de castor! . . . Le Duc de G—— avait avalé cette détestable drogue sans sourciller.

Ce trait sublime fit grand honneur à la noblesse de France, on conçut une haute idée d'un pays où la politesse allait jusqu'à l'héroïsme.

MADAME DE GIRARDIN, *Anecdotes*

89.—HISTOIRE DES SEPT DORMEURS.

Sous l'empire des Décus, sept jeunes nobles d'Ephèse, chrétiens et persécutés, se cachèrent dans une caverne pour éviter la mort; le tyran la fit murer. Dieu, protégeant ces jeunes martyrs, les plongea dans un profond sommeil, qui dura cent quatre-vingt-sept ans, et qui finit lorsque Pulchérie et Théodose II occupaient le trône d'Orient.

A cette époque, le propriétaire de la montagne où se trouvait cette caverne en fit extraire des pierres pour construire un bâtiment. Le jour pénètre dans le souterrain. Les dormeurs s'éveillent, croyant ne s'être reposés que

quelques heures. Jamblus, l'un d'eux, se charge d'aller à la ville chercher des provisions. Il ne reconnaît plus ni l'aspect de la contrée ni les traits de ses habitants ; il approche d'Ephèse, et voit avec autant de joie que de surprise la croix briller sur le faite des temples. En entrant chez un boulanger, il étale, pour le payer, plusieurs pièces de monnaie frappées au coin de Décius. Le boulanger s'en étonne, les voisins accourent, la multitude s'attroupe, on le traîne devant le juge, croyant qu'il a découvert un trésor.

Son récit paraît une imposture. cependant on envoie chercher ses compagnons. La candeur de leurs réponses, les détails de l'histoire qu'ils racontent, et l'accord qui règne dans leurs discours, persuadent les plus incrédules. Enfin le peuple, les magistrats, l'évêque, et l'empereur Théodose lui-même, convaincus que ces hommes saints sommeillaient en effet depuis près de deux siècles, s'humilient devant la puissance de Dieu, et se prosternent aux pieds des sept martyrs, qui expirent tous ensemble, après avoir donné leur bénédiction aux spectateurs de cet incroyable prodige

SÉCUR, *Histoire romaine.*

90.—ANECDOTE DE THÉÂTRE

Le parterre donne souvent ses applaudissements fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuse.

Tout le peuple d'une ville s'était rassemblé dans une grande place pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut clore la séance par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la

scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit; et comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. "Messieurs," s'écria-t-il, "vous avez tort d'être charmés de ce bouffon, il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux faire que lui le cochon de lait, et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure."

Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour voir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour, et enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs: "Messieurs," leur dit-il, "ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes!"

LESAGE, *Gil Blas*

91.—LE VOYAGEUR DANS LE DÉSERT.

Haletant de fatigue et de soif, la gorge desséchée, respirant avec peine un air ardent qui le dévore, il espère qu'un instant de repos lui rendra quelque force, il s'arrête,

il voit défiler ceux qui étaient ses compagnons, et dont il sollicite en vain le secours, le malheur a fermé tous les cœurs, sans détourner un regard, l'œil fixe, chacun suit en silence la trace de celui qui le précède. Tout passe, tout fuit, et les membres engourdis, déjà trop chargés de leur pénible existence, s'affaissent et ne peuvent être animés ni par le danger ni par la terreur.

La caravane a passé : elle n'est déjà plus pour lui qu'une ligne ondoyante dans l'espace, bientôt elle n'est plus qu'un point, et ce point s'évanouit, c'est la dernière lueur de la lumière qui s'éteint : ses regards égarés cherchent, et ne rencontrent plus rien : il les ramène sur lui-même, et bientôt ferme les yeux pour échapper à l'aspect du vide affreux qui l'environne, il n'entend plus que ses soupirs, ce qui lui reste d'existence appartient à la mort ; seul, tout seul au monde, il va mourir, sans que l'espérance vienne un instant s'asseoir auprès de son lit de mort ; et son cadavre, dévoré par l'aridité du sol, ne laissera bientôt que des os blanchis qui serviront de guide à la marche incertaine du voyageur qui aura osé braver le même sort

BARON DENON, *Voyage dans la Haute-Egypte*.

92.—LA MORT DE BEETHOVEN.

Puis tout d'un coup il se leva, s'assit devant le clavecin, fit signe aux trois jeunes gens de reprendre leurs instruments, et il joua lui-même ce chef-d'œuvre. Ils étaient tout âme : jamais musique ne fut plus belle ni mieux exécutée.

Quand ils eurent fini, Beethoven resta au clavecin et improvisa des chants de bonheur, des chants d'actions de grâces au ciel, comme il n'en avait pas composé dans toute sa vie.

Une partie de la nuit se passa à l'entendre
C'étaient ses derniers accents.

Le chef de la famille le força d'accepter son lit, mais dans la nuit Beethoven eut la fièvre, il se leva, il sentait le besoin d'air, il sortit nu-pieds dans la campagne.—Quand il rentra, il était glacé. On alla à Vienne chercher un médecin : une hydropisie de poitrine s'était déclarée. Malgré tous les soins, le médecin, après deux jours, déclara que Beethoven allait mourir.

Et, en effet, à chaque instant sa vie s'en allait. Comme il râlait sur son lit, un homme entra : c'était Hummel ; Hummel son ancien, son seul ami. Il avait appris la maladie de Beethoven ; il lui apportait des soins et de l'argent, mais il n'était plus temps, Beethoven ne parlait plus ; un regard de reconnaissance fut tout ce qu'il put dire à Hummel.

Hummel se pencha vers lui, et, à l'aide du cornet acoustique au moyen duquel Beethoven pouvait entendre quelques mots prononcés à haute voix, il lui fit part de la douleur qu'il ressentait de le voir dans cette situation.

Beethoven parut se ranimer, ses yeux brillèrent et il dit :
—*N'est-ce pas, Hummel, que j'avais du talent ?*

Ce furent ses dernières paroles : ses yeux restèrent fixes, sa bouche s'entr'ouvrit et la vie s'exhala.

On l'a enterré dans le cimetière de Dobling

ALPHONSE KARR, *Souvenirs*.

SECTION IV.

LITERARY AND DRAMATIC.

93.—L'ACADEMIE FRANÇAISE

Il est très certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses *Remarques sur le Cid*, la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que, dans l'autre moitié, il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus.

L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigants; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux J. B. Rousseau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il brigua à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme, essayez-vous un refus, votre

affliction est réelle On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres

Ci-git, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais ? est-ce de vous détourner de la route de la littérature ? Non, je ne m'oppose point ainsi à la destinée je vous exhorte seulement à la patience.

VOLTAIRE, *Lettres*.

94.—VOLTAIRE ET LA LANGUE FRANÇAISE.

Voltaire est le plus parfait représentant de l'esprit français à cette époque. Ni son temps, ni son génie ne le destinaient à la poésie, aussi n'a-t-il excellé que dans la poésie légère Mais sa prose est d'une qualité exquise, simple, naturelle, rapide, d'une lumière incomparable. Elle a toutes les perfections secondaires ; il ne lui manque que cette énergie divine, ces traits de feu, ce pathétique, ce sublime qui ne viennent pas de l'esprit mais du cœur, et que les grands sentiments seuls peuvent enfanter

Montesquieu, embrassant dans ses méditations toutes les sociétés et toutes les législations, condamné pour tout peindre à tout abrégier, trouvera dans la nécessité d'une concision extraordinaire la source de beautés inattendues. Enfermé dans la contemplation de la nature, Buffon lui empruntera quelque chose de sa paix de son cours régulier et majestueux Voltaire, entouré de gens de lettres, occupé de petites querelles, travaillant toujours, mais travaillant vite, n'a laissé aucun grand monument, et rarement il s'élève au-dessus du style de sa jeunesse, celui

de Fontenelle, qu'il a gardé et en même temps porté à sa perfection, en y ajoutant une vivacité supérieure

Voltaire, en effet, hâtons-nous de le dire, est un artiste accompli dans le genre tempéré. Si sa phrase n'a pas l'ampleur, la plénitude, l'éclat et la force de la phrase du XVII^e siècle, elle ne manque pas encore, ou plutôt elle ne manque jamais d'une suffisante solidité. Mais la langue ne s'arrête pas longtemps sur cette pente glissante.

V. COTSIN, *Fragments littéraires*.

95.—JEAN-JACQUES ROUSSEAU

C'est de J-J Rousseau que date chez nous, au XVIII^e siècle, le sentiment de la nature. C'est de lui aussi que date dans notre littérature le sentiment de la vie domestique, de cette vie bourgeoise, pauvre, recueillie, intime, où s'accumulent tant de trésors vertueux et doux. Nous courons risque d'être aujourd'hui trop peu sensibles à ces pages pittoresques de Rousseau. nous sommes si gâtés par les couleurs, que nous oublions combien ces premiers passages parurent frais et nouveaux alors, et quel événement c'était au milieu de cette société très spirituelle, très fine, mais sèche, aussi dénuée d'imagination que de sensibilité vraie, dépourvue en elle-même de cette sève qui circule et qui, à chaque saison, refleurit. C'est Rousseau, qui le premier, ramena et infusa cette sève végétale puissante dans l'arbre délicat qui s'épuisait. Les lecteurs français, habitués à l'air factice d'une atmosphère de salon, ces lecteurs *urbains*, comme il les appelle, s'étonnèrent tout ravis de sentir arriver, du côté des Alpes, ces bonnes et fraîches haleines des montagnes, qui venaient raviver une littérature aussi distinguée que desséchée.

Le pittoresque de Rousseau est sobre, ferme et net,

même aux plus suaves instants, la couleur y porte toujours sur un dessin bien ariété Ce Genévois est bien de la pure race française en cela S'il lui manque par moments une plus chaude lumière et les clartés d'Italie ou de la Grèce, si, comme autour de ce beau lac de Genève, la bise vient quelquefois refroidir l'air, et si quelque nuage jette tout à coup une teinte grisâtre aux flancs des monts, il y a des jours et des heures d'une limpide et parfaite sérénité.

L CROUSLÉ, *Etudes morales et littéraires*

96.—ROUSSEAU ECRIVAIN.

Rousseau est un des plus grands prosateurs français. Il est un rénovateur du style et de la langue Il a ramené en France le style oratoire qu'elle avait complètement désappris depuis Fénelon, et presque depuis Bossuet.

A la prose large, étoffée, nombreuse et harmonieuse, au beau développement et aux souples évolutions, des grands maîtres en style du XVII^e siècle, avant, peu à peu, et même assez brusquement, sans qu'on en puisse voir très nettement les causes, succédé une prose fort distinguée aussi, mais d'un genre essentiellement différent, un style coupé, court, nerveux plutôt que fort, procédant par phrases brèves, vives et comme tranchantes, par *traits*, par maximes et par épigrammes

Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, avec de très grandes différences entre eux, du reste, présentent tous ce caractère commun; et leurs contemporains portent à l'excès cette manière, comme toujours font les élèves. Rousseau, qui, sinon pour les idées, du moins pour ce qui est l'homme même, à savoir le style, n'est l'élève de personne, apporte avec lui un style nouveau; et comme il est passionné, c'est le style oratoire.

Il est éloquent dans l'effusion, dans la confiance, qu'il mêle à tout ce qu'il écrit, dans la raison, dans le raisonnement, dans le sophisme, jusque dans les souvenirs, et sa manière émue, attendrie et brûlante de les rapporter. Il a la suite, la pente, le prolongement facile dans la conduite du discours, et, plutôt que *l'ordre* véritable, ce *mouvement* qui vient de l'échauffement d'un cœur toujours en émoi, ce *mouvement* que Buffon a donné avec raison pour la seconde des deux qualités fondamentales du style, mais que, après l'avoir une fois nommé, il oublie complètement et laisse à l'écart parce que lui-même n'en a pas le don.

SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*.

97.—LE STYLE C'EST L'HOMME

Ces maximes fondamentales vous les avez admirablement appliquées, messieurs, le jour où vous choisissiez pour confrère l'homme illustre auquel vous m'avez appelé à succéder parmi vous. Claude Bernard fut le plus grand physiologiste de notre siècle. L'Académie des Sciences fera son éloge, elle exposera ces découvertes surprenantes qui ont porté la lumière sur les opérations les plus intimes des êtres organisés. Ce n'est pas le physiologiste que vous avez nommé, messieurs dans les élections de savants illustres, c'est l'homme même, ou, en d'autres termes, l'écrivain que vous prenez.

L'intelligence humaine est un ensemble si bien lié dans toutes ses parties qu'un grand esprit est toujours un bon écrivain. La vraie méthode d'investigation supposant un jugement ferme et sain, entraîne les solides qualités du style. Tel mémoire de Letronne et d'Eugène Burnouf, en apparence étranger à tout souci de la forme, est un chef-d'œuvre à sa manière. La règle du bon style scientifique,

c'est la clarté, la parfaite adaptation au sujet, le complet oubli de soi-même, l'abnégation absolue

Mais c'est là aussi la règle pour bien écrire, en quelque manière que ce soit. Le meilleur écrivain est celui qui traite un grand sujet, et s'oublie lui-même pour laisser parler son sujet. "Il se sert de la parole, écrivait M. de Cambrai à votre secrétaire perpétuel, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il pense, il sent, la parole suit." Principe admirablement vrai ! Le beau est hors de nous, notre tâche est de nous mettre à son service et d'en être les dignes interprètes. Avoir quelque chose à dire, ne pas gâter la beauté naturelle d'un sujet noble, d'une pensée vraie, par le désordre, l'obscurité, l'incorrection, le faux goût, telle est la condition essentielle de cet art du bon langage, que certaines personnes, bien à tort, se figurent distinct de l'art même de penser et de trouver le vrai.

E. RENAN, *Discours sur Claude Bernard*.

98.—INTÉRÊT DE L'HISTOIRE GRECQUE.

L'histoire moderne est décidément seule en vogue parmi nous ; en France, aujourd'hui, loin d'encourager les recherches sur l'antiquité grecque et romaine, on pense qu'elles appartiennent exclusivement aux érudits, aux pédants, disons le mot, et qu'elles ne s'adressent qu'aux écoliers, encore seulement pour le temps qu'ils sont condamnés au grec et au latin. Je suis de ceux qui trouvent ce préjugé fort injuste. A mon avis, le malheur de l'histoire ancienne, c'est d'être enseignée par contrainte et d'être apprise lentement et péniblement. Nous l'avons épelée dans de sombres classes, en regardant à la dérobée un coin du ciel bleu à travers les barreaux de nos fenêtres, en pensant avec regret à la balle et aux billes que nous venions de quitter. Nous

avons lu Hérodote et Thucydide lambeau par lambeau, comme on lit maintenant un roman feuilleton, oubliant le chapitre de la veille, et comprenant à moitié celui que nous avions sous les yeux.

Hors du collège, si par fortune nous avons retenu quelque chose de ce qu'on nous y a montré, l'histoire ancienne pourra devenir pour nous la plus attachante lecture. Tout le monde n'est pas roi ou ministre pour avoir besoin des enseignements de l'histoire, mais il n'est personne qui ne prenne intérêt au jeu des passions, aux portraits de ces grands caractères qui dominent des peuples entiers, à ces alternatives de gloire et d'abaissement que, de près, on nomme la fortune, mais qui, vues de loin et d'ensemble, deviennent la révélation des terribles et mystérieuses lois de l'humanité. Où trouvera-t-on ce spectacle plus animé, plus fécond en péripéties que dans cette classique Grèce, ce grand pays qui tient une si petite place sur la carte? Dans cette terre privilégiée, pas une montagne qui ne redise le nom d'un poète, d'un sage, d'un héros, d'un artiste. MÉRIMEE, *Mélanges historiques et littéraires*.

99.—LE DANTE.

Dans la poésie, le Dante s'élève tout à coup comme un géant parmi des pygmées. Non-seulement il efface tout ce qui l'avait précédé, mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut lui ôter. Pétrarque lui-même ne le surpasse point dans le genre gracieux, et n'a rien qui en approche dans le grand et dans le terrible. Sans doute, l'âpreté de son style blesse souvent cet organe superbe que Pétrarque flatte toujours. Mais, dans ses tableaux énergiques où il prend son style de maître, il ne conserve de cette âpreté que ce qui est imitatif, et, dans les

peintures plus douces, elle fait place à tout ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. Le peintre terrible d'Ugolin est aussi le peintre touchant de Françoise de Rimini.

Mais de plus, combien dans toutes les parties de son poème n'admire-t-on pas de comparaisons, d'images, de représentations naïves des objets les plus familiers et surtout des objets champêtres, où la douceur, l'harmonie, le charme poétique sont au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer, si on ne le lit pas dans la langue originale. Et ce qui lui donne encore dans ce genre un grand et précieux avantage, c'est qu'il est toujours simple et vrai; jamais un trait d'esprit ne vient refroidir une expression de sentiment, ou un tableau de nature . . . Pendant un ou deux siècles sa gloire parut s'obscurcir dans sa patrie; on cessa de le tant admirer, de l'étudier, même de le lire. Aussi la langue s'affaiblit, la poésie perdit sa force et sa grandeur.

P. L. GINGUENÉ, *Histoire littéraire de la France*.

100.—CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a renouvelé l'imagination française, Lamartine a retrouvé les sources de la poésie tendre, noble, pure et élevée. Un critique des plus délicats nous disait hier: "Notez bien que Lamartine est plus qu'un poète, c'est la poésie toute pure." C'est la poésie dans ce qu'elle a de plus pur en effet, comme essence, l'amour chaste, la religion, la philosophie, le rêve du beau, les sensations suaves et fines. Ce qui lui a manqué, ce n'est pas un mérite de ne point l'avoir eu, mais c'est presque une distinction de ne pas l'avoir cherché. Il n'a pas aimé le métier de poète, l'art avisé et circonspect dans le détail.

C'est un poète qui s'est peu soucié d'être versificateur, et comme un génie qui a dédaigné d'avoir du talent.

Il y a perdu, et nous respectons trop l'art pour lui en faire une gloire. Mais l'impression dernière qu'il laisse n'en souffre point. On sent qu'il y a dans ses défauts plus d'abandon que d'impuissance, comme il y a dans ses beautés et ses grandeurs plus de fécondité naturelle que de volonté. Sorte de Fénelon poète, distingué, grand seigneur, né éloquent, ayant en lui un charme dont il séduit les autres et s'enchanté un peu lui-même, avec un penchant secret au romanesque, au chimérique, à la vie contemplative, et, dans l'expression, parmi de vives étincelles des traces de laisser aller et de langueur ; il est un ami charmant de notre âme, qui nous attire, qui nous ravit, qui nous rend meilleurs, qui nous ennoblit, et qui nous oublie quelquefois.

E FAGUET, *Propos littéraires*

101.—JEUNESSE DE SHAKESPEARE

Ainsi Shakespeare à Londres était où il devait être, dans la fournaise d'hommes où s'enflamma son génie. Il n'avait alors que 22 ans. Il se promenait solitaire dans les rues encombrées, il longeait la Tamise, examinait les matelots, les soldats, les ouvriers. Il rôdait autour des hôtels de la noblesse, il remarquait l'air martial des puissants de l'aristocratie, les parures, les physionomies des grandes dames. Il s'approchait des palais et des jardins de la reine. Il la regardait quelquefois de loin, entourée de sa cour, lorsqu'elle se promenait dans les allées de ses parcs, ou lorsqu'elle fendait la rivière sur sa barge somptueuse, au battement cadencé des rames et aux sons harmonieux des luths. Et c'est après avoir erré le jour que, le soir, Shakespeare revenait au théâtre, où les foules bigarrées, les

auditoires du poète, se dirigeaient de partout—les nobles à cheval, les commerçants et le peuple à pied.

Shakespeare n'était pas exclusif. La nature humaine entière lui était nécessaire, depuis les mendiants en guenilles jusqu'aux seigneurs en manteaux de velours. Les spectacles, dans leur diversité, étaient du reste un goût général; après les guerres civiles des deux Roses, ils étaient une fièvre de curiosité pour toute l'Angleterre, comme ils furent une fièvre de création pour Shakespeare.

TAINE, *Histoire de la Littérature anglaise*.

102.—LE GÉNIE DE SHAKESPEARE

Shakespeare accepta en poète l'héritage de ses devanciers. Il sut, sans changer leur système, en tirer tous ses avantages. Ses défauts furent ceux de son temps son génie n'appartient qu'à lui-même. Il consiste surtout dans le don de sentir et d'exprimer la vie sous toutes ses formes et dans toutes ses vérités. Shakespeare sympathise avec toutes les existences, toutes les idées; il semble que l'homme tout entier vive en lui. Il se transforme successivement dans tous ses personnages et oublie ses propres sentiments pour adopter les leurs.

Il crée véritablement ses héros, il leur donne une vie indépendante qui n'est gênée ni par la volonté arbitraire du poète, ni même par l'exigence de l'action. Une fois conçus et animés d'une existence personnelle, il les lance sans arrière-pensée à travers les événements. Maintes fois la fable dramatique semble plier sous le faix des caractères les unités aristotéliques crient et se rompent. Le poète s'en soucie peu; il est trop sûr que la vérité des personnages entraînera celle de l'intrigue. La loi suprême qu'il pourra quelquefois enfreindre, mais qu'il aura du moins la gloire

de proclamer, c'est "de ne point dépasser les bornes du naturel; car tout ce qui va au delà s'écarte du but de la scène, qui a été de tout temps et est encore maintenant de réfléchir la nature comme un miroir." Ajoutons avec M. V. Hugo, que le drame doit être un miroir de concentration, qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière, les condense et en augmente l'éclat

F BRUNETIÈRE, *Préface au " Répertoire de Shakespeare."*

103.—LA POÉTIQUE ET LE STYLE DE MOLIERE.

Molière est le vrai créateur de la comédie en France. Il importe de bien entendre comment il a conçu l'art dramatique et la comédie

C'est Molière qui a ramené le théâtre du goût de l'extraordinaire au goût du naturel. Nous savons par Corneille ce qu'avant 1660 on demandait à un poète dramatique: de grands sujets, des intrigues fortes, des personnages extraordinaires. On les demandait à la comédie comme à la tragédie. Molière, dès son arrivée à Paris, apporta sur la scène des pièces où le sujet n'est rien, l'intrigue très faible ou traitée avec le plus complet sans-gêne, des personnages dont le grand mérite est de ressembler aux hommes réels. C'était le contre-pied de tout ce qu'on avait vu jusque-là. Ce n'est pas à dire que ce qui avait précédé fût mauvais, loin de là. "Il faut [en art] de l'agrément et du réel" (La Bruyère). Il faut de l'imagination et de l'observation.

Or c'est une loi de l'histoire littéraire que l'art pousse tantôt dans un de ces sens, tantôt dans l'autre, donne dans l'imagination, puis, sentant qu'il perd pied, revient à la réalité, pour la trouver bientôt trop nue et sèche et

retourner à la recherche de l'extraordinaire Molière fut, au milieu du XVII^e siècle, le représentant et le promoteur d'un retour au réel, après les beaux efforts vers le sublime dont Corneille est la plus haute expression Molière ne veut pas de "grands sujets," pris en dehors de la commune mesure de l'humanité. Il n'aime pas les nombreux incidents, les entre-croisements des fils de l'intrigue, les péripéties multipliées Il repousse, même avec un dédain excessif, le héros de tragédie romanesque ; "braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux." lui paraît trop facile, il dédaigne de "faire des portraits à plaisir où l'on ne cherche point de ressemblance, et où l'on n'a qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux."

D NISARD, *Préface au Théâtre complet de Molière*.

104.—MONSIEUR DE POURCEAUGNAC (1669).

Cette comédie-ballet n'est qu'une farce de carnaval, enluminée à la détrempe, bâclée à la diable, et ne porte qu'en deux ou trois scènes la marque du maître. Ce qui me frappe, chaque fois que je la revois, c'est à quel point son hilarité est cruelle. Comme ce spectateur de l'épigramme de Racine, qui pleurait à chaudes larmes

. . . Sur ce pauvre Holopherne
Si méchamment mis à mort par Judith,

on s'attendrirait volontiers sur ce pauvre Pourceaugnac, si méchamment mystifié par Nérine et par Sbrigani Ce gros homme, réjoui et crédule, débonnaire et franc, tombant, au sortir du coche, entre des seringues qui l'ajustent, et dans des panneaux faits de nœuds coulants, finit par

devenir le personnage intéressant de la comédie, à force d'être tourmenté par les coquins qui l'entourent.

Quelle terrible scène (I. xi), encore actuelle et vivante, que celle de Pourceaugnac, prévenu de folie, assis sur la sellette, entre les deux médecins chargés de l'interroger !

Les farces de Molière ont presque toujours un fond de tristesse ; il y a de l'âcreté dans leur rire, de la cruauté dans leur joie. Elles ont de véritables victimes, comme les tragédies. Leur comique procède de la dérision du petit par le grand, du faible par le fort, de la crédulité naïve par la fourberie triomphante. On sent qu'elles ont été composées pour divertir une race impitoyable de courtisans et de grands seigneurs. Un rire inextinguible retentit dans l'Olympe, lorsque Vulcain s'agite, en boitant, autour de la table où siègent les douze Dieux. Pour que ce rire éclatât sous les voûtes d'or de Versailles, il fallait que le poète mît en scène des hobereaux et des bourgeois bâtonnés. P. DE SAINT-VICTOR, *Anciens et Modernes*.

105.—L'ÉTOURDI DE MOLIERE

Mais le génie perce, de toute part, sous cette ébauche calquée au poncif ; il éclate, à chaque scène, en traits soudains, en saillies franches, en jets de verve et d'hilarité. Si la substance morale, la réflexion, la pensée manquent encore à cette comédie de jeunesse, elle a déjà l'animation, la souplesse, le feu de l'esprit, le coloris des personnages, la vivacité du dialogue. C'est la verdure d'un printemps regorgeant de sève et qui va faire explosion.

Mascarille est, à lui seul, toute une création. Il élève et il transfigure le type subalterne et multiple du valet d'intrigue. Sous un nom nouveau, il le lance dans une vie nouvelle. Scapin, Sganarelle, Sbrigani, Figaro lui-même,

s'agitent déjà sous les plis de son manteau turbulent. Il y a sans doute encore beaucoup de convention dans son invention. Mascarille n'est qu'à demi réel ; moitié masque et moitié figure, incarnation bouffonne de l'esprit d'intrigue et de la loi naturelle se moquant de la loi humaine, bâtard de l'esclavage antique et de la farce italienne. Déshabillez-le de sa cape aux raies de tulipe, vous trouverez en lui Epidique et Dave, Storax et Parménon, Stichus et Syrus, l'esclave de la *Casina* et de l'*Asinaire*, traduisant, en fourberies modernes, les friponneries romaines qui, chez ses premiers maîtres, le faisaient périr sous le bâton ou expirer sur la croix. Mais mille expressions nouvelles animent et vivifient ce masque archaïque qui semblait sculpté. L'esprit gaulois se joue sur ses traits latins ; sa verve s'est aiguisée, son imagination prend l'essor, son rictus immobile se transforme en rire spirituel. Ses pieds, qui ne traînent plus la chaîne de la servitude, semblent avoir chaussé les talonnières ailées du rusé Mercure. Il plane dans la région de la fantaisie et du libre esprit.

P. DE SAINT-VICTOR, *Anciens et Modernes*

106.—ANDROMAQUE (1667).

Quel intervalle franchi en deux ans ! Pour le coup, Racine s'est rencontré lui-même ; il n'est plus locataire de la propriété d'autrui ; le voilà chez lui, il y arrange tout en maître ; ses idées lui appartiennent, et la perfection même de son style tient moins à l'exercice et à deux années d'études qu'au bonheur d'avoir enfin pris possession de son vrai génie.

Racine, d'abord, avait voulu imiter Corneille en représentant la force de l'homme. Mais voici enfin le nouvel idéal découvert : ce sera, au contraire, la faiblesse de

l'homme, même dans les caractères vertueux, ce sera tout ce que l'amour peut mettre de lutte et d'inconstance dans l'homme et, ce qu'avait surtout évité Corneille, dans la femme. Force de l'homme et faiblesse de l'homme : tout Corneille et tout Racine sont dans la différence de ces deux points de vue.

La vérité des peintures est incomparable chez Racine, et dans *Andromaque* déjà, c'est ici qu'il commence à peindre, avec la délicatesse unique qui lui appartient, les nuances, les mouvements les plus imperceptibles de la passion ; c'est tantôt le passage presque insensible d'un sentiment à un autre, tantôt une révolution brusque en apparence, et qui a pourtant sa racine dans les profondeurs de notre nature. A-t-il fait trop aimer ces amollissements du cœur ? A-t-il accordé trop d'influence à cette passion de l'amour, héritage des romans, il est vrai, mais l'un des caractères de la société moderne ? Peut-être. Cependant l'intérêt qu'il excite n'est guère qu'un intérêt d'observation et de curiosité, et non de sympathie. Ce qui ravit surtout chez lui, c'est l'image vraie et délicate du cœur humain, de ce cœur inconstant, partagé, en lutte avec lui-même, deux hommes dans l'homme.

A VINET, *Mélanges*.

107.—LE PUBLIC DU THÉÂTRE

Pour mon compte, je n'ai pas si mauvaise idée du public pris en masse, mais à condition qu'il soit suffisamment averti. "Combien faut-il de sots pour composer un public ?" disait un homme d'esprit ironique. Je suis persuadé que cet homme d'esprit avait tort, qu'il disait une chose piquante et fausse. Un public n'est jamais composé de sots, mais de gens de bon sens, prudents, hésitants, dispersés, qui ont besoin le plus souvent qu'on les

rallie, qu'on leur dégage à eux-mêmes leur propre avis et qu'on leur indique nettement ce qu'ils pensent. Cela est vrai de tous les publics, grands ou petits, même de ceux qui sont déjà un choix.

Pour revenir au point tout particulier d'où je me suis éloigné, cela est vrai même des comités dramatiques. Les petits sénats dirigeants obéissent à un petit nombre qui les mène. En telle matière, le plus simple est encore d'en revenir à l'unité. Il s'agit de la bien choisir. Le bon choix une fois fait, tout s'ordonne. Ayez une bonne Direction au Théâtre-Français; qu'elle sente que la responsabilité pèse sur elle, qu'elle ait intérêt à ce que le théâtre vive et prospère, se renouvelle le plus possible tout en se maintenant dans les grandes lignes des chefs-d'œuvre. On serait assez embarrassé de donner une définition précise du Théâtre-Français eu égard à ce qu'il doit être désormais. On a tant dit qu'il dégénérerait, et nous l'avons vu se relever tout à coup du côté où l'on s'y attendait le moins, et la tradition s'y réconcilier avec la jeunesse. Tandis qu'une grande actrice y rendait la vie et la fraîcheur aux chefs-d'œuvre, de légers et poétiques talents y introduisaient la fantaisie moderne dans sa plus vive étincelle.

SAINT-BEUVE, *Nouveaux Lundis*.

108.—BOILEAU.

Ce sont des exemples entre mille. Mais ce principe d'imitation est réellement poussé à l'extrême. Boileau n'ose ni rire, ni pleurer, ni s'élever, ni descendre, sans le congé des anciens. Cela est respectable; mais cela fait un peu l'effet de ces honnêtes moralistes qui n'osent pas sans une douzaine de citations nous assurer de leur chef que la vertu est faite pour rendre l'homme heureux. L'élan,

l'abandon, l'individualité enfin, souffrent de cette méthode. Elle produit chez Boileau l'effet contraire à celui que nous avons signalé chez La Fontaine, en qui les imitations, loin d'entamer la personnalité, y ajoutent une ampleur, une saveur nouvelles.

Boileau a fait quelque chose de plus que d'acréditer par son exemple et par ses conseils l'imitation des anciens. Il a consacré dans des vers impérissables les droits de la raison dans celle des branches de l'art d'écrire que le vulgaire des écrivains et la multitude en général prétendent soustraire au jour de la raison, comme si le génie était autre chose qu'une raison sublime, comme si le beau était autre chose que " la splendeur du vrai " Les vers où il a déposé ces oracles ne peuvent ni périr, ni vieillir. Il en est des principes consolidés par Despréaux comme de ces droits antérieurs à toutes les chartes et que toutes les chartes supposent, et qui, trop souvent, attaqués, ébranlés par les passions, sont de temps en temps raffermis dans les consciences par une parole éloquente. En tout temps les gens de bien et les gens de goût répéteront involontairement les maximes de Boileau et feront de ses vers leurs proverbes favoris.

A. VINET, *Mélanges*

109.—CE QU'IL FAUT AU POÈTE

Qu'est-ce qu'il faut au poète? Est-ce une nature brute ou cultivée, paisible ou troublée? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur et serein à l'horreur d'une nuit obscure, où le sifflement interrompu des vents se mêle par intervalles au murmure sourd et continu d'un tonnerre éloigné, et où il voit l'éclair allumer le ciel sur sa tête? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots

agités ? Le muet et froid aspect d'un palais, à la promenade parmi des ruines ? Un édifice construit, un espace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déserte ? Des nappes d'eau, des bassins, des cascades, à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers, et dont le bruit se fait entendre au loin du berger qui a conduit son troupeau dans la montagne, et qui l'écoute avec effroi ?

La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, et que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite et verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les temps de la paix et du loisir. Le siècle d'oreût produit une chanson peut-être ou une élégie. La poésie épique et la poésie dramatique demandent d'autres mœurs.

DIDEROT, *Correspondance littéraire*.

110.—SAINT-SIMON JUGE SON STYLE.

Dirai-je enfin un mot du style, de sa négligence, de répétitions trop prochaines des mêmes mots, quelquefois de synonymes trop multipliés, surtout de l'obscurité qui naît souvent de la longueur des phrases, peut-être de quelques répétitions ? J'ai senti ces défauts ; je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer.

Je ne fus jamais un sujet académique ; je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. De rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, ce serait refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces ; il

pourrait risquer d'être ingrat. Pour bien corriger ce que l'on a écrit, il faut savoir bien écrire ; on verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer. Je n'ai songé qu'à l'exactitude et la vérité. J'ose dire que l'une et l'autre se trouvent étroitement dans mes Mémoires, qu'elles en sont la loi et l'âme, et que le style mérite en leur faveur une bénigne indulgence. Il en a d'autant plus besoin que je ne puis le promettre meilleur pour la suite que je me propose.

SAINT-SIMON, *Préface aux Mémoires*

111.—A. DE MUSSET.

Dans ses vers, écrits trop vite par un trop jeune homme, il a laissé bien des taches, des impropriétés, des incorrections, des syntaxes douteuses, des obscurités, dont quelques-unes sont devenues légendaires, des tours de rhétorique qui sentent l'écolier. Mais son inspiration si originale et si fraîche, son élégance naturelle, lui ont inspiré des couplets d'une couleur fine, d'un mouvement aisé, d'une douce harmonie, des vers d'une grâce simple,—les seuls peut-être en notre temps qui rappellent La Fontaine.

Il a des vers sans art, coulants et courants, venant de source, qui se sont arrangés d'eux-mêmes sur ses lèvres et ont glissé sans effort, qu'on sent qui ont été faits comme les plus mauvais, sans application, "*moins écrits que rêvés*," dans une aimable nonchalance.

La largeur du style (sinon la force), il l'a dans des tableaux brillants et clairs, tracés à grands traits, d'une brosse sûre et agile. La fameuse mort du Pélican (*Nuit de Mai*) est citée partout. La méditation sur le monde moderne, dans *Rolla*, a des passages d'une vraie grandeur, où le vers plein et solide, tout d'une venue et d'un seul jet, éclate à chaque instant.

A tout prendre, même comme écrivain, Musset a des dons supérieurs qui le placent immédiatement après les plus grands, très près d'eux. Il est éloquent, il est capable de force, il est harmonieux, et sa qualité maîtresse, la grâce, ne sent jamais la mollesse. Il a bien mérité de cette belle langue française, qu'il aime si fort, de ce langage

si doux qu'à le parler
Les femmes sur la levre en gardent un sourire.

E FAGUET, *Propos littéraires*.

112.—LA POÉSIE

En dépit de ses temples renversés et des faux dieux adorés sur leurs ruines, la poésie est immortelle comme le parfum des fleurs et la splendeur des cieux. Exilée des hauteurs sociales, répudiée par la richesse, bannie des théâtres, des églises et des académies, elle se réfugiera dans la vie bourgeoise, elle se mêlera aux plus naïfs détails de l'existence. Lasse de chanter une langue que les grands ne comprennent pas, elle ira murmurer à l'oreille des petits des paroles d'amour et de sympathie.

Et déjà n'est-elle pas descendue sous les voûtes des tavernes allemandes ? ne s'est-elle pas assise au rouet des femmes ? ne berce-t-elle pas dans ses bras les enfants du pauvre ? Compte-t-on pour rien toutes les âmes aimantes qui la possèdent et qui souffrent, qui se taisent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu ? Voix isolées qui enveloppent ce monde d'un chœur universel et se rejoignent dans les cieux, étincelles divines qui retournent à je ne sais quel astre mystérieux, peut-être à l'antique Phébus, pour en redescendre sans cesse sur la terre et l'alimenter d'un feu toujours divin !

Si elle ne produit plus de grands hommes, n'en peut-elle pas produire de bons? Qui sait si elle ne sera pas la divinité douce et bienfaisante d'une autre génération, et si elle ne succèdera pas au doute et au désespoir dont notre siècle est atteint? Qui sait si dans un nouveau code de morale le dégoût et la tristesse ne seront pas flétris comme des vices, tandis que l'amour, l'espoir et l'admiration seront récompensés comme des vertus.

GEORGE SAND. *Questions d'Art et de Littérature*

113.—SCÈNE DE COMÉDIE.

La pièce s'ouvrait par une querelle du bon bourgeois Pandolphe avec sa fille Isabelle, qui, sous prétexte qu'elle était amoureuse d'un jeune blondin, se refusait le plus catégoriquement du monde à épouser le capitaine Matamoros, dont son père était entiché, résistance dans laquelle Zerbine, sa suivante, bien payée par Léandre, la soutenait du bec et des ongles. Aux injures que lui adressait Pandolphe l'effrontée soubrette, prompte à la riposte, répondait par cent folies, et lui conseillait d'épouser lui-même Matamore s'il l'aimait tant . .

Un nouveau personnage fit alors son entrée, regardant à droite et à gauche, comme s'il craignait d'être surpris. C'était Léandre, la bête noire des pères, des tuteurs, l'amour des filles, des pupilles; l'amant, en un mot, celui qu'on rêve, qu'on attend et qu'on cherche, qui doit tenir les promesses de l'idéal, réaliser la chimère des poèmes, des comédies et des romans, être la jeunesse, la passion, le bonheur, ne partager aucune des misères de l'humanité, n'avoir jamais ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, ni peur, ni fatigue, ni maladie, mais toujours être prêt la nuit, le jour, à pousser des soupirs, à roucouler

des déclarations, à séduire les duègnes, à soudoyer les suivantes, à grimper aux échelles, à mettre flamberge au vent en cas de rivalité ou de surprise, et cela, rasé de frais, bien frisé, avec des recherches de linge et d'habits, l'œil en coulisse, la bouche en cœur comme un héros de cire!

GAUTIER, *Le Capitaine Fracasse*.

114.—LE THÉÂTRE DE BANLIEUE.

Les rideaux se séparèrent lentement, et laissèrent voir une décoration représentant une place publique, lieu vague, commode aux intrigues et aux rencontres de la comédie primitive. C'était un carrefour, avec des maisons aux pignons pointus, aux étages en saillie, aux petites fenêtres maillées de plomb, aux cheminées d'où s'échappait naïvement un tirebouchon de fumée allant rejoindre les nuages d'un ciel auquel un coup de balai n'avait pu rendre tout sa limpidité première. L'une de ces maisons, formant l'angle de deux rues qui tâchaient de s'enfoncer dans la toile par un effort désespéré de perspective, possédait une porte et une fenêtre praticables. Les deux coulisses qui rejoignaient à leur sommet une bande d'air çà et là géographié d'huile, jouissaient du même avantage, et, de plus, l'une d'elles avait un balcon où l'on pouvait monter au moyen d'une échelle invisible pour le spectateur, arrangement propice aux conversations, escalades et enlèvements à l'espagnole. Vous le voyez, le théâtre de notre petite troupe était assez bien machiné pour l'époque. . . .

Un rang de vingt-quatre chandelles soigneusement mouchées jetait une forte clarté sur cette honnête décoration peu habituée à pareille fête. Cet aspect magnifique fit courir une rumeur de satisfaction parmi l'auditoire.

GAUTIER, *Le Capitaine Fracasse*.

SECTION V.

HISTORY AND DIPLOMACY.

115.—LA JUSTICE CHEZ LES FRANKS.

Loin de se laisser décourager par les obstacles de tout genre qu'il rencontrait, l'évêque Leudowald, homme consciencieux et attaché à ses devoirs sacerdotaux, redoubla de zèle et de soins pour découvrir l'auteur du meurtre et s'enquérir à fond des mystères de cette horrible trame. Alors Fredegonde mit en usage les ressources qu'elle réservait pour les occasions extrêmes ; on vit des assassins rôder autour de la maison de l'évêque et tenter de s'y introduire ; il fallut que Leudowald se fit garder jour et nuit par ses domestiques et par ses clercs. Sa constance ne tint pas contre de pareilles alarmes : les procédures, commencées d'abord avec un certain éclat, se ralentirent, et l'enquête selon la loi romaine fut bientôt abandonnée, comme l'avaient été les poursuites devant les juges de race franke assemblés selon la loi salique.

Le bruit de ces événements, qui de proche en proche se répandait par toute la Gaule, arriva au roi Gonthramn, dans sa résidence de Châlon-sur-Saône. L'émotion qu'il en ressentit fut assez vive pour le tirer un moment de l'espèce de nonchalance politique où il se complaisait. Son caractère était, comme on l'a déjà vu, formé des plus étranges contrastes, d'un fonds de pitié douce et d'équité

rigide, au travers duquel bouillonnaient, pour ainsi dire, et se faisaient jour par intervalle les restes mal éteints d'une nature sauvage et sanguinaire

Ce vieux levain de férocité germanique révélait sa présence dans l'âme du plus débonnaire des rois mérovingiens, tantôt par des fougues de fureur brutale, tantôt par des cruautés de sang-froid. La seconde femme de Gonthramn, Austrehilde, atteinte en l'année 580 d'une maladie qu'elle sentait devoir être mortelle, eut la fantaisie barbare de ne vouloir pas mourir seule, et de demander que ses deux médecins fussent décapités le jour de ses funérailles. Le roi le promit comme la chose la plus simple, et fit couper la tête aux médecins. Après cet acte de complaisance conjugale, digne du tyran le plus atroce, Gonthramn était revenu avec une facilité inexplicable à ses habitudes de royauté paternelle et à sa bonhomie accoutumée

THIERRY, *Histoire des Gaulois*.

116.—LA BATAILLE DE HASTINGS.

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit

avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre.

L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame ' Dieu aide ! Dieu aide ! Mais les Normands furent repoussés à l'une des portes du camp, jus qu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, puis se découvrant la tête, " me voilà," leur cria-t-il, " regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai, avec l'aide de Dieu ! "—THIERRY, *La Conquête de l'Angleterre par les Normands*.

117.—GUILLAUME I^{er}

Nous ne croyons pas que, dans les temps modernes, il existe d'exemple d'un autre homme que l'empereur Guillaume I^{er} qui, n'ayant été ou n'ayant paru jusqu'à l'âge de soixante-dix ans qu'un personnage ou un prince de second rang, soit tout à coup, à cet âge, entré en pleine gloire. C'est entre soixante-dix et quatre-vingts ans que Guillaume I^{er} a gagné des batailles, conquis des provinces et fondé un empire. Le phénomène est unique. Né avec des facultés ordinaires, Guillaume I^{er} s'est trouvé prêt à être un grand homme et un grand roi, en accomplissant pen-

dant soixante années avec une exactitude irréprochable ses devoirs quotidiens de soldat, de prince et de roi.

Ce qu'on ignore le plus, en France, de son règne et de sa personne, c'est l'éducation par laquelle il s'est formé et c'est l'œuvre qui lui a été personnelle. nous voulons dire la réforme du service militaire prussien. Seul, il a conçu, voulu, préparé cette réforme, sans laquelle rien de ce qui a été fait par la Prusse, de 1862 à 1871, n'eût été possible. Il a travaillé pendant quinze ans à bien persuader l'état-major de l'armée, puis l'armée elle-même, puis les chambres et la nation, que le soldat de trois ans et le soldat de quatre ans sont des outils supérieurs au soldat d'un an. Il a écrit ou prononcé là-dessus, sans se lasser d'aucune résistance, quantité de notes, de mémoires et de discours. Il a triomphé de son peuple avec sa persévérance, avant de vaincre de puissants voisins avec le soldat de trois ans inventé par lui.

J. J. WEISS, *Au Pays du Rhin*

118.—L'HOMME AU MASQUE DE FER

Quelques mois après la mort de ce ministre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait.

Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait

gouverneur de la Bastille, en 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite et le conduisit à la Bastille, toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect.

Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin : sa peau était un peu brune ; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV.*

119.—MARC-AURÈLE

Lorsque Marc-Aurèle prit la pourpre, l'Empire agrandi par Trajan, calmé par Antonin, ne penchait pas moins vers la ruine. Au-dehors, la mer des Barbares cernait déjà l'horizon romain ; les flots de leur avant-garde bouillonnaient contre ses frontières. Refoulés par Trajan, ils avaient submergé, sous Adrien, trois provinces ; le Dieu Terme, emblème de la stabilité des conquêtes de Rome, reculait sous son règne, pour la première fois.

Au-dedans, une décadence incurable. Le despotisme avait brisé tous les ressorts, faussé toutes les lois, corrompu tous les caractères. Rome s'était anéantie devant les

Césars ; elle se déchargeait sur eux du poids de vivre et d'agir. Il faut qu'ils pensent, qu'ils prévoient, qu'ils jugent, qu'ils gouvernent pour ces millions d'hommes passifs et inertes ; il faut qu'ils soient l'âme de ce cadavre qui couvre la terre. Le Sénat, plié à la servitude, ne se relevait, entre ses longues prostrations, que pour injurier le César tombé et acclamer le César levant. Les Patriciens, avilis par la servilité de la cour, ne se distinguaient plus des esclaves ; le peuple n'était plus qu'une plèbe fainéante abrutie par le Cirque, soûlée du sang des gladiateurs et des bêtes, ne demandant au maître que la tuerie et le pain du jour.

La pénurie des hommes libres et la désertion faisaient à l'armée des brèches incessantes ; pour les combler, on était contraint de recruter les esclaves et les gladiateurs. La religion officielle de l'ancienne Rome était livrée à l'anarchie des idolâtries orientales. Les Dieux s'en vont et les Monstres arrivent. Ils s'évalent et ils grimacent entre les sévères divinités du Latium.

PAUL DE SAINT-VICTOR, *Anciens et Modernes*.

120.—DANTON

Danton était un factieux, Robespierre un hypocrite ; Danton voulait du plaisir, Robespierre seulement du pouvoir ; il envoyait à l'échafaud les uns comme contre-révolutionnaires, les autres comme ultra-révolutionnaires. Il y avait quelque chose de mystérieux dans sa façon d'être, qui faisait planer une terreur inconnue au milieu de la terreur ostensible que le gouvernement proclamait. Jamais il n'adopta les moyens de popularité généralement reçus alors : il n'était point mal vêtu ; au contraire, il portait seul de la poudre sur ses cheveux, ses habits étaient

soignés, et sa contenance n'avait rien de familier. Le désir de dominer le portait sans doute à se distinguer des autres, dans le moment même où l'on voulait en tout l'égalité. L'on aperçoit aussi les traces d'un dessein secret, dans les discours embrouillés qu'il tenait à la Convention, et qui rappellent, à quelques égards, ceux de Cromwell.

Il n'y a guère cependant qu'un chef militaire qui puisse devenir dictateur. Mais alors le pouvoir civil était bien plus influent que le pouvoir militaire, l'esprit républicain portait à la défiance contre tous les généraux victorieux : les soldats eux-mêmes livraient leurs chefs, aussitôt qu'il s'élevait la moindre inquiétude sur leur bonne foi. Les dogmes politiques, si ce nom peut convenir à de tels égarements, régnaient alors, et non les hommes. On voulait quelque chose d'abstrait dans l'autorité, pour que tout le monde fût censé y avoir part — MME DE STAEL, *Considérations sur la Révolution française*.

121.—LA TERREUR.

Le règne de la Terreur doit être uniquement attribué aux principes de la tyrannie ; on les y retrouve tout entiers. Les formes populaires adoptées par ce gouvernement n'étaient qu'une sorte de cérémonial qui convenait à ces despotes farouches ; mais les membres du Comité de Salut public professaient à la tribune même le code du Machiavélisme, c'est-à-dire, le pouvoir fondé sur l'avilissement des hommes ; ils avaient seulement soin de traduire en termes nouveaux ces vieilles maximes.

La liberté de la presse leur était bien plus odieuse encore qu'aux anciens états féodaux ou théocratiques ; ils n'accordaient aucune garantie aux accusés, ni par les lois,

ni par les juges. L'arbitraire sans bornes était leur doctrine ; il leur suffisait de donner pour prétexte à toutes les violences le propre nom de leur gouvernement, le *salut public* : funeste expression, qui renferme le sacrifice de la morale à ce qu'on est convenu d'appeler l'intérêt de l'état, c'est-à-dire, aux passions de ceux qui gouvernent !

Depuis la chute de Robespierre jusqu'à l'établissement du gouvernement républicain sous la forme d'un Directoire, il y a eu un intervalle d'environ quinze mois qu'on peut considérer comme la véritable époque de l'anarchie en France. Rien ne ressemble moins à la Terreur que ce temps, quoiqu'il se soit encore commis bien des crimes alors — MME DE STAEL, *Considérations sur la Révolution française*.

122.—MORT DE LOUIS XVI

La voiture mit une heure pour arriver du Temple à la place de la Révolution. Une double haie de soldats bordait la route, plus de quarante mille hommes étaient sous les armes ; Paris était morne. Parmi les citoyens qui assistaient à cette lamentable exécution, il n'y eut ni approbation ni regrets apparents ; tous furent silencieux. Arrivé sur le lieu du supplice, Louis descendit de voiture. Il monta d'un pas ferme les degrés de l'échafaud, reçut à genoux les bénédictions du prêtre, qui lui dit alors, à ce qu'on assure. *Fils de saint Louis, montez au ciel !* Il se laissa lier les mains, quoique avec répugnance ; et, se portant vivement sur la gauche de l'échafaud : “ Je meurs innocent, dit-il ; je pardonne à mes ennemis ; et vous, peuple infortuné ! . . . ” Au même instant le signal du roulement fut donné, le bruit des tambours couvrit sa voix, les trois bourreaux le saisirent. A dix heures dix minutes il avait cessé de vivre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-neuf ans, après un règne de seize ans et demi passé à chercher le bien, le meilleur, mais le plus faible des monarques. Ses ancêtres lui léguaient une révolution. Plus qu'aucun d'eux il était propre à la prévenir ou à la terminer ; car il était capable d'être un roi réformateur avant qu'elle éclatât, ou d'être ensuite un roi constitutionnel. Il est le seul prince peut-être, qui, n'ayant aucune passion, n'eût pas celle du pouvoir, et qui réunit les deux qualités qui font les bons rois, la crainte de Dieu et l'amour du peuple. Il périt victime de passions qu'il ne partageait point, de celles de ses alentours, qui lui étaient étrangères, et de celles de la multitude, qu'il n'avait pas excitées. Il y a peu de mémoires de roi aussi recommandables. L'histoire dira de lui qu'avec plus de force de caractère il eût été un roi unique.

MIGNER, *Histoire de la Révolution française*.

123.—INCIDENT DE LA RÉVOLUTION.

La Fayette, averti de l'invasion de la demeure royale, monta à cheval et se dirigea en toute hâte vers le lieu du danger. Il rencontra sur la place des gardes du corps entourés de furieux qui voulaient les massacrer. Il se jeta au milieu d'eux, appela à lui quelques gardes françaises qui n'étaient pas éloignés, et, après avoir dispersé les assaillants et sauvé les gardes du corps, il se rendit précipitamment au château. Il le trouva déjà secouru par les grenadiers des gardes françaises, qui, au premier bruit du tumulte, étaient accourus et avaient protégé les gardes du corps, dont plusieurs avaient été cruellement égorgés, contre la furie meurtrière des Parisiens.

Mais la scène n'était point terminée, la foule rassemblée dans la cour de marbre, sous le balcon du roi, le

demandait à grands cris ; le roi parut. On demanda son départ pour Paris, il promit d'y aller avec sa famille, et l'on couvrit cette nouvelle d'applaudissements. La reine était résolue à le suivre ; mais les préventions étaient si fortes contre elle que le voyage n'était pas sans danger ; il fallait la réconcilier avec la multitude. La Fayette lui proposa de l'accompagner au balcon , après avoir hésité, elle s'y décida. Ils parurent ensemble, et pour se faire entendre d'un signe à cette foule tumultueuse, pour vaincre ses animosités, réveiller son enthousiasme, La Fayette baisa avec respect la main de la reine ; la foule répondit par ses acclamations.

Il restait encore à faire la paix des gardes du corps. La Fayette s'avança avec un d'eux, plaça sur son chapeau sa propre cocarde tricolore, et l'embrassa à la vue du peuple, qui s'écria *Vivent les gardes du corps!* Ainsi finit cette scène. La famille royale partit pour Paris, escortée par l'armée et par ses gardes mêlés avec elle.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française.*

124.—DEUX ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.

Ils avaient pour principaux organes deux hommes qui n'étaient point parmi eux les premiers en naissance et en dignités, mais qui avaient la supériorité du talent. Maury et Cazalès représentèrent en quelque sorte, l'un le clergé, l'autre la noblesse. Ces deux orateurs des privilégiés, suivant les intentions de leur parti qui ne croyait pas à la durée des changements, cherchaient moins à se défendre qu'à protester ; et dans toutes leurs discussions ils eurent pour but plutôt de desservir l'assemblée que de l'éclairer.

Chacun d'eux mit dans son rôle la tournure de son esprit et de son caractère : Maury fit de longues oraisons,

Cazalès de vives sorties. Le premier conservait à la tribune ses habitudes de prédicateur et d'académicien : il discourait sur les matières législatives, quelquefois sans les entendre, et il saisissait rarement le point juste d'une question ou même le point avantageux pour son parti. Il montrait de l'audace, de l'adresse, des ressources variées, une facilité brillante ou des saillies spirituelles, mais jamais une conviction profonde, un jugement ferme, une éloquence véritable. L'abbé Maury parlait comme les soldats se battent. Nul ne savait contredire plus souvent et plus longtemps que lui, ni suppléer aux bonnes raisons par des citations ou des sophismes, et aux mouvements de l'âme par des formes oratoires.

Cazalès était l'opposé de Maury ; il avait un esprit prompt et droit ; son éloquence était aussi facile, mais plus animée, il y avait de la franchise dans ses mouvements, et les raisons qu'il donnait étaient toujours les meilleures. Nullement rhéteur, il prenait dans une question qui intéressait son parti le côté juste, et laissait à Maury le côté déclamatoire.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française.*

125.—DÉFIANCES ET JALOUSIES DE LOUIS XIV.

Les intrigues et les aventures que, tout roi qu'il était, il essuya dans ce tourbillon de la comtesse de Soissons, lui firent des impressions qui devinrent funestes, pour avoir été plus fortes que lui. L'esprit, la noblesse de sentiments, se sentir, se respecter, avoir le cœur haut, être instruit, tout cela lui devint suspect, et bientôt haïssable. Plus il avança en âge, plus il se confirma dans cette aversion. Il la poussa jusque dans ses généraux et dans ses ministres, laquelle dans eux ne fut contre-balancée que

par le besoin, comme on le verra dans la suite Il voulait régner par lui-même Sa jalousie là-dessus alla sans cesse jusqu'à la faiblesse. Il régna en effet dans le petit, dans le grand il ne put y attendre; et jusque dans le petit il fut souvent gouverné. Son premier saisissement des rênes de l'empire fut marqué au coin d'une extrême dureté, et d'une extrême duperie. Fouquet fut le malheureux sur qui éclata la première; Colbert fut le ministre de l'autre, en saisissant seul toute l'autorité des finances, et lui faisant accroire qu'elle passait toute entre ses mains, par les signatures dont il l'accabla à la place de celles que faisait le surintendant, dont Colbert supprima la charge, à laquelle il ne pouvait aspirer.

La préséance solennellement cédée par l'Espagne, et la satisfaction entière qu'elle fit de l'insulte faite à cette occasion par le baron de Vatteville au comte, depuis maréchal d'Estrade, ambassadeur des deux couronnes à Londres, et l'éclatante raison tirée de l'insulte faite au duc de Créquy, ambassadeur de France, par le gouverneur de Rome, par les parents du Pape et par les Corses de sa garde, furent les prémices de ce règne par soi-même.

Bientôt après, la mort du roi d'Espagne fit saisir à ce jeune prince avide de gloire une occasion de guerre, dont les renonciations si récentes, et si soigneusement stipulées dans le contrat de mariage de la Reine, ne purent le détourner.

SAINT-SIMON, *Mémoires*.

126.—CARACTÈRE D'UN HISTORIEN.

A côté de tant d'étendue et de variété, un second caractère, plus rare encore, apparaît: l'intelligence la plus libre et la plus parfaite équité règnent constamment dans ces récits et ces tableaux de temps si divers; l'auteur

contemple et comprend en spectateur à la fois indépendant et sympathique les idées, les mœurs, les faits les plus éloignés de notre état actuel ; la vérité a sur lui tant de puissance et pour lui tant de charme qu'il se complaît à la présenter sous ses plus natifs et plus authentiques traits

Ne croyez pas pourtant qu'il s'arrête là, et qu'il se contente de cette exactitude d'érudition et de cette fidélité d'imagination · au fond, et même quand il paraît ne se soucier que de peindre, il veut et il fait autre chose encore, il a sur les sociétés humaines, sur leurs institutions, leurs gouvernements, sur les devoirs et les droits de tous ceux qu'elles rapprochent, grands ou petits, princes ou peuples, des idées générales qu'il fait entrevoir, ou qu'il laisse percer dans ses modestes et exacts récits. Ce n'est, à vrai dire, ni un philosophe ni un politique, il ne travaille ni à établir un système ni à soutenir un parti, mais c'est un moraliste en même temps qu'un narrateur. Dans sa libre et flexible allure, il garde constamment un flambeau qui l'éclaire, un fil qui le guide, un but vers lequel il marche, et s'il reproduit les faits et les hommes comme dans un miroir, leurs images comparaissent devant un juge éclairé et intègre qui, par sa seule attitude ou par quelques simples paroles, les qualifie selon le bon sens et le bon droit.

GUIZOT, *Histoire de la Civilisation en Europe*

127.—MORT DE NAPOLEON I^{er}.

Le quatre mai, le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison à Sainte-Hélène. Des rafales de vent de pluie déracinèrent quelques-uns des arbres récemment plantés. Enfin le cinq mai, on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son

lit, épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais, placés à l'extérieur, recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques leur apprenaient des progrès de l'agonie.

Vers la fin du jour, la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là, le temps était redevenu calme et serein. A cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, alors que le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant, s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau que le premier Consul portait à la bataille de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

128.—LES LIEUX D'ASILE.

Toute ville au moyen âge, et, jusqu'à Louis XII, toute ville en France avait ses lieux d'asile. Ces lieux d'asile, au milieu du déluge de lois pénales et de juridictions barbares qui inondaient la Cité, étaient des espèces d'îles qui s'élevaient au-dessus du niveau de la justice humaine. Tout criminel qui y abordait était sauvé. Il y avait dans une banlieue presque autant de lieux d'asile que de lieux patibulaires. C'était l'abus de l'impunité à côté de l'abus des supplices, deux choses mauvaises qui tâchaient de se corriger l'une par l'autre. Les palais du roi, les hôtels des

princes, les églises surtout, avaient droit d'asile. Quelquefois d'une ville tout entière qu'on avait besoin de repeupler on faisait temporairement un lieu de refuge. Louis XI fit Paris asile en 1467.

Une fois le pied dans l'asile, le criminel était sacré ; mais il fallait qu'il se gardât d'en sortir : un pas hors du sanctuaire, il retombait dans le flot. La roue, le gibet, l'estrapade faisaient bonne garde à l'entour du lieu de refuge, et guettaient sans cesse leur proie comme les requins autour du vaisseau. On a vu des condamnés qui blanchissaient ainsi dans un cloître, sur l'escalier d'un palais, dans la culture d'une abbaye, sous un porche d'église ; de cette façon, l'asile était une prison comme une autre. Il arrivait quelquefois qu'un arrêt solennel du parlement violait le refuge et restituait le condamné au bourreau. mais la chose était rare. Les parlements se effarouchaient des évêques, et quand ces deux robes-là en arrivaient à se froisser, la simarre n'avait pas beau jeu avec la soutane.

VICTOR HUGO, *Les Misérables*.

129.—LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Pour en finir, Louis XIV révoqua l'édit de Nantes. Colbert était mort ; les protestants auraient trouvé en lui un défenseur : car, exclus des carrières libérales, ils se signalaient par leur esprit d'ordre et de travail, par leur honnêteté, à la tête de notre industrie et de notre commerce.

L'ordonnance funeste qu'on appelle la *révocation de l'édit de Nantes*, fut signée à Fontainebleau, dans un conseil où le Grand Dauphin seul protesta au nom de la justice et de l'humanité. Le culte protestant était interdit par tout le royaume, les temples étaient fermés ou détruits, les pas-

teurs devaient quitter la France sous quinze jours, peine de mort contre ceux qui rentreraient. La sanction religieuse étant alors le seul moyen de constater l'état des personnes, ce que nous appelons aujourd'hui l'état civil, le mariage pour les protestants n'était plus qu'un concubinage ; leurs enfants naissaient bâtards. On alla plus loin. les enfants, dès l'âge de sept ans, pouvaient être enlevés par des parents ou des amis pour être instruits dans la religion catholique. Violentés dans leur foi, mis au ban de la société, ces malheureux préférèrent s'expatrier. La peine des galères fut prononcée contre ceux qui chercheraient à quitter la France, la peine capitale contre ceux qui les y aideraient.

Plus de trois cent mille protestants passèrent en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, emportant avec eux leur science, les secrets de notre industrie et leur haine contre Louis XIV. La France perdit en cinq ans soixante millions, douze mille soldats, six cents officiers. Tout un faubourg de Londres se peupla de nos ouvriers. Le grand électeur enrichit le Brandebourg en offrant aux proscrits une généreuse hospitalité.

F. ROYÉ, *Histoire de France*.

130.—FRÉDÉRIC II EN PRUSSE (1740-1786).

Le grand capitaine qui éleva si haut la puissance de la Prusse fut aussi un grand administrateur. La première partie du règne de Frédéric II est toute militaire ; mais une fois que la paix d'Hubertsbourg lui eut assuré la possession de la Silésie, il donna tous ses soins au gouvernement de ses Etats. Il établit dans l'administration l'ordre et l'économie. Il fit disparaître de la législation criminelle bien des traces de la vieille barbarie, et ces raffinements de cruauté qui s'ajoutaient aux supplices. On louerait sans

réserve les réglemens qu'il fit pour protéger la liberté des citoyens contre le zèle excessif ou les caprices des ministres et des agents subalternes. si trop souvent dans la pratique on ne retrouvait le despote à côté du prince philosophe ; comme les rois de France, il avait sa Bastille, la forteresse de Spandau. Mais il faut dire à son honneur qu'il respectait la liberté de parler et d'écrire et qu'il ne punit jamais ceux qui disaient ou imprimaient du mal de lui.

Comme Joseph II, il proclama la tolérance religieuse et en donna un curieux exemple lorsqu'il reçut dans ses Etats les jésuites chassés du reste de l'Europe. L'instruction publique fut constamment encouragée et étendue par lui ; il voulut que chaque village eût son école. Il améliora la condition des cultivateurs (fondation d'une caisse hypothécaire) : il fertilisa le sol du Brandebourg et de la Poméranie en desséchant les marais, en creusant des canaux. Il releva la Silésie des ruines de deux longues et sanglantes guerres

F. ROYÉ, *Histoire de France*.

131.—LES RÉFORMES DE PIERRE LE GRAND.

Avant de s'engager plus résolument dans la voie des réformes, il voulut se rendre compte par lui-même de la civilisation occidentale. Dans un premier voyage, en 1697, l'année même de l'avènement de Charles XII et de la paix de Ryswick, le czar visita la Hollande, où on le vit travailler au milieu des charpentiers dans les chantiers de Saardam ; il y donna audience du haut d'un mât à l'ambassadeur d'Angleterre ; il étudiait en même temps la physique, la chirurgie, l'anatomie avec le grand médecin hollandais Ruysch. Il visita ensuite l'Angleterre, enrôlant partout des marins, des ingénieurs, des ouvriers.

Il était à Vienne lorsqu'il apprit que sa sœur Sophie,

sortie du couvent, s'étant emparée du pouvoir en soulevant les strélitz, milice prétorienne qui avait fait la puissance des czars, mais dont les prétentions et l'indiscipline étaient devenues un danger. Il accourut, réprima la révolte avec la cruauté d'un barbare, cinq ou six mille de ces malheureux furent égorgés : Pierre le Grand lui-même, se fit leur bourreau, à coups de sabre, un jour, après souper, il offrit cette récréation à notre ambassadeur.

La milice des strélitz fut abolie, et l'armée russe organisée à l'européenne. Les nobles ou boyards durent servir comme soldats avant d'être officiers. Pierre le Grand, donnant lui-même l'exemple, gagna ses grades successivement : ce fut après Pultava seulement qu'il prit le titre de général. La hiérarchie militaire fut appliquée à toute l'administration ; toutes les fonctions de l'Etat furent assimilées aux grades de l'armée. Ce régime a duré jusqu'à nos jours.—Les nobles furent aussi soumis à l'impôt.

F. ROYÉ, *Histoire de France*

132.—MINISTÈRE DE RICHELIEU.

Un homme de génie succéda à ces favoris d'un jour Armand Duplessis, évêque de Luçon, cardinal de Richelieu. Il était né en 1585 d'une famille noble du Pontou ; à vingt-deux ans il fut pourvu de l'évêché de Luçon, orateur du clergé aux états généraux de 1614, il fut distingué par Marie de Médicis, qui le fit son aumônier, et bientôt après il entra au conseil. Il en sortit après l'assassinat de Concini, suivit la reine mère dans son exil, et nous avons vu son empressement à la réconcilier avec son fils, pour revenir au pouvoir. Récompensé d'abord de ses services par le chapeau de cardinal, il entra au conseil en 1624 comme secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères. Son

titre de prince de l'Eglise lui donnait le premier rang parmi ses collègues ; il devait se l'assurer bien autrement par la supériorité de son esprit, "un esprit, disait Balzac, à qui Dieu n'a pas donné de bornes."

Dans un mémoire qu'il adressa au roi en arrivant au ministère, il s'était lui-même marqué sa tâche. "Quand Votre Majesté m'a confié ses affaires, les huguenots se partageaient l'Etat avec le roi, les grands se conduisaient comme s'ils n'étaient pas ses sujets, les gouverneurs de provinces comme s'ils avaient été souverains en leurs charges ; la puissance de la France était abaissée au dehors par la prépondérance de la maison d'Autriche. Je promis à Votre Majesté d'employer toute ma force pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands et relever son nom où il devait être."—Montesquieu a dit "Richelieu fit jouer à son monarque le second rôle dans sa monarchie et le premier en Europe ; il avilit le roi, mais il illustra le règne." F. ROYÉ, *Histoire de France*.

133.—CONDAMNATION DE STRAFFORD.

Ce n'est pas tout qu'une condamnation soit juste, il faut être juste envers le condamné. Il monte sur l'échafaud, il y meurt, justement, je le veux : Est-ce fini ? Non : l'histoire est là qui a aussi à le juger, et la justice de l'échafaud n'est pas celle de l'histoire. Incurable paresse de l'esprit humain, qui veut toujours se croire au terme et s'y reposer ! Il écrit des lois pour prévoir et punir les crimes, et quand il les a écrites, il s'y confie, il promet de s'y assujettir.

Un coupable survient dont les crimes ont échappé à la prévoyance et ne tombent point sous l'atteinte des lois. La conscience humaine s'étonne, hésite : puis enfin elle

fait un effort ; elle va reconnaître et saisir le crime hors de la sphère légale. Là elle s'arrête, elle triomphe : elle est fière de son audace ; et parce qu'elle a su s'élever au-dessus de ce qu'elle avait écrit, parce qu'elle a considéré et jugé une action en elle-même, indépendamment des définitions de la science, elle se tient pour satisfaite et en possession de la vérité, elle se hâte d'appliquer à l'homme tout entier le jugement qu'elle a porté sur l'action ; et déjà lasse d'un travail inattendu, elle ne veut voir en lui que l'auteur du crime qu'elle a eu tant de peine à saisir.

Vaine prétention ! Rien n'est dit, rien n'est jugé ; il faut recommencer, il faut aller au delà du crime comme il a fallu aller au delà de la loi, il faut étudier l'homme lui-même, tout l'homme ; il est bien plus vaste, bien plus complexe que son action ; en lui se rencontrent je ne sais combien de dispositions, de facultés, d'idées, de sentiments dont elle ne donne pas la clef, qui n'en font pas moins partie de sa nature morale, et qu'il faut bien connaître, dont il faut bien tenir compte si on veut le juger d'après ce qu'il est réellement, et prononcer sur son caractère, sur sa personne, sur lui-même enfin avec équité.

GIZOT, *Histoire de la Révolution d'Angleterre*.

134.—LA DIPLOMATIE.

Autrefois, dans l'Europe, la diplomatie était un art presque régulier, une tactique d'ambition, une science cachée d'envahissement, dont les traditions s'étudiaient, dont les hasards mêmes étaient prévus et fixés d'avance. C'était, s'il est permis de le dire, un jeu plus savant que ruineux, où les pertes se balançaient, où la fortune d'un empire n'était jamais engagée sans réserve, où la lenteur était permise, où la ruse était ordonnée. Les souverains

et les peuples demeuraient spectateurs intéressés, mais paisibles, du débat soutenu par quelques habiles négociateurs choisis de part et d'autre, et qui discutaient à loisir la possession de quelques villes enlevées ou défendues par des armées peu nombreuses.

Il n'en est plus ainsi, depuis que, par le mouvement terrible dont l'Europe fut ébranlée, il y a trente ans, les rois, les dynasties, les nations tout entières, sont descendues sur le champ de bataille. On a vu les bornes antiques des Etats tomber sous le niveau de la conquête; des peuples ont perdu jusqu'à leurs noms; et la victoire, illimitée dans chacune de ses vicissitudes, a parcouru successivement les capitales de tous les empires.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

135.—LA FONDATION DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Une des créations de Pierre le Grand qui eurent le plus d'influence sur les destinées de la Russie fut la fondation de Saint-Pétersbourg (1703). La capitale jusqu'alors avait été Moscou, une ville asiatique. Pour se mettre en communication avec l'Europe, il construisit la nouvelle capitale dans les provinces qu'il venait de conquérir sur la Baltique, sans se laisser arrêter par les difficultés d'un terrain marécageux; plus de cent mille ouvriers y périrent. Il projetait en même temps la réunion de la mer Baltique à la mer Caspienne par un canal allant du lac Ladoga au Volga.

Pierre le Grand entreprit un second voyage en Europe en 1717, vingt ans après le premier. Ce n'était plus un jeune prince à demi barbare; c'était le vainqueur de Pultava, le dominateur de la Baltique, le réformateur d'un grand peuple. Cette fois il visita particulièrement la

France, et le but de son voyage était plutôt politique. Il venait proposer au régent son alliance contre l'Angleterre et l'Autriche ; mais le ministre du régent, Dubois, était aux gages de l'Angleterre. Il n'en fut pas moins reçu avec les plus grands honneurs. Il visita nos manufactures, nos monuments. A la Monnaie, on frappa sous ses yeux une médaille avec cette légende *Vires acquirit eundo*. Il assista à une séance de l'Académie des sciences et corrigea de sa main une carte de la mer Caspienne. Il alla visiter le tombeau de Richelieu à la Sorbonne, on lui prête ces paroles, en embrassant la statue : "Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre" F. ROYÉ, *Histoire de France*.

136.—JEANNE D'ARC.

La France, au moment où Jeanne d'Arc parut, était aussi bas que possible. Depuis quatorze années d'une guerre dont le début avait été signalé par le désastre d'Azincourt, il ne s'était rien fait qui pût relever le moral du pays en proie à l'invasion. Le roi anglais siégeait à Paris : le Dauphin français se maintenait à grand'peine sur la Loire.

C'est alors que dans un village de la vallée de la Meuse, aux confins de la Lorraine, vallée qui venait elle même d'être envahie par des bandes et d'avoir sa part des douleurs communes, une jeune fille, née d'honnêtes laboureurs, simple, pieuse, régulière, crut entendre une voix. Elle avait jeûné le matin et le jour précédent. Depuis ce jour-là la voix continua de se faire entendre à elle plusieurs fois la semaine avec une certaine régularité, et plus particulièrement à de certaines heures, et de lui donner des conseils. Ces conseils, c'était de se bien conduire, de fréquenter

l'église, et aussi d'aller en France. Ce dernier conseil revenait chaque fois plus pressant, plus impérieux, et la pauvre enfant ne pouvait plus tenir en place où elle était. Jeanne partit donc, et arriva sans encombre, après onze jours de voyage, jusqu'au Dauphin, qui était pour lors à Chinon. C'est ici que sa vie publique commence. Après s'être fait reconnaître, elle prend résolument le rôle que sa foi en Dieu et en cette *voix* qu'elle ne cessait d'entendre lui dictait : elle dit à tous ce qui est à faire ; elle commande.

SAINTE-BEUVE, *Portraits*.

137.—EXÉCUTION DE CHARLES I^{er}.

Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place ; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson : " Je ne puis guère être entendu que de vous," leur dit-il, " ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles " . . . Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache ; il se retourna précipitamment, disant : " Ne gêtez pas la hache, elle me ferait plus de mal ; " et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : " Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache," répéta-t-il d'un ton d'effroi.

Le plus profond silence régnait. Il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : " Mes cheveux vous gênent-ils ? "—" Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque . . . et, se tournant vers l'exécuteur : " Mes cheveux sont-ils bien ? " Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant : "*Souvenez-vous*," ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot : " Placez-le de

manière à ce qu'il soit bien ferme," dit-il à l'exécuteur "Il est ferme, Sire." Le Roi "Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors . . ."

Il se recueillit, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot. L'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet, le roi crut qu'il allait frapper : "Attendez le signe," lui dit-il "Je l'attendrai, Sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté" Au bout d'un instant, le roi tendit les mains, l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. "Voilà la tête d'un traître," dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall. Beaucoup de gens se précipitèrent au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi.

GUIZOT, *Histoire de la Révolution d'Angleterre*

138.—POLITIQUE ADOPTÉE PAR BONAPARTE

Bonaparte, qui au génie du capitaine savait unir le tact et l'adresse du fondateur, et qui avait d'ailleurs administré assez de pays conquis pour s'en être fait un art particulier, jugea sur-le-champ la politique qu'il avait à suivre en Egypte.

Il fallait d'abord arracher cette terre à ses véritables maîtres, c'est-à-dire aux Mameluks. C'était cette classe qu'il fallait combattre et détruire par les armes et la politique. D'ailleurs on avait des raisons à faire valoir contre eux, car ils n'avaient cessé de maltraiter les Français.

Quant à la Porte, il fallait paraître ne pas attaquer sa souveraineté, et affecter au contraire de la respecter. Telle qu'elle était devenue, cette souveraineté était peu importante. On pouvait traiter avec la Porte, soit pour la ces-

sion de l'Egypte, en lui faisant certains avantages ailleurs, soit par un partage d'autorité qui n'aurait rien de fâcheux car, en laissant le pacha au Caire, on n'avait pas grand-chose à regretter.

Quant aux habitants, il fallait, pour se les attacher, gagner la véritable population, c'est-à-dire celle des Arabes. En respectant les cheiks, en caressant leur vieil orgueil, en augmentant leur pouvoir, en flattant un désir secret qu'on trouvait en eux comme on le trouve partout, celui du rétablissement de l'antique patrie, de la patrie arabe, on était assuré de dominer le pays et de se l'attacher entièrement.

THIERS. *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

139.—RETOUR DE NAPOLEON DE L'ILE D'ELLE

Une nuit, entre le 25 et le 26 février, au sortir d'un bal dont la princesse Borghèse faisait les honneurs, il s'évade avec la victoire, longtemps sa complice et sa camarade, il franchit une mer couverte de nos flottes, rencontre deux frégates, un vaisseau de 74 et le brick de guerre le *Zéphyr* qui l'accoste et l'interroge, il répond lui-même aux questions du capitaine; la mer et les flots le saluent, et il poursuit sa course. Le tillac de l'*Inconstant*, son petit navire, lui sert de promenoir et de cabinet, il dicte au milieu des vents, et fait copier sur cette table agitée trois proclamations à l'armée et à la France; quelques felouques, chargées de ses compagnons d'aventure, portent, autour de sa barque amirale, un pavillon blanc semé d'étoiles.

Le 1^{er} mars, à trois heures du matin, il aborde la côte de France entre Cannes et Antibes, dans le golfe de Jouan: il descend, parcourt la rivière, cueille des violettes et bivouaque dans une plantation d'oliviers. La popula-

tion stupéfaite se retire. Il passe Antibes et se jette dans les montagnes de Grasse, traverse Barrême, Digne et Gap. A Sisteron, vingt hommes le peuvent arrêter, et il ne trouve personne. Il s'avance sans obstacle parmi ces habitants qui, quelques mois auparavant, avaient voulu l'égorger.

Dans le vide qui se forme autour de son ombre gigantesque, s'il entre quelques soldats, ils sont invinciblement entraînés par l'attraction de ses aigles. Ses ennemis fascinés le cherchent et ne le voient pas ; il se cache dans sa gloire, comme le lion du Sahara se cache dans les rayons du soleil pour se dérober aux regards des chasseurs éblouis. Enveloppés dans une trombe ardente, les fantômes sanglants d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, de la Moskowa, de Lutzen, de Bautzen, lui font un cortège avec un million de morts. Du sein de cette colonne de feu et de nuée, sortent à l'entrée des villes quelques coups de trompette mêlés aux signaux du labarum tricolore, et les portes des villes tombent. Lorsque Napoléon passa le Niémen à la tête de quatre cent mille fantassins et de cent mille chevaux pour faire sauter le palais des czars à Moscou, il fut moins étonnant que lorsque, jetant ses fers au visage des rois, il vint seul, de Cannes à Paris, coucher paisiblement aux Tuileries.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*.

140.—ENTRÉE DES ALLIÉS DANS PARIS.

L'armée des alliés entra dans Paris le 31 mars 1814, à midi, à dix jours seulement de l'anniversaire de la mort du duc d'Enghien (21 mars 1804). Etait-ce la peine à Bonaparte d'avoir commis une action de si longue mémoire pour un règne qui devait durer si peu ?

L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à la tête de leurs troupes. Je les vis défilér sur les boulevards. Stupéfait et anéanti au delans de moi, je sentais en même temps mon exaspération s'accroître contre l'homme dont la gloire nous avait réduits à cette honte.

Toutefois cette première invasion des alliés est demeurée sans exemple dans les annales du monde. L'ordre, la paix et la modération régnèrent partout ; les boutiques rouvrirent : des soldats russes de la garde, hauts de six pieds, étaient pilotés à travers les rues par de petits polissons français qui se moquaient d'eux, comme des pantins et des masques du carnaval. Les vaincus pouvaient être pris pour les vainqueurs ; ceux-ci, tremblant de leurs succès, avaient l'air d'en demander excuse. La garde nationale occupait seule l'intérieur de Paris, à l'exception des hôtels où logeaient les rois et les princes étrangers.

Le 31 mars 1814 des armées innombrables occupaient la France : quelques mois après, toutes ces troupes repassèrent nos frontières, sans tirer un coup de fusil, sans verser une goutte de sang, depuis la rentrée des Bourbons. L'ancienne France se trouve agrandie sur quelques-unes de ses frontières, on lui rend trois cent mille prisonniers dispersés dans les pays où les avait laissés la défaite ou la victoire. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*.

141.—OUVERTURE DES ETATS GÉNÉRAUX

Le 5 mai 1789 était le jour fixé pour l'ouverture des états généraux. La veille, une cérémonie religieuse précéda leur installation. Le roi, sa famille, ses ministres, les députés des trois ordres se rendirent processionnellement de l'église Notre-Dame à l'église Saint-Louis, pour y entendre la messe d'ouverture. On ne vit pas sans

ivresse le retour de cette solennité nationale dont la France était privée depuis si longtemps. Elle eut l'aspect d'une fête. Une multitude immense était venu à Versailles de toutes parts, le temps était magnifique; on avait prodigué la pompe des décorations. Le mouvement de la musique, l'air de bonté et de satisfaction du roi, les grâces et la beauté noble de la reine, et, autant que cela, les espérances communes exaltaient tout le monde.

Mais on remarqua avec peine l'étiquette, les costumes, les séparations de rang des états de 1614. Le clergé, en soutane, grand manteau, bonnet carré, ou en robe violette et en rochet, occupait la première place. Venait ensuite la noblesse, en habit noir, veste et parement de drap d'or, cravate de dentelle et chapeau à plumes blanches, retroussé à la Henri IV. Enfin le modeste tiers état se trouvait le dernier, vêtu de noir, le manteau court, la cravate de mousseline et le chapeau sans plumes et sans ganses. MIGNET, *Histoire de la Révolution française*.

142.—MASSACRE DU 2 SEPTEMBRE.

Les prisonniers enfermés aux Carmes, à l'Abbaye, à la Conciergerie, à la Force, etc, furent égorgés pendant trois jours par une compagnie d'environ trois cents meurtriers, que dirigeait et que soudoyait la commune. Ceux-ci, avec un fanatisme tranquille, prostituant au meurtre les saintes formes de la justice, tantôt juges tantôt exécuteurs, semblaient moins exercer des vengeances que faire un métier, ils massacraient sans emportement, sans remords, avec la conviction des fanatiques et l'obéissance des bourreaux. Si quelques circonstances extraordinaires venaient les émouvoir et les rappeler à des sentiments d'homme, à la

justice et à la miséricorde, ils se laissaient toucher un moment, et recommençaient de nouveau. C'est ainsi que furent sauvées quelques victimes; mais il y en eut bien peu.

L'assemblée voulut empêcher les massacres, et ne le put point; le ministère était aussi impuissant que l'assemblée; la féroce commune seule pouvait tout et ordonnait tous, le maire Pétion avait été annulé; les soldats, gardiens des prisons, craignaient de résister aux meurtriers, et les laissaient faire, la multitude paraissait complice ou indifférente. le reste des citoyens n'osait pas même montrer sa consternation; et l'on pourrait s'étonner qu'un crime si grand et si long ait été conçu, exécuté, souffert, si l'on ne savait pas tout ce que le fanatisme des partis fait commettre, et tout ce que la peur fait supporter. Mais le châtimement de cet énorme attentat finit par retomber sur la tête de ses auteurs. La plupart d'entre eux périrent au milieu de la tempête qu'ils avaient soulevée, et par les moyens violents dont ils s'étaient servis.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française*

143.—LES CHEVALIERS DE MALTE.

L'ordre des chevaliers de Malte était comme toutes les institutions du moyen âge : il avait perdu son objet, et dès lors sa dignité et sa force. Il n'était plus qu'un abus, profitable seulement à ceux qui l'exploitaient. Les chevaliers avaient en Espagne, en Portugal, en France, en Allemagne, en Italie, des biens considérables, qui leur avaient été donnés par les fidèles pour protéger les chrétiens allant visiter les saints lieux. Maintenant qu'il n'y avait plus de pèlerinage de cette espèce, le rôle et le

devoir des chevaliers étaient de protéger les nations chrétiennes contre les Barbaresques, et de détruire l'infâme piraterie qui infeste la Méditerranée. Les biens de l'ordre suffisaient à l'entretien d'une marine considérable ; mais les chevaliers ne s'occupaient aucunement à en former une. Ils n'avaient que deux ou trois vieilles frégates ne sortant jamais du port, et quelques galères qui allaient donner et recevoir des fêtes dans les ports d'Italie. Les baillis, les commandeurs, placés dans toute la chrétienté, dévoraient dans le luxe et l'oisiveté les revenus de l'ordre. Il n'y avait pas un chevalier qui eût fait la guerre aux Barbaresques

L'ordre n'inspirait d'ailleurs plus aucun intérêt. En France on lui avait enlevé ses biens, et Bonaparte les avait fait saisir en Italie, sans qu'il s'élevât aucune réclamation en sa faveur. On a vu que Bonaparte avait songé déjà à pratiquer des intelligences dans Malte. Il avait gagné quelques chevaliers, et il se proposait de les intimider par un coup d'audace, et de les obliger à se rendre

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

144.—LA FRANCE AU MOYEN ÂGE

Charlemagne avait tenté de se faire le souverain d'un grand peuple et d'un grand empire, l'état du pays se refusait à cette entreprise, et nul de ses successeurs ne fut capable d'y songer. Sous leur règne, le gouvernement et le peuple allèrent se démembrant, se dissolvant de plus en plus. Bientôt il n'y eut plus ni roi ni nation, chaque propriétaire libre et fort se fit souverain dans ses domaines ; chaque comte, chaque marquis, chaque duc, dans le district où il avait représenté le souverain.

Si cela fut heureux ou malheureux, légitime ou illégitime, il est puéril de le rechercher ; c'était la conséquence nécessaire de l'état des hommes et des choses ; c'était partout le travail de la société aspirant à se former, et incapable de s'étendre au-delà d'étroites limites. Le pouvoir et la nation se démembrèrent parce que l'unité du pouvoir et de la nation était impossible, tout devint local, parce que rien ne pouvait être général, parce que toute généralité était bannie des intérêts, des existences, des esprits. Les lois, les jugements, les moyens d'ordre, les guerres, les tyrannies, les libertés, tout se resserra dans de petits territoires, parce que rien ne pouvait se régler ni se maintenir dans un cercle plus étendu. Quand cette grande fermentation des diverses conditions sociales et des divers pouvoirs qui couvraient la France se fut accomplie, quand les petites sociétés qui en devaient naître eurent pris une forme un peu régulière, et déterminé tant bien que mal les relations hiérarchiques qui les unissaient, ce résultat de la conquête et de la civilisation renaissante prit le nom de régime féodal.

GUIZOT, *Essais sur l'Histoire de France*.

SECTION VI.

MILITARY AND NAVAL

145.—LA GUERRE

La guerre en elle-même est un mal. Il est inutile de dire ce qu'elle traîne à sa suite de calamités. Les peuples devraient en conclure qu'il ne faut jamais s'y jeter qu'à la dernière extrémité. Si cette règle était observée, combien de maux seraient épargnés à l'humanité ! La guerre n'est nécessaire, elle n'est moralement permise que lorsqu'elle est juste. Elle n'est juste que lorsqu'elle a pour fin la défense de la patrie, du droit, du faible opprimé. Même en pareils cas, on doit, avant de s'y résoudre, épuiser les moyens de conciliation. Est-elle reconnue indispensable, l'humanité exige qu'elle soit courte. Pour cela, la plus grande prévoyance est imposée aux gouvernements. Etre prêt à se défendre, c'est être capable de vaincre vite et d'abrégier l'effusion du sang. Etre prêt, c'est presque toujours empêcher la guerre, car on n'attaque pas celui qui est fort. A supposer que l'on ait le droit pour soi, et que l'on soit vainqueur, la guerre développe de mâles vertus, le courage, la constance, le mépris de la mort. Ainsi, de ce mal de la guerre le bien peut résulter. Est-

on vaincu, quoique ayant raison, la guerre alors est une épreuve où la nation puise de profondes leçons.

ROUSSEAU, *Nouvelle Héloïse*.

146.—UNE ATTAQUE DE NUIT.

Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil, le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles.

J'arrivai lentement, et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne soude, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches; j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh! ce fut une boucherie sourde et horrible! La baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel.

A. DE VIGNY, *Sevitude et Grandeur militaires*

C. F. U.

147.—EPISODE DU SIÈGE DE PARIS.

Voilà qu'un matin, au petit jour, comme nos hommes se levaient innocemment pour vaquer à leurs occupations ordinaires, tout à coup retentit un bruit effroyable. c'est une batterie, deux batteries, trois batteries qui tirent à la fois; les obus se croisent dans l'air, avec ce sifflement particulier que les Parisiens ont appris à connaître, et ils tombent dru comme grêle sur le plateau; ils éclatent sur cette terre durcie par la gelée, c'est une trombe de fer et de feu, qui passe, ravageant tout. Il y eut, à ce qu'il paraît, un premier moment de désordre inexprimable. Les soldats se sauvaient aveuglés, éperdus. On se reconnut vite. Les canonniers, avec un héroïque sang-froid, coururent à leurs pièces, afin de répondre au feu de l'ennemi par un feu égal. On abrita, du mieux que l'on put, dans les tranchées et derrière des obstacles naturels, le reste des troupes, et le duel d'artillerie commença entre nos batteries et celles des Prussiens.

Cette première journée fut terrible. Le rapport officiel donné le soir aux Parisiens n'avouait que huit tués et cinquante blessés; peut-être disait-il vrai, mais l'effet moral fut désastreux. Tous ceux à qui il a été donné d'être les témoins de ce bombardement n'en parlent qu'avec une admiration mêlée d'horreur. Jamais on n'avait vu chose pareille. C'était une pluie continue de projectiles dont les éclats, lancés en tous sens, jetaient à bas hommes et chevaux, troués, déchirés d'horribles blessures. Un ciel lugubrement chargé de neige embrumait d'un voile gris cette scène de désolation. Rien pour se couvrir, que quelques fossés qui pouvaient à peine passer pour des abris. Une plaine nue, d'où l'on apercevait au loin toute

l'effrayante grandeur du spectacle, et en voyant tomber un camarade, chacun se disait que ce serait bientôt son tour.

F. SARCEY, *Le Siècle de Paris*

148.—PRISE DE SPIRE (1792) (a).

Il pouvait être deux heures, le temps s'était éclairci, nous avançons en ligne de bataille à travers les champs; chaque bataillon avait deux petites pièces de huit et seize canonniers pour les servir; on allait au pas accéléré, des tas de boue aux talons et le fusil sur l'épaule. La cavalerie, dragons, chasseurs et hussards, se déployait sur les côtés; le Rhin débordé, avec les haies, les arbres et les petites hauteurs dans l'eau, se déroulait autour de nous. On n'entendait que le pas des escadrons et des bataillons. Comme nous avançons ainsi, le nez en l'air, regardant les Autrichiens, voilà qu'une grande ligne de fumée blanche s'élève tout à coup sur la côte, en même temps des boulets passent au-dessus de nous avec des ronflements terribles, et deux secondes après le bruit de la décharge retentit comme un coup de tonnerre. Je n'avais jamais rien entendu de pareil.

Tous nos officiers parcouraient le front des troupes en criant: "Halte! . . . Halte! . . . En bataille! . . ."

Le 2^e chasseurs et le 17^e dragons, à droite, partirent pour tourner la colline; mais dans cette direction le Rhin s'étendait comme un miroir à perte de vue; ils avaient du chemin à faire. Les Autrichiens continuaient leur feu. Moi, j'étais plein de curiosité; je regardais de tous les côtés, et dans ce moment je vis Custine au milieu de son état-major sur la route; il donnait des ordres; les officiers portaient comme le vent, ils arrivaient vers nous, et bientôt nous les entendîmes crier: "Faites avancer les pièces!"

ERCKMANN-CHATRIAN, *Le Blocus*.

149.—PRISE DE SPIRE (b).

Cinq minutes après la seconde porte tombait en morceaux, et notre bataillon débouchait dans la grande rue de Spire, au milieu d'une fusillade épouvantable. Les Autrichiens s'étaient barricadés dans les maisons; toutes les fenêtres étaient pleines de fumée, où leurs fusils ne faisaient que se lever et s'abaisser. Meunier nous cria de les déloger, pour laisser défilér la colonne; et pendant qu'on exécutait cet ordre, qu'on enfonçait les portes, qu'on livrait bataille aux Kaiserlicks, dans les corridors, dans les escaliers, dans les chambres, dans tous les recoins, à coups de crosse et de baïonnette, pendant qu'on poursuivait ces pauvres diables dans les greniers, toute notre colonne entra en ville au pas de charge, ses canons en tête pour mitrailler ce qui voudrait lui barrer le passage.

Au bout d'un quart d'heure la place était pleine de nos troupes. cavalerie, artillerie, infanterie. et trois mille cinq cents Autrichiens, avec leur commandant Winckelmann, mettaient bas les armes. Quatre cents autres périrent en essayant de traverser le Rhin à la nage. Nous étions aussi maîtres des magasins, car, sauf sa caisse, l'ennemi n'avait eu le temps de rien évacuer de l'autre côté du Rhin.

ERCKMANN-CHATRIAN, *Le Blocus*.

150.—JOURNÉE DU 13 VENDÉMAIRE.

Le combat s'était engagé dans la rue Saint-Honoré, dont les insurgés étaient maîtres. Les premiers coups partirent de l'hôtel de Noailles, et un feu meurtrier se prolongea sur toute cette ligne. Peu d'instant après, sur l'autre flanc, deux colonnes, fortes d'environ quatre mille section-

naires, commandées par le comte de Maulevier, débouchèrent par les quais, et attaquèrent le Pont-Royal.

La bataille fut alors générale ; mais elle ne pouvait pas durer longtemps, la place était trop formidablement défendue pour être prise d'assaut. Après une heure de combat, les sectionnaires furent débusqués de Saint-Roch et de la rue Saint-Honoré par le canon de la convention et par le bataillon de patriotes. La colonne du Pont-Royal essuya trois décharges d'artillerie en tête et en écharpe, par le pont et par les quais, qui l'ébranlèrent et la mirent en pleine déroute. À sept heures, les troupes conventionnelles, victorieuses sur tous les points, prirent l'offensive ; à neuf heures, elles avaient délogé les sectionnaires du théâtre de la République et des postes qu'ils occupaient encore dans le voisinage du Palais-Royal. Ils se disposaient à faire des barricades pendant la nuit, et l'on tira dans la rue de la Loi plusieurs volées pour empêcher les travaux. Le lendemain 14, les troupes conventionnelles désarmèrent la section Lepelletier, et firent rentrer les autres dans l'ordre.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française*.

151.—LA BATAILLE D'ÉNA.

Murat rallie ses escadrons et court vers Weimar pour recueillir de nouveaux trophées. À quelque distance de cette ville se trouvaient réunis pêle-mêle des détachements d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, au sommet d'une descente longue et rapide que forme la grande route pour joindre le fond de la vallée de l'Ilm. Ces troupes, confusément accumulées, étaient appuyées à un petit bois qu'on appelle le bois de Webicht.

Tout à coup apparaissent les casques brillants de la cavalerie française. Quelques coups de fusil partent instinc-

tivement de cette foule éperdue. A ce signal la masse, saisie de terreur, se précipite sur la descente qui aboutit à Weimar : fantassins, cavaliers, artilleurs, tous se jettent les uns sur les autres dans ce gouffre. Nouveau désastre, et bien digne de pitié ! Murat lance une partie de ses dragons, qui poussent à coups de pointe cette cohue épouvantée, et la poursuivent jusque dans les rues de Weimar. Avec les autres il fait un détour, dépasse Weimar et coupe la retraite aux fuyards, qui se rendent par milliers.

Des soixante-dix mille Prussiens qui avaient paru sur ce champ de bataille, il n'y avait pas un seul corps qui fût entier, pas un seul qui se retirât en ordre. Sur les cent mille Français composant les corps des maréchaux Soult, Lannes, Augereau, Ney, Murat, et la garde, cinquante mille au plus avaient combattu et suffi pour culbuter l'armée prussienne. La plus grande partie de cette armée, ne connaissant plus ni drapeaux, ni officiers, courait sur toutes les routes de la Thuringe. Environ douze mille Prussiens et Saxons, morts ou blessés, environ quatre mille Français, morts ou blessés aussi, couvraient la campagne d'Iéna à Weimar. . . . Quinze mille prisonniers, 200 pièces de canon, étaient aux mains de nos soldats, ivres de joie.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

152.—CHARGE DES CUIRASSIERS.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les baionnettes ; le second rang les fusillait ; derrière le second rang, les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait.

Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les baionnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les baionnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs.

Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères, ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage : la lave combattait la foudre.

VICTOR HUGO, *Les Misérables*.

153 — MA PREMIÈRE BATAILLE.

Mon tour de servir était venu. Sur un signe du lieutenant, et à l'instant même où les derniers zouaves passaient sur le tablier du pont-levis, je m'élançai avec cinq ou six camarades complètement en dehors et me suspendis aux chaînes du pont qu'il s'agissait de relever. Les Prussiens, qui n'étaient plus tenus en respect se précipitèrent du côté des palissades, et firent un feu d'enfer. Je ne voyais plus. Autour de cette grappe d'hommes qui pesaient de toutes leurs forces sur les deux chaînes, les balles traçaient un cercle en s'aplatissant contre le mur. Il me semblait que huit ou dix allaient me traverser le corps. Elles ricochaient partout ; le choc contre la pierre et le fer ne s'en détachait pas en coups isolés, mais faisait un bruissement

continuel. Je m'étonnais de la pesanteur du pont, bien que j'eusse mis à l'épreuve la solidité de mes muscles, et de la lenteur maladroite des chaînes à glisser dans leurs rainures, et cependant cette opération qui me paraissait interminable ne dura pas plus de quinze secondes. Quand les balles trouèrent le lourd bouclier qui fermait la voûte, je me secouai : je n'avais pas une égratignure. Aucun de mes camarades non plus n'avait été touché—C'est la chance,—murmura un caporal qui s'essuyait le front.

AMÉDÉE ACHARD, *Récits d'un Soldat*.

154.—EN CAMPAGNE

Trois fois par semaine, nous nous levons à trois heures du matin. Le sac sur le dos, les pans de la capote relevés, le pantalon dans les guêtres de coutil, on part en chantant. Le soleil se lève. La grande route blanche s'étend à perte de vue ; tout est mondé de lumière, les paysans, appuyés sur leur faux, les paysannes, une gerbe à la main, nous regardent passer. Au bout de trois heures de marche, halte d'une demi-heure. On dresse les tentes sur le bord de la route, et libre à nous de nous étendre à l'ombre enveloppés dans une couverture, ou de courir à la ferme boire une tasse de lait.

Le clairon nous rappelle, on écourte le lunch, et, le sac sur le dos, la chanson sur les lèvres, on repart. Mais le soleil nous brûle, le sac nous accable, les ampoules s'enflent et crèvent, et nous revenons séparés les uns des autres de 10, 12, ou 15 mètres. Les bras vous tomberaient si on n'avait pas un fusil dans la main. Notre capitaine et nos sergents pressent le pas pour que nous sentions moins la fatigue, et nous apercevons enfin les toits rouges du camp. Un dernier coup de sac, un dernier coup de collier, nous

arrivons suant, soufflant, les pieds meurtris. Nous nous jetons sur notre pailleasse, et Trochon nous donne quatre pages de théorie à apprendre.

Le lendemain, pour nous reposer de notre promenade, notre capitaine nous met une pelle et une pioche sur le dos et nous emmène sur la plaine d'Avor. On pose les sacs à terre, on fiche les piquets de tente, et on pioche.

“ Creusez un fossé ayant une profondeur de 0^m, 50, nous dit notre capitaine, et une larguer de 1^m, 30 ! ”

R VALLERY-RADOT, *Journal d'un Volontaire*

155. — AUSTERLITZ

C'est là précisément ce que Napoléon voulait prévenir. Il marcha immédiatement sur cette armée, qu'il trouva établie près du village d'Austerlitz, non loin de Brunn. Le retour de Kutusof l'avait portée à 100,000 hommes ; Napoléon n'en avait que 80,000. Il choisit admirablement sa position ; il appuya sa gauche contre les dernières hauteurs des monts de Moravie, sa droite sur les étangs glacés de Telnitz et de Sokolnitz, ayant deviné le plan de l'ennemi, que était de nous tourner par ce côté et de nous couper de Vienne. Pour mieux l'attirer dans le piège, il avait dégarni de troupes l'espace entre sa droite et les étangs. Il ne craignit pas de révéler son secret à ses soldats : “ Les positions que nous occupons, ” dit-il, “ sont formidables, et pendant que les bataillons ennemis marcheront pour nous tourner, il nous présenteront le flanc . . la victoire ne saurait hésiter. ” La veille de la bataille, comme il parcourait les bivouacs, des torches furent partout allumées pour fêter l'anniversaire du couronnement.

Le 2 décembre au matin, il lance le maréchal Ney sur les hauteurs de Pratzen, le centre de l'ennemi, occupées

par la garde impériale russe ; elles sont enlevées ; l'armée austro-russe est coupée en deux. Cependant les Russes s'obstinent à tourner notre droite " Cette armée est à moi ! " s'écrie Napoléon Avec Soult et Oudmot il se jette sur leurs derrières ; ils veulent fuir par les étangs glacés ; Napoléon fait rompre la glace à coups de canon, vingt mille hommes y restèrent, tués ou noyés. Nous avions vingt mille prisonniers Le surlendemain de la bataille, une entrevue eut lieu aux avant-postes entre Napoléon et François II, et un armistice fut signé par lequel ce dernier s'engageait à traiter séparément de la paix Les Russes se retirèrent en Pologne. F. ROYÉ, *Histoire de France*.

156.—LES CARRÉS ANGLAIS.

Les canons se sont tus, mais la fusillade roule et crépite. Entre la route de Nivelles et la route de Bruxelles, vingt bataillons anglais, hanovriens, brunswickois, allemands, forment deux lignes de carrés en échiquier. Les balles frappent et ricochent sur les cuirasses avec le bruit de la grêle sur un toit d'ardoises. Cuirassiers et lanciers, les rangs déjà rompus par le feu, par la montée, par le passage même de cette haie de canons, fondent sur les carrés. Mais, du bord du plateau où ils prennent le galop jusqu'à la première ligne d'infanterie, le champ est insuffisant. La charge manque d'élan et par conséquent d'action. Les Anglais sont en carrés sur trois rangs, le premier rang genou terre, le bec des crosses appuyé au sol, les baionnettes inclinées formant chevaux de frise.

Malgré leurs coups d'épérons et leurs coups de sabre, malgré leur vaillance et leur rage, les cavaliers ne peuvent percer ces murs d'hommes. Ils obliquent à droite et à gauche, et, sous les feux croisés, vont charger les carrés de

la seconde ligne. Comme les vagues aux vagues, les escadrons succèdent aux escadrons. La nappe de cavalerie inonde tout le plateau. Cuirassiers, chasseurs, lanciers rouges tourbillonnent autour des carrés, les assaillent sur les quatre faces, s'acharnent contre les angles, rabattent les baïonnettes à coups de sabre, trouent les poitrines à coups de lances, déchargent leurs pistolets à bout portant, en des luttes corps à corps font des brèches partielles aussitôt fermées.

A. HOUSSAYE, *Waterloo*

157.—COMBAT DE CAVALERIE

En cet instant, près de moi, passe le colonel ; son malheureux cheval avait le poitrail presque coupé en morceaux et laissait derrière lui une trace rouge. Le colonel, lui aussi, faisait de vains efforts pour rallier les hommes. Les dragons et les lanciers de la garde lancés à notre rescousse viennent augmenter le désordre. Six régiments de cavalerie française et autant de régiments allemands sont entassés, confondus pêle-mêle dans un étroit espace. On entend les cris et les commandements, et aussi les gémissements dans les deux langues. Les morts et les blessés, hommes et chevaux, couvrent déjà la terre. C'est sur des cadavres qu'on galope, qu'on se cherche, qu'on se poursuit, qu'on se bat et qu'on se tue.

Au milieu de cette mêlée, j'aperçois le général, qui, tout à l'heure, au premier rang, nous avait si bravement entraînés à la charge . . . démonté, courant à pied, brandissant son épée, blessé à la tête, la figure rouge de sang. Des cavaliers ennemis le poursuivent. Il va être atteint. Un officier de hussards prussiens—dolman vert, tresses jaunes et noires, à peu près l'uniforme de notre régiment des guides,—pique droit sur le général d'une

course effrénée . . . Il va l'attendre. Non, le cheval est emporté, dépasse le but. L'officier prussien, un tout jeune homme, fait pour l'arrêter de vains efforts; le cheval continue sa course et l'emmène au milieu d'un petit groupe de lanciers de la garde; il reçoit au passage cinq ou six coups de pointe, dont un en pleine gorge, il tombe à la renverse sur la croupe, puis glisse; mais une jambe est engagée dans l'étrier. Ainsi accroché par le pied, l'officier est traîné pendant une cinquantaine de mètres; il se détache enfin du cheval et reste immobile par terre, sur le dos. L'animal aussitôt s'arrête; un de nos hommes s'approche, le prend par la bride et l'emmène

L. HALÉVY, *Récits de Guerre*

158.—LA PRISE DE LAGOUAT.

La brèche est franchue, nous voici dans la ville même. Nous pénétrons dans des rues étroites, bordées de maisons qui toutes ont souffert. Parfois, sur des seuils dévastés, nous apercevons de vrais fantômes. Ce sont des femmes qui lancent sur nos, de leurs yeux où l'épouvante a tari les larmes, des regards maintenant sans espoir comme sans terreur: ce sont quelques enfants étonnés qui se croient peut-être les jouets de songes funestes; ce sont des vieillards qui, suivant l'expression judaïque, ont l'air de chercher leurs tombes; ce sont enfin, çà et là, quelques hommes accroupis, couverts de sordides haillons, qui paraissent avoir abdiqué en même temps leur raison et leur énergie. C'est bien là un peuple vaincu aux premiers jours de sa défaite. On dirait des gens que vient de frapper le glaive des colères divines. Ils n'appartiennent plus à cette terre d'où la moitié de leurs frères a disparu, où leurs foyers se sont écroulés, où la place manquera peut-être

pour leurs os : ils appartiennent déjà au monde où nous devons tous entrer. Là, comme dans ces étranges régions où Goethe a promené son Faust, les vivants se mêlent aux morts.

A travers ces ombres apparaissent, dans leur gaieté inaltérable et dans leur perpétuelle activité, toutes les variétés du soldat français. Chasseurs, zouaves, voltigeurs, grenadiers se coudoient, se reconnaissent, s'interpellent. Nous apercevons un endroit surtout où la foule des uniformes est pressée : c'est l'espace étroit où s'élève la demeure naguère habitée par les anciens chefs de Lagouat, cette demeure est devenue un hôpital.

P. DE MOLÈNES, *Commentaire d'un Soldat*

159.—L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel mettant son chapeau au bout de son épée gravit le premier le parapet, en criant *vive l'empereur!* Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui vint après. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier *victoire!* et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient

autour de lui ; je m'approchai. "Où est le plus ancien capitaine ?" demanda-t-il à un sergent — Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. — "Et le plus ancien lieutenant !" — "Voici monsieur qui est arrivé d'hier," dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. "Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec les chariots, car l'ennemi est en force : mais le général C — va nous faire soutenir." — "Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ?" — "Flambé, mon cher, mais la redoute est prise."

MÉRIMÉE, *L'Enlèvement de la Redoute*.

160.—LE TERRAIN DE WATERLOO

Les ondulations des plaines diversement inclinées où eut lieu la rencontre de Napoléon et de Wellington ne sont plus, personne ne l'ignore, ce qu'elles étaient le 18 juin 1815. En prenant à ce champ funèbre de quoi lui faire un monument, on lui a ôté son relief réel, et l'histoire déconcertée ne s'y reconnaît plus. Pour le glorifier, on l'a défiguré. Wellington, deux ans après, revoyant Waterloo, s'est écrié : *On m'a changé mon champ de bataille*. Là où est aujourd'hui la grosse pyramide de terre surmontée du lion, il y avait une crête qui, vers la route de Nivelles, s'abaissait en rampe praticable, mais qui, du côté de la chaussée de Genappe, était presque un escarpement. L'élévation de cet escarpement peut encore être mesurée aujourd'hui par la hauteur des deux tertres des deux grandes sépultures qui encaissent la route de Genappe à Bruxelles ; l'une, le tombeau anglais, à gauche ; l'autre, le tombeau allemand, à droite. Il n'y a point de tombeau français. Pour la France, toute cette plaine est sépulcre.

Grâce aux mille et mille charretées de terre employées à la butte de cent cinquante pieds de haut et d'un demi-mille de circuit, le plateau de Mont-Saint-Jean est aujourd'hui accessible en pente douce; le jour de la bataille, surtout du côté de la Haie-Sainte, il était d'un abord âpre et abrupt. Le versant là était si incliné que les canons anglais ne voyaient pas au-dessous d'eux la ferme située au fond du vallon, centre du combat. Le 18 juin 1815, les pluies avaient encore raviné cette roideur, la fange compliquait la montée, et non seulement on gravissait, mais on s'embourbait. Le long de la crête du plateau courait une sorte de fossé impossible à deviner pour un observateur lointain. V. HUGO, *Les Misérables*.

161.—APRÈS LA BATAILLE.

Le général, en mettant pied à terre, donna sur-le-champ ses ordres. Les blessés eurent ses premiers soins, les munitions, l'aliment du combat, l'occupèrent ensuite. Les chefs arabes durent céder une partie de leurs mulets pour les transports du lendemain, et les cartouches de la cavalerie, du train des équipages, furent distribuées aux soldats d'infanterie. Le 6^e bataillon de chasseurs, enfin, reçut l'ordre de partir en silence, sans sonnerie, vers deux heures, au milieu de la nuit, pour occuper les différents pitons, le long de la rivière, qui servait encore de route à la colonne. Puis, ces dispositions arrêtées, chacun alla prendre un repos nécessaire.

Dans le bivouac, nulle tristesse, nulle inquiétude: tous étaient fiers de cette journée, et le soir, au coin du feu, les causeries durèrent longtemps, car l'excitation de la poudre n'était pas encore tombée. Chacun racontait ses prouesses, chacun donnait un souvenir aux morts et gardait une

espérance pour le lendemain. Les cavaliers arabes étaient loin d'une si courageuse insouciance. Tristement accroupis près de leurs chevaux qui restaient sellés, enveloppés dans leur bournous, ils passèrent la nuit en silence, sans feu, consternés. Non loin de là, l'ambulance offrait un affreux spectacle : on n'entendait que des gémissements et des cris, tant ces blessures, reçues à bout portant, étaient horribles. Les plus grièvement blessés furent placés sous les tentes, les autres étendus aux environs, sur des couvertures. Nos trois uniques chirurgiens venaient tour à tour les panser, coupant, hachant ces chairs meurtries. Dans la nuit, huit amputations furent faites, et, à l'heure du silence, quand les feux étaient partout éteints, on voyait encore les pâles lumières de l'ambulance qui brûlaient près de nos mutilés.

P DE CASTELLANE, *Souvenirs de la Vie militaire.*

162.—AZINCOURT.

Bientôt les Anglais s'avancèrent en bel ordre, jetant d'horribles clameurs, et faisant sonner leurs clairons et leurs trompettes. Quand leurs archers furent arrivés à la portée du trait, ils commencèrent à tirer une grêle de leurs fortes flèches, qui avaient trois pieds de long. Les plus hardis d'entre les Français étaient contraints à baisser la tête pour présenter le sommet du casque et non pas la visière. Il n'y avait point d'archers pour rendre flèches pour flèches; on n'avait pas voulu des gens des communes, et le peu qui s'y trouvaient, à peine avaient-ils place à l'avant-garde, où se pressaient les hommes d'armes. Pour leur suppléer, on avait ordonné que douze cents lances, sous la conduite de messire de Clignet de Brabant et du sire de Bosredon, s'en iraient rompre la ligne des archers anglais.

Ils partirent aussitôt, en répétant le cri de France : " Mont-Joie et St -Denis ! "

Malheureusement la terre était humide, les chevaux enfonçaient, leur course ne pouvait avoir d'impétuosité ; en même temps les flèches tombaient si serrées, que le cœur manqua à beaucoup d'hommes d'armes, tellement que, lorsqu'ils arrivèrent au front des Anglais, les chefs ne se trouvaient plus qu'avec trois cents hommes. Ils n'attaquèrent pas avec moins de vaillance, mais les pieux ferrés arrêtaient les chevaux. Pour serrer l'ennemi de plus près, pour ne pas s'embarasser les uns les autres, ils avaient raccourci leurs lances de moitié, de sorte qu'ils ne pouvaient atteindre ces archers, qui, avec leurs pourpoints déchirés, leurs jambes nues, leurs méchantes cuirasses d'osier ou de cuir bouilli, bravaient la puissance des chevaliers français et les abattaient à coups de flèches. Trois seulement pénétrèrent dans les rangs, avec un brave chevalier bourguignon, le sire Guillaume de Saveuse, qui fut à l'instant abattu.

DE BARANTE, *Mélanges historiques et littéraires.*

163.—LE PREMIER BATEAU À VAPEUR EN AFRIQUE.

Les roues firent entendre un bruit sourd. Plus dense, plus sombre, la fumée monte en colonne torse, elle devient plus forte, plus épaisse, plus noire, elle gronde. La poupe se déploie, la proue remue : mais voilà que le vaisseau, au lieu de vaincre le courant, se laisse aller en pleine dérive ; il est entraîné ; les gémissements des nègres, la joie féroce des Maures, n'ont pas le temps d'aller de leur cœur à leurs lèvres. Noire et rougeâtre à la fois, la fumée s'abat comme un long panache sur la côte d'Afrique au-dessus des arbres d'où partent des nuées de pélicans effrayés.

Recevant tout à coup une direction opposée à celle qui avait déterminé le mouvement de recul, le navire s'élance comme un poisson volant au-dessus de l'eau, dompte le courant avec ses nageoires de fer, là où le courant est le plus rapide, dévore les distances, passe, tout silencieux, tout noir, tout enflammé, au front des cent mille spectateurs, qu'il baigne d'écume et enveloppe de fumée; et, pour comble d'étonnement, il lance de sa masse noire, dépouillée et où pas un être vivant ne se montre, des fusées à la Congrève qui brûlent, à droite et à gauche, des champs destinés d'avance à cette expérience incendiaire.

La frénétique joie des nègres ne peut pas plus se contenir que la douleur étouffée des Maures, qui s'enfoncèrent dans le désert comme des tigres blessés au front, les yeux sanglants, l'écume aux lèvres, tandis que les nègres faisaient, dans leur ivresse, d'inexprimables contorsions, levaient les bras, se mordaient, se précipitaient à terre, où ils écrasaient le sable avec leur tête, ce qui est chez eux le plus haut signe de bonheur ou de désespoir

LÉON GOZLAN, *Polydore Manusquin*.

164.—LA GUERRE NAVALE CHEZ LES ANCIENS

Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer, et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains: mais il me semble que cet avantage n'était pas pour lors si grand qu'il le serait aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvaient guère naviguer que sur les côtes; aussi ne se servaient-ils que de bâtiments à rames, petits et plats, presque toutes les rades étaient pour eux des ports; la science des pilotes était très bornée, et leur manœuvre très peu de chose:

aussi Aristote disait-il qu'il était inutile d'avoir un corps de marins, et que les laboureurs suffisaient pour cela

L'art était si imparfait qu'on ne faisait guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent. . .

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisaient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étaient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames, on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'aurait pas soupçonnée; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art, car, pour résister à la violence du canon et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochaient soudain, et les soldats combattaient des deux parts.

MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*.

165.—TRAFALGAR (I)

Nelson, comblé de toutes les faveurs de la fortune et de la gloire, se tenait debout sur la dunette du *Victory* en élevant le dandysme anglais jusqu'à l'hyperbole de l'héroïsme; il dominait son armée, et voulait être l'éclatant point de mire de l'ennemi, avec tous les insignes de son grade, qui étincelaient au soleil, et le faisaient reconnaître de tous les artilleurs des batteries et des adroits tirailleurs des huniers. A ceux qui le priaient de ne pas s'exposer

ainsi, il répondait “Chaque homme fera son devoir si je fais le mien.”

Autour des soixante vaisseaux, qui formaient un archipel flottant, semé de mâts, on n'entendait encore que le bruit des proues de cuivre ouvrant des sillons sur l'Océan, comme les charrues de la mort.

Tout à coup, le ciel serein sembla prêter l'arsenal de ses tonnerres à l'Océan, et la mer trembla et se blanchit d'écume.

Les batteries du *Victory*, du *Bucentaure* et du *Redoutable* avaient fait feu de tous leurs canons.

A bord du *Bucentaure* les grappins d'abordage étaient tendus vers le *Victory*, toutes les mains brandissaient la hache. “Enfants, cria Villeneuve, je vais jeter notre aigle à bord de l'Anglais, et nous jurons d'aller le reprendre.—Nous le jurons, répondit l'équipage: vive l'empereur!”

Le *Victory* tourna sur sa quille, fit feu de bâbord et de tribord, évita l'abordage, et vint manœuvrer dans les eaux du *Redoutable*, commandé par l'intrépide Lucas

J. MÉRY, *Trafalgar*.

166.—TRAFALGAR (II.).

Les gabiers du *Redoutable* attendaient Nelson, et lorsque l'amiral anglais vint côtoyer les bastingages du capitaine Lucas, les balles tombèrent des hunes et la mieux conduite renversa sur son banc de quart l'illustre vainqueur d'Aboukir et le plus grand de tous les hommes qui aient honoré la profession de marin. Une once de plomb défait tout cela.

L'armée anglaise ignorait cette mort, et l'amiral Collingwood prit le commandement à bord du *Victory*.

Trente duels de vaisseaux continuaient la bataille et la poussaient jusqu'à la furie de l'extermination : les sabords heurtaient les sabords en échangeant leurs trésors de mitraille ; les mâts s'écroutaient comme des arbres frappés de la foudre ; les canonniers s'insultaient comme des voisins et se battaient à coups de refoulour quand la provision de fer leur manquait ; chaque pont était un champ de bataille, pris et repris, où les pieds glissaient dans le sang, où les marins, renversés sur les cadavres, luttaient jusqu'au dernier souffle devant leur drapeau cloué au cabestan.

La mer, si joyeuse le matin, était hideuse à voir ; elle roulait d'horribles épaves dans une écume rouge, elle englutissait les blessés et les rejetait cadavres à sa surface ; elle charriait des tronçons de mâts, des lambeaux de poulaines dorées, des balcons de gaillards d'arrière, des vergues chargées de voiles, des chaloupes trouées par les boulets, et les nageurs, accrochés à ces débris. Anglais et Français, tombés des vaisseaux, continuaient la bataille en se faisant une arme de toutes les épaves qui flottaient sur l'Océan.

J MÉRY, *Trafalgar*.

167.—L'ARMADA.

A l'approche de l'Armada, le prince de Parme, après avoir rompu les conférences entre les commissaires espagnols et les commissaires anglais, avait tout disposé pour s'unir à elle. Le 7 et le 8 août, il avait embarqué 14,000 hommes sur la flottille de Nieupoort, et il était parti ensuite pour aller embarquer le restant des troupes de l'expédition sur la flottille de Dunkerque. Le duc de Médina-Sidonia s'apprêtait à le joindre et à escorter ses vaisseaux plats jusqu'aux bouches de la Tamise

Mais Drake ne lui en laissa pas le temps. Avec son ardente et infatigable opiniâtreté, il n'avait pas cessé de poursuivre l'Armada, et il avait aussi jeté l'ancre non loin d'elle. Les éléments vinrent en aide à ses attaques. Dans la nuit du 8 au 9, le ciel se couvrit, et l'atmosphère embrasée annonça un orage. Drake prit huit des petits navires les plus maltraités de sa flotte, les remplit de salpêtre, de bitume et d'autres matières combustibles, et les fit conduire, au milieu de l'obscurité, dans le voisinage des navires espagnols. A une certaine distance on y mit le feu, et les huit brûlots, éclairant tout à coup la nuit de leur lumière sinistre, s'avancèrent sur l'Armada. Celle-ci fut saisie d'épouvante. Elle craignit d'être incendiée comme l'avait été, quelques années auparavant, une autre flotte devant Anvers, et les Espagnols, levant leurs ancres et coupant leurs câbles, s'enfuirent avec confusion vers la haute mer. Mais ils n'échappèrent à l'incendie que pour être exposés à la tempête.

MIGNET, *Histoire de Marie Stuart*.

168.—LA BATAILLE D'ABOUKIR.

Notre gauche et notre centre restèrent donc placés entre deux feux. Cependant l'amiral et ses capitaines faisaient des prodiges de bravoure, et soutenaient glorieusement l'honneur du pavillon. Nous avions perdu deux vaisseaux, les Anglais aussi en avaient perdu deux, dont l'un était échoué et l'autre démâté; notre feu était supérieur. L'infortuné Brueys fut blessé; il ne voulut pas quitter le pont de son vaisseau; "Un amiral, dit-il, doit mourir en donnant des ordres." Un boulet le tua sur son banc de quart.

Vers une heure le feu prit au magnifique vaisseau l'*Orient*. Il sauta en l'air. Cette épouvantable explosion

suspendit pour quelque temps cette lutte acharnée. Sans se laisser abattre, nos cinq vaisseaux engagés, le *Franklin*, le *Tonnant*, le *Peuple Souverain*, le *Spartiate*, l'*Aquilon*, soutinrent le feu toute la nuit. Il était temps encore pour notre droite de lever l'ancre, et de venir à leur secours. Nelson tremblait que cette manœuvre ne fût exécutée, il était si maltraité qu'il n'aurait pu soutenir l'attaque. Cependant Villeneuve mit enfin à la voile, mais pour se retirer, et pour sauver son aile qu'il ne croyait pas pouvoir exposer avec avantage contre Nelson. Deux de ses vaisseaux se jetèrent à la côte, il se sauva avec les deux autres et deux frégates, et fit voile vers Malte.

Le combat avait duré plus de quinze heures. Tous les équipages attaqués avaient fait des prodiges de valeur. Le brave capitaine Du Petit-Thouars avait deux membres emportés ; il se fit apporter du tabac, resta sur son banc de quart, et comme Brueys, attendit d'être emporté par un boulet de canon. Toute notre escadre, excepté les vaisseaux et les deux frégates emmenés par Villeneuve fut détruite. Nelson était si maltraité qu'il ne put pas poursuivre les vaisseaux en fuite.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

SECTION VII.

ORATORICAL.

169.—DE L'ÉLOQUENCE ET DU SUBLIME

Le peuple appelle éloquence, la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, et à la force des poumons. Les pédants ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, et de la rondeur des périodes.

Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité, et l'éloquence un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens, et dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime ce que tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paraît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? tout genre d'écrire reçoit-il le sublime ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? peut-il briller autre chose dans l'épique qu'un beau naturel, et dans les lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse ? ou plutôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'est-ce que le sublime ? où entre le sublime ?

LA BRUYÈRE, *De la Société et de la Conversation.*

170.—LA FONCTION DE L'AVOCAT.

La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose, dans celui qui l'exerce, un riche fonds et de grandes ressources ; il n'est pas seulement chargé, comme le prédicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui, avec de médiocres changements, lui font honneur plus d'une fois ; il prononce de graves plaidoyers devant les juges, qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent ; il doit être prêt sur la réplique ; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires ; sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et de retraite, ni un asile contre les plaideurs ; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes ; il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point, on ne lui prépare point des rafraîchissements, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a, sur le chevet, d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire : il se délasse d'un long discours par de longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est, dans son genre, ce qu'étaient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, et l'éloquence de la chaire du ministère du prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

LA BRUYÈRE, *De la Société et de la Conversation.*

171.—PROGRÈS DE L'IMPIÉTÉ

... Qui pourra remédier aux maux de nos églises et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre; toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages, et les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel, ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers.

La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses.

FÉNELON, *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*

172.—RÔLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est le plus grand effet de l'éloquence. Mais, messieurs, l'éloquence est morte, toutes ses couleurs s'effacent, toutes ses grâces s'évanouissent, si l'on ne s'applique avec soin à fixer en quelque sorte les langues et à les rendre durables. Car comment peut-on confier des actions immortelles à des

langues toujours incertaines et toujours changeantes ? et la nôtre en particulier pouvait-elle promettre l'immortalité, elle, dont nous voyons tous les jours passer les beautés, et qui devenait barbare à la France même dans le cours de peu d'années ? Quoi donc ! la langue française ne devait-elle jamais espérer de produire des écrits qui pussent plaire à nos descendants ; et, pour méditer des ouvrages immortels, fallait-il toujours emprunter le langage de Rome et d'Athènes ? Qui ne voit qu'il fallait plutôt, pour la gloire de la nation, former la langue française, afin qu'on vît prendre à nos discours un tour plus libre et plus vif, dans une phrase qui nous fût plus naturelle, et qu'affranchis de la sujétion d'être toujours de faibles copies, nous pussions enfin aspirer à la gloire et à la beauté des originaux ? Vous avez été choisis, messieurs, pour ce beau dessein, sous l'illustre protection de ce grand homme, qui préside depuis tant d'années aux conseils du roi, autant par la supériorité de son génie que par l'autorité de sa charge.

BOSSUET, *Discours de réception à l'Académie.*

173.—IMPROVISATION DE CORINNE.

Italie, empire du Soleil ! Italie, maîtresse du monde ! Italie, berceau des lettres ! je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel !

Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie ; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

Rome conquît l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde, et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; le ciel lui révéla ses lois ; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine encore par le sceptre de la pensée, mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poètes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux ; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

Pourquoi suis-je au Capitole ? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse ? pourquoi . . . si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens ! pour récompenser son culte autant que ses succès !

MME DE STAEL, *Corinne*.

174.—LA PATRIE

Quel mot puissant et magique que celui de Patrie ! et comme il éveille dans notre pensée une image pleine tout à la fois de douceur et de majesté ! Voici la Patrie : cette maison où votre âme s'est épanouie sous les regards attendris d'un père, qui reste toujours embaumée pour vous du parfum des baisers maternels ; ces chemins que vos premiers pas ont foulés si gaïement ; ces horizons connus, ces eaux courantes et ces bois, tous ces chers objets que vous avez naïvement associés aux plus vives impressions de votre enfance ; hélas ! et ce coin de terre où dort la cendre à peine refroidie de vos aïeux, suivis et gardés dans la tombe par la piété de vos souvenirs ; oui, tout cela, c'est la Patrie !

La Patrie, c'est encore cette figure mystérieuse qui vous

apparaît quand vous parcourez les annales de la France, et qui, de son regard triste et fier, selon la page que vous avez sous les yeux, allume dans votre âme le feu du dévouement et de l'enthousiasme, et vous fait ressentir, avec une étrange énergie, le poids de ses revers et l'orgueil de ses triomphes. Rappelez-vous vos lectures : comme vous palpitiez d'une émotion douloureuse, lorsque le drapeau du pays, engagé dans quelque bataille, semblait fléchir et s'incliner sous la fortune adverse ! Mais quelle joie lorsque, soutenu par la vaillante main de vos pères, et flottant au-dessus du théâtre de l'action, il faisait fuir au loin les étendards ennemis et rapportait dans ses plis triomphants un de ces noms fameux que cent victoires y ont inscrits et qui le revêtent de splendeur et d'immortalité !

G. DARBOY, *Vie intime*

175.—INQUIÉTUDE DE L'HOMME.

Que dirai-je maintenant de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos ? D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur bien, en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas ? La nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Mais les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même ; ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit ; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse ; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux.

Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte ; mais, chrétiens, ne les

croyez pas : ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos ; maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît, et ce mouvement perpétuel, qui les engage en mille contraintes, ne laisse pas de les satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches · bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement. Ainsi, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder au vent qui les pousse, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix — BOSSUET, *Traité de la connaissance de Dieu et de Soi-même*

176.—LES PRÉROGATIVES.

Abolissez ces prérogatives insensées qui remplissent les grandes places d'hommes médiocres, pour ne pas dire pis, et désintéressent le plus grand nombre de vos sujets d'un pays où ils ne trouvent qu'entraves et humiliations, méfiez-vous de cette aristocratie universelle, fléau des Etats monarchiques encore plus que des Etats républicains ; et qui, d'une extrémité du globe à l'autre, opprime l'espèce humaine.

L'intérêt du monarque le plus absolu est tout entier dans ces maximes populaires ; ce ne sont pas les rois que les peuples appréhendent et repoussent, ce sont leurs ministres, leurs courtisans, leurs nobles, l'aristocratie, en

un mot : *Si le roi le savait ! . . .* disent-ils. Ils invoquent toujours l'autorité royale, et sont prêts à lui donner main-forte contre l'aristocratie ; eh ! d'où vient la force du prince ? si ce n'est du peuple ; sa sûreté personnelle ? si ce n'est du peuple ; sa richesse, sa splendeur ? si ce n'est du peuple, les bénédictions qui, seules, peuvent lui faire sentir le bonheur ? si ce n'est du peuple ; et qui sont les ennemis du prince ? si ce ne sont les grands, les aristocrates, qui voudraient que le roi ne fût parmi eux que *le premier entre égaux*, et qui, partout où ils l'ont pu, ne lui ont laissé de prééminence que celle du rang, se réservant celle du pouvoir ?

Par quelle étrange erreur faut-il que les rois avilissent leurs amis et les livrent à leurs ennemis ? Le peuple a l'intérêt, il a la volonté qu'on ne trompe jamais les princes . les grands ont l'intérêt et la volonté contraires . Le peuple est aisé à contenter . Empêchez que les oisifs titrés ne pèsent sur lui ; laissez ouverte la carrière que lui montra l'Etre suprême en le créant, il ne murmurerait point.

MIRABEAU, *Essai sur le Despotisme*.

177.—LA PUISSANCE DE DIEU.

Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice, toujours infaillible ; c'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin : quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue.

Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré, et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard, à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre. "Que Dieu est heureux et le seul puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs"; heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable; qui donne et qui ôte la puissance, qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.—BOSSUET, *Traité de la connaissance de Dieu et de Soi-même*.

178.—LE VÉRITABLE BIEN.

L'accomplissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée

de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde, et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le contentement de soi-même. Ainsi, tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination.

Abordez la vie avec cette conviction et vous n'y trouverez point de mécomptes. Dans quelque condition que le hasard vous y place, vous vous y sentirez toujours dans l'ordre, associés aux desseins de la Providence, y concourant librement par votre volonté, utiles à votre patrie autant qu'il vous a été donné de l'être, maîtres de vous-mêmes et de votre destinée, maîtres de votre bonheur, qui ne dépendra que de vous, et sur lequel ni la fortune, ni les hommes ne pourront rien. Renversez cet ordre, abandonnez-vous aux ambitions de votre nature, et vous vous ferez une vie malheureuse pour vous, inutile aux autres.

JOUFFROY, *Mélanges philosophiques*.

179.—MIRABEAU.

Personne de vous peut-être ne l'a connu ; mais si nous consultons les mémoires du temps, si dans ses paroles à demi figées sur le papier nous cherchons à reconnaître l'inspiration primitive, nous voyons un homme audacieux par le caractère autant que par le génie, attaquant avec véhémence lorsqu'il aurait eu peine à se défendre, faisant

passer les mépris qu'on lui avait d'abord montrés pour le premier des préjugés qu'il veut détruire ; y réussissant à force de hardiesse et de talent, et réussissant par l'éloquence l'ascendant sur les passions qu'il cesse de flatter. Ces dons naturels, cette voix tonnante, cette action, tout cela était enseveli dans les livres des rhéteurs, mais tout cela est ressuscité par Mirabeau.

Cet homme était né orateur ; sa tête énorme, grossie par son énorme chevelure ; sa voix âpre et dure, longtemps traînante avant d'éclater, son débit d'abord lourd, embarrassé ; tout, jusqu'à ses défauts, impose et subjugué. Il commence par de lentes et graves paroles, qui excitent une attention mêlée d'anxiété, lui-même il attend sa colère, mais qu'un mot échappe du sein de la tumultueuse assemblée, ou qu'il s'impatiente de sa propre lenteur, tout hors de lui, l'orateur s'élève. Ses paroles jaillissent, énergiques et nouvelles ; son improvisation devient pure et correcte, en restant véhémence, hardie, singulière ; il méprise, il insulte, il menace. Une sorte d'impunité est acquise à ses paroles comme à ses actions. Il refuse les duels avec insolence, et fait taire les factions du haut de la tribune.

VILLEMAIN, *Souvenirs contemporains*.

180.—LE DISCOURS POUR MARCELLUS.

Une fois ces réserves faites, il ne reste plus qu'à admirer. Le discours de Cicéron ne contient pas seulement des flatteries, comme on le prétend, et ceux qui le lisent avec soin et sans prévention y trouvent autre chose. Après avoir remercié César de sa clémence, il se permet de lui dire quelques vérités et de lui donner quelques conseils. Cette seconde partie, qui se cache un peu aujourd'hui

sous les splendeurs de l'autre, est bien plus curieuse, quoique moins éclatante, et elle a dû produire en son temps plus d'effet

Bien qu'il ait refait son ouvrage avant de le publier, comme c'était son habitude, il a dû y conserver le mouvement de l'improvisation. S'il n'a pas trouvé du premier coup ces belles périodes, les plus sonores et les plus pompeuses de la langue latine, il est probable au moins qu'il n'a pas changé grand'chose à l'ordre des idées et à la suite du discours. On sent qu'il s'anime et s'échauffe peu à peu, et qu'à mesure qu'il avance il ose davantage. Le succès de sa belle parole, dont on était privé depuis si longtemps, les applaudissements de ses amis, l'admiration et la surprise des sénateurs nouveaux qui ne l'avaient pas encore entendu, cette sorte d'ivresse qu'on éprouve soi-même à parler quand on s'aperçoit qu'on vous écoute, enfin le lieu même où il parle, ces murailles du sénat, auxquelles il fait allusion dans son discours, et qui gardaient le souvenir de tant de voix éloquents et libres, tout lui redonne du cœur. Il oublie les précautions timides du début, et l'audace lui revient avec le succès.

G BOISSIER, *Cicéron et ses Amis*.

181.—LE CHARLATANISME

Quoi donc ! l'accumulation des fourberies de tous ces jongleurs, copistes plus ou moins adroits, mais toujours copistes les uns des autres, et leurs éternels non-succès, ne disent-ils donc pas assez que leurs promesses sont menteuses ? que pour les princes, il n'y a de trésor que dans une sage économie, et la bienfaisance éclairée qui multiplie au sein de leurs Etats les riches et les heureux ? de bonheur que dans la paix d'une bonne conscience et l'acquit de

leurs intéressants devoirs, seule jouissance sur laquelle il est impossible qu'ils se blasent² de divination que dans la prévoyance et dans la connaissance des hommes² de magie que dans le grand art d'inspirer la confiance et de se faire aimer ? . . .

Et si ces misérables jongleurs, toujours poussés par la soif de l'or et celle de l'intrigue, éloignaient des cours qu'ils obsèdent les sages et les bons citoyens, toujours peu curieux de se compromettre avec des aventuriers et des charlatans, si, distrayant l'attention des princes des véritables sources de la prospérité publique, ils parvenaient, par la force presque irrésistible de l'habitude, ou par les séductions de l'amour-propre qui ne veut pas avoir été trompé—s'ils parvenaient à les circonscrire, à les enchaîner, à les hébéter, dans le cercle de leurs déceptions, de leurs prestiges; si la haine pour la résistance allait changer ces rêveries ténébreuses en un système d'intolérance et de persécution !

MIRABEAU, *Essai sur le Despotisme*.

182.—LE TON DE L'ORATEUR

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, les exagère; elle crée les héros et les dieux: l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et, partout ailleurs, il

suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions. dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé

Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît : et que, devant toujours peindre et toujours grandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

BUFFON, *Discours sur le Style*

183.—L'ÉLOQUENCE

Le propre de l'éloquence est non-seulement de remuer, mais d'élever l'âme, c'est l'effet même de celle qui ne paraît destinée qu'à nous arracher des larmes. Le pathétique et le sublime se soutiennent. En se sentant attendri, on se trouve en même temps plus grand, parce qu'on se trouve meilleur. La tristesse délicate et douce que produisent en nous un discours, un tableau touchant, nous donne bonne opinion de nous-mêmes par le témoignage qu'elle nous rend de la sensibilité de notre âme ; ce témoignage est une des principales sources du plaisir qu'on goûte en aimant, et en général de celui que les sentiments tendres et profonds nous font éprouver.

Nous appelons l'éloquence un *talent*, et non pas un *art*, comme l'ont appelée la plupart des rhéteurs ; car tout art s'acquiert par l'étude et par l'exercice, et l'éloquence est un don de la nature. Les règles ne sont destinées qu'à être le frein du génie qui s'égare, et non le flambeau du génie

qui prend l'essor, leur unique usage est d'empêcher que les traits vraiment éloquents ne soient défigurés par d'autres, ouvrages de la négligence ou du mauvais goût. Ce ne sont point les règles qui ont inspiré à Shakespeare le monologue admirable d'Hamlet; mais elles nous auraient épargné la scène barbare et dégoûtante des fossoyeurs

D'ALEMBERT, *Mélanges*.

184.—PROCLAMATION DE BONAPARTE

“ Soldats !

“ Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges; il vous reste à faire la guerre maritime.

“ Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

“ Soldats, l'Europe a les yeux sur vous ! Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes, et votre propre gloire

“ Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez besoin les uns des autres.

“ Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république est pour vous. vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

“Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la république l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines ”

Napoléon Bonaparte.

185.—RAPIDITÉ DE LA VIE.

Que sont les hommes sur la terre ? . . Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre. tout y entre et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent : ainsi la figure du monde change sans cesse : ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux, et il voit de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa justice.

MASSILLON, Sermons.

186.—LA TOLÉRANCE.

Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme

éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités

Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère, que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux et si égales devant toi , que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution , que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau , que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent *grandeur* et *richesse*, et que les autres les voient sans envie ; car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs*.

SECTION VIII.

PHILOSOPHY AND SATIRE.

187.—IMPORTANCE DE LA PHILOSOPHIE.

L'homme peut se livrer à une curiosité excessive qui affaiblisse en lui les notions pratiques du devoir, et qui l'entraîne, selon le penchant de sa nature malade, en toute sorte de voies dangereuses. Il peut, accordant trop de confiance à ses pures spéculations, y subordonner les vérités traditionnelles qui en doivent être le fondement ; substituer ses vues incertaines, ses opinions passagères, aux lois immuables, obscurcir, ébranler les principes du juste ; confondre les idées du bien et du mal ; étonner la croyance au fond des âmes, porter le trouble dans les rapports naturels des êtres sociaux

En certains pays, à certaines époques de réaction contre des désordres d'un autre genre, la philosophie a fait tout cela, qui l'ignore ? Et nous ne voyons pas pourquoi on répugnerait à l'avouer, car ces écarts renferment eux-mêmes de graves et salutaires enseignements. Ils servent, et c'est déjà beaucoup, à marquer les écueils. Comment l'esprit, sollicité sans cesse à reculer les bornes du savoir, à s'enfoncer en des routes nouvelles, ne serait-il pas quelquefois

égaré? Mais qui, sur ces tristes déviations, condamnerait la philosophie d'une manière absolue, tomberait à son tour dans une étrange erreur. Car ce serait condamner la raison humaine, et avec elle le principe de tout progrès, la pensée, la science, pour réduire l'homme à l'état de pure machine croyante et obéissante

DE LAMENNAIS, *Esquisse de Philosophie*.

138.—LA DESTINÉE DE L'HOMME.

Qu'est-ce donc que cette humanité dont nous faisons partie? d'où vient-elle? où va-t-elle? En est-il d'elle comme des herbes des champs et des arbres des forêts? comme eux, est-elle sortie de terre, en tous lieux, au jour marqué par les lois générales de l'univers, pour y rentrer un autre jour avec eux? ou bien, comme l'a rêvé son orgueil, la création n'est-elle qu'un théâtre sur lequel se joue un acte de ses destinées immortelles? Encore, si la lumière qui ne luit pas sur son berceau éclairait son développement! Mais qui sait où elle va, comment elle va? Est-il dans la destinée de toute civilisation de s'accroître et de tomber? L'humanité ne fait-elle que tourner éternellement dans le même cercle, ou bien avance-t-elle? ou bien encore, comme quelques-uns le prétendent, recule-t-elle? Car on a supposé aussi que toute lumière était au commencement, que de traditions en traditions, de transmissions en transmissions, cette lumière allait s'éteignant, et que, sans nous en douter, nous marchions à la barbarie par le chemin de la civilisation.

L'homme demeure éperdu en face de ces problèmes: anéanti qu'il est dans l'espèce, l'anéantissement de l'espèce elle-même au milieu d'une mer de ténèbres glace son cœur

et confond son imagination. Il se demande quelle est cette loi sous laquelle marche le troupeau des hommes sans la connaître, et qui l'emporte avec eux d'une origine ignorée vers une fin ignorée. de cette manière encore se pose pour lui la question de sa destinée.

JOUFFROY, *Mélanges philosophiques*

189.—LA DESTINÉE HUMAINE.

Dans le sein des villes, l'homme semble être la grande affaire de la création, c'est là qu'éclate toute son apparente supériorité, c'est là qu'il semble dominer la scène du monde, ou, pour mieux dire, l'occuper à lui seul.

Mais, lorsque cet être si fort, si fier, si plein de lui-même, si exclusivement préoccupe de ses intérêts dans l'enceinte des cités ou parmi la foule de ses semblables, se trouve par hasard jeté au milieu d'une immense nature, qu'il se trouve seul en face de ce ciel sans fin, en face de cet horizon qui s'étend au loin et au delà duquel il y a d'autres horizons encore, au milieu de ces grandes productions de la nature qui l'écrasent, sinon par leur intelligence, du moins par leur masse; mais, lorsque voyant à ses pieds, du haut d'une montagne et sous la lumière des astres, de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective, il songe que ces villages sont peuplés d'êtres infimes comme lui, et compare ces êtres et leurs misérables habitations avec la nature qui les environne, cette nature elle-même avec notre monde sur la surface duquel elle n'est qu'un point, et ce monde, à son tour, avec les mille autres mondes qui flottent dans les airs, et auprès desquels il n'est rien: à la vue de ce spectacle, l'homme prend en pitié ses misérables passions toujours contrariées, ses misérables bonheurs qui abou-

tissent invariablement au dégoût ; et alors la question de savoir ce qu'il est et ce qu'il fait ici-bas lui vient , et alors il se pose le problème de sa destination.

JOUFFROY, *Mélanges philosophiques*.

190.—LE SUICIDE.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ? fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux, mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux-communs cent fois rebattus, et tu dis La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré. mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent

de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité, dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami Je n'ai pu satisfaire une passion coupable, me voilà forcé d'être homme de bien. j'aime mieux mourir

ROUSSEAU, *Confessions*.

191.—ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ HUMAINE

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables · “ Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne ! ”

Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient. (car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain :) il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence; son premier soin celui de sa conservation Les productions de la terre lui fournissaient tous les secours nécessaires; l'instinct le porta à en faire usage

ROUSSEAU, *Emile*.

192.—LE GOÛT.

Le sens, le don de discerner nos aliments, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût* le sentiment des beautés et des défauts de tous les arts C'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement, il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude.

Il ne suffit pas de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la sentir, en être touché, il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement, et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel, car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs: l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles, il verra un défaut à côte d'un agrément.

On se forme le goût des arts beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas

voulu que les hommes en général apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire. Mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former.

VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs*.

193.—SUR LA SIMPLICITÉ.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade ; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet ; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères : qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté.

Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec la vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autres ; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu ? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller ; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu.

Adieu, je suis trop malade pour vous en écrire davantage.

VOLTAIRE, *Lettre à M de Cideville*.

194.—DES LOIS, DANS LE RAPPORT QU'ELLES ONT AVEC
LES DIVERS ÊTRES.

Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois ; la Divinité a ses lois ; le monde matériel a ses lois , les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois ; les bêtes ont leurs lois ; l'homme a ses lois

Ceux qui ont dit qu'*une fatalité' aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde*, ont dit une grande absurdité, car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle, qui aurait produit des êtres intelligents ?

Il y a donc une raison primitive ; et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux.

Dieu a du rapport avec l'univers comme créateur et comme conservateur ; les lois selon lesquelles il a créé sont celles selon lesquelles il conserve Il agit selon ces règles, parce qu'il les connaît ; il les connaît, parce qu'il les a faites ; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance.

Comme nous voyons que le monde, formé par le mouvement de la matière et privé d'intelligence, subsiste toujours, il faut que ses mouvements aient des lois invariables ; et si l'on pouvait imaginer un autre monde que celui-ci, il aurait des règles constantes ou il serait détruit.

MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*.

195.—EMPLOI DU TEMPS.

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la

patrie, à leurs concitoyens, à eux-mêmes; les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout à mesure qu'ils le fuient; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes.

Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer: toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrègent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue: nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée: c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

MASSILLON, *Petit Carême*.

196.—CONCLUSION DES "ÉPOQUES DE LA NATURE"

Et que ne pourrait-il (l'homme) pas sur lui-même, je veux dire sur sa propre espèce, si sa volonté était toujours dirigée par l'intelligence! Qui sait jusqu'à quel point l'homme pourrait perfectionner sa nature, soit au moral, soit au physique? Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter d'être arrivée au meilleur gouvernement possible,

qui serait de rendre tous les hommes, non pas également heureux, mais moins inégalement malheureux, en veillant à leur conservation, à l'épargne de leurs sueurs et de leur sang par la paix, par l'abondance des subsistances, par les aisances de la vie ? . Voilà le but moral de toute société qui chercherait à s'améliorer. Et pour la physique, la médecine et les autres arts dont l'objet est de nous conserver, sont-ils aussi avancés, aussi connus que les arts destructeurs enfantés par la guerre ?

Il semble que de tout temps l'homme ait fait moins de réflexions sur le bien que de recherches pour le mal. Toute société est mêlée de l'un et de l'autre, et comme de tous les sentiments qui affectent la multitude, la crainte est le plus puissant, les grands talents dans l'art de faire du mal ont été les premiers qui aient frappé l'esprit de l'homme ; ensuite ceux qui l'ont amusé ont occupé son cœur ; et ce n'est qu'après un trop long usage de ces deux moyens de faux honneur et de plaisir stérile, qu'enfin il a reconnu que sa vraie gloire est la science, et la paix son vrai bonheur.

BUFFON, *Epoques de la Nature*.

197.—LA MÉLANCOLIE

Je goûte du plaisir quand il pleut à verse, que je vois les vieux murs moussus tout dégouttants d'eau, et que j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux bruissements de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux et profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Pline parle d'un consul romain qui faisait dresser, lorsqu'il pleuvait, son lit sous le feuillage d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie et de s'endormir à leur murmure.

Je ne sais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'âme les plus voluptueuses. "La mélancolie est friande," dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me semble, de ce qu'elle satisfait à la fois les deux puissances dont nous sommes formés, le corps et l'âme, le sentiment de notre misère et celui de notre existence.

. . . Si je suis triste, et que je ne veuille pas étendre mon âme si loin, je goûte encore du plaisir à me laisser sembler les inviter à élever leurs cœurs comme leurs yeux vers les cieux. Il change à chaque instant. bientôt ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances, ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la Nature*.

198.—L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous puissions nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens? Si

l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre ? d'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur et lui laisse encore quelque chose à désirer ?

Tous les autres êtres, contents de leurs destinées, paraissent heureux à leur manière, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés ; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux ; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre ; tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature ; l'homme seul est inquiet et mécontent, l'homme seul et en proie à ses désirs se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela, ô homme ? Ne serait-ce pas parce que vous êtes ici-bas déplacé, que vous êtes fait pour le ciel, que votre cœur est plus grand que le monde, que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous ?

MASSILLON, *Petit Carême*.

199.—ABRÉGÉ DE TOUT CE QU'ON DOIT OBSERVER
POUR BIEN PHILOSOPHER

. C'est pourquoi si nous désirons vaquer sérieusement à l'étude de la philosophie et à la recherche de toutes les vérités que nous sommes capables de connaître, nous

nous délivrerons en premier lieu de nos préjugés, et ferons état de rejeter toutes les opinions que nous avons autrefois reçues en notre créance jusqu'à ce que nous les ayons derechef examinées ; nous ferons ensuite une revue sur les notions qui sont en nous, et ne recevrons pour vraies que celles qui se présenteront clairement et distinctement à notre entendement.

Par ce moyen nous connaissons premièrement que nous sommes, en tant que notre nature est de penser, et qu'il y a un Dieu duquel nous dépendons, et après avoir considéré ses attributs nous pourrions rechercher la vérité de toutes autres choses, parce qu'il en est la cause.

Outre les notions que nous avons de Dieu et de notre pensée, nous trouverons aussi en nous la connaissance de beaucoup de propositions qui sont perpétuellement vraies, comme par exemple que le néant ne peut être l'auteur de quoi que ce soit, etc. Nous y trouverons aussi l'idée d'une nature corporelle ou étendue, qui peut être unie, divisée, etc., et des sentiments qui causent en nous certaines dispositions, comme la douleur, les couleurs, etc. ; et, comparant ce que nous venons d'apprendre en examinant ces choses par ordre, avec ce que nous en pensions avant que de les avoir ainsi examinées, nous nous accoutumerons à former des conceptions claires et distinctes sur tout ce que nous sommes capables de connaître. C'est en ce peu de préceptes que je pense avoir compris tous les principes les plus généraux et les plus importants de la connaissance humaine.

DESCARTES, *Discours de la Méthode*.

200.—LA BRUYÈRE.

La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain que La Rochefoucauld ; il y a peu de livres

en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *Caractères*, mais ils sont peints supérieurement. Les portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir,—tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes il met ses personnages en scène de vingt manières différentes ; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale.

Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes et piquantes. Sa concision est pittoresque, et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine ; il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner ; en sorte qu'il fait en écrivant ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation : il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien

LA HARPE, *Correspondance littéraire*.

201.—LE DISTRAIT.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme, il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses.

S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup

rudement frapper à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie, que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse : il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place.

Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre ; *on lui perd tout, on lui égare tout* ; il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avait sur son visage.

Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue ; tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque.

S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

202.—L'EGOÏSTE.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à table la première place, il occupe

lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat et fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe. s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace : il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant , la table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents, et il continue à manger.

Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse.

S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit, il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service ; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages ; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

203.—UN GRAND HOMME.

Émile était né ce que les grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice ; il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talents qui étaient naturels, et qu'à se livrer à son génie ; il a fait, il a agi avant que de savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avait jamais appris ; dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience serait illustre par les seules actions qu'il avait achevées dès sa jeunesse : toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, et celles qui n'étaient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître ; admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il aurait pu faire.

On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles ; comme une âme du premier ordre, pleine de ressources et de lumières, et qui voyait encore où personne ne voyait plus ; comme celui qui, à la tête des légions, était pour elles un présage de la victoire, et qui valait seul plusieurs légions ; qui était grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire : la levée d'un siège, une retraite, l'ont plus ennobli que ses triomphes ; l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises ; qui était rempli de gloire et de modestie ; on lui a entendu dire : *Je fuyais*, avec la même grâce qu'il disait : *Nous les battîmes* ; un homme dévoué à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille ; sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier ; un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

204.—UN PÉDANT.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême: ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini; combats, sièges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui est échappé: il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires le Babylonien et l'Assyrien, il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties.

Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point; il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés; il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière; quelles minuties! dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis.

Que ne sait-il point? quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarîs, parlait comme son fils Nynias, qu'on ne les distinguait pas à la parole. si c'était

parce que la mère avait la voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. il vous révélera que Nemrod était gaucher, et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite; qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

205.—LE GOURMAND.

Cliton n'a jamais eu toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin et de souper le soir: il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages, il place ensuite le rôti et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes, il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point. Il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût ou de boire un vin médiocre.

C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvait aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table

jusqu'au dernier soupir, il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il sort, il mange, et s'il revient au monde, c'est pour manger.

LA BRUYÈRE, *Caractères*

206.—LE VANITEUX.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter : c'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde ; lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir ; aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne : il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas ; ceux qui passent le voient, et il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique : si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non, et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée : sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas : l'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie ; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

207.—LE PESSIMISTE.

Démophile, à ma droite, se lamente et s'écrie : Tout est perdu, c'est fait de l'Etat, il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration ? quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemis ? cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberait. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes ; je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur ; c'étaient-là des hommes, dit-il, c'étaient des ministres

Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade et taillé en pièces ; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion et ont passé par le fil de l'épée ; et si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas ; il ajoute qu'un tel général a été tué ; et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'Etat, il se plaint lui-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection.*

Il dit que la cavalerie allemande est invincible ; il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siège ; ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou, si on le livre, on doit le perdre, et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière ; et, comme *Démophile* le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume ; il entend déjà sonner le beffroi

des villes et crier à l'alarme, il songe à son bien et à ses terres, où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? où se réfugiera-t-il? en Suisse ou à Venise?

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

208.—UN FAT.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philémon*; il éclate de même chez les marchands il est habillé des plus belles étoffes: le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques, et à la pièce⁹ mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence: je loue donc le travail de l'ouvrier si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins des choses si précieuses. envoyez-moi cet habit et ces bijoux de *Philémon*, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, *Philémon*, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui le traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage; l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit: il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

LA BRUYÈRE, *Caractères*.

SECTION IX.

ART.

209.—L'ŒUVRE DE FRAGONARD.

Et de là, quelles divines petites figures de femmes se lèvent, fines, spirituelles, délicates, avec leurs bouquets de cheveux noués d'un ruban et noirs d'une goutte de couleur, leur profil de statuettes de porcelaine ombré et tournant sous en soupçon de lavis, la vie mutine que leur donne, à la façon des mouches de bistres, une piqure de pinceau à la prunelle de l'œil, à la narine, au coin retroussé de leurs petites bouches en cœur !

Comment ne pas parler ici de la *Lecture* du Louvre ? A côté d'une femme dont on ne voit que le dos, un fichu, un chignon, un bonnet, un bout de livre où elle lit, d'un plâtras de bistre se détache une femme de profil, un pouf noir sur ses cheveux légers comme de la soie, un collier de ruban au cou ; elle est assise de côté, un bras replié sur le dossier du fauteuil, un autre abandonné dans le creux de sa jupe ouverte, ballonnante, argentée, cassée à grands plis de satin blanc. Jamais avec si peu de chose, Fragonard n'a fait une femme. Elle s'avance toute claire, toute svelte, presque diaphane du fond noir et solide du dessin. c'est une ombre de coquetterie, et "une petite reine," comme disait le temps, l'élégance et la grâce même du peintre. Ici sous les zigzags d'un bouquet d'arbre, c'est un taureau blanc levant la tête d'un bassin, et, le muffle encore baveux

de filets d'eau, regardant un couple d'amoureux qui s'embrasse au fond du dessin dans la chaleur d'été du bistre. . . .

E. ET J. DE GONCOURT, *L'Art au XVIII^e Siècle*.

210.—LES MINIATURES DE FRAGONARD.

Une miniature de Fragonard, c'est l'exquis du joli, la merveille du petit art, une chose enchantée, et qu'il ne faut comparer à rien dans le XVIII^e siècle, pour le fin et délicieux chatouillement du regard, qu'à une terre-cuite de Clodion. Placez à côté routes les miniatures du temps : elles pâliront, elles noirciront, elles laisseront voir la peine de leur travail, leur petitesse, leur minceur. Les plus brillantes, les plus fraîches, les plus libres, celles qui auront le plus cherché la vie, celles qui auront le mieux échappé à la sécheresse du métier, à l'ingratitude du procédé paraîtront des miniatures et rien que des miniatures. Même celles de Hall aujourd'hui si chères, ces petites peintures égayées, vivifiées, avec leurs badinages et leurs pétilllements si fins, leurs aiguillures de gouache, vous les verrez, malgré la science et l'esprit du travail, s'effacer devant un Fragonard. Plus de charme, plus de brillant. Ses petites figures se violentent. Il est froid, il est menu et on ne voit plus en lui qu'un homme habile, spirituel à coups d'épingle.

Mais le rayonnement de la peau, l'éblouissement du teint, la lumière de la vie sur un visage,—et d'une vie toute jeune, de cette vie blanche de l'enfance, pleine d'une santé d'innocence, et comme baignée encore du lait qui l'a nourrie,—Fragonard seul atteint cela dans ses miniatures. Et c'est son grand triomphe de donner de l'enfance cette figure animée, presque idéale, qui semble l'image où une mère regarde le portrait de son enfant et le rêve plus qu'elle ne le voit.

E. ET J. DE GONCOURT, *L'Art au XVIII^e Siècle*.

211.—LA VÉNUS DE MILO

La Vénus telle qu'elle est aujourd'hui est faite de cinq fragments : le buste avec la tête, les jambes drapées, les deux hanches et le chignon. Le pied gauche n'existe plus, il a été refait en plâtre ainsi qu'une partie de la plinthe

Originellement la Vénus de Milo n'était pas, comme on pourrait le croire, taillée dans un bloc unique. Elle était formée de la superposition de deux blocs de marbre corallitique, matière très estimée qu'on ne trouve qu'en Asie, dont les filons ne dépassaient pas deux coudées de hauteur, et qui, pour la blancheur et le grain, se rapprochaient beaucoup de l'ivoire, selon Pline. Tout le bas de la statue, jusqu'aux hanches où s'arrête la draperie, était pris dans le même morceau, ainsi que la plinthe. Un second bloc avait fourni la tête et le torse, où s'ajustaient des bras rapportés, comme l'indique le trou du tenon encore visible près de l'épaule

Ces bras ne sont pas entièrement perdus, comme on se l'imagine. Des fragments ont été trouvés près de la Vénus de Milo et ramenés en France avec elle. Les essais infructueux ou maladroits de restauration ont fait dédaigner et tomber en oubli ces précieux restes qui auraient pu fournir sur l'action tant controversée de la statue des renseignements certains ; mais nous y reviendrons tout à l'heure.

GAUTIER, *Guide de l'Amateur au Musée du Louvre*

212.—MICHEL-ANGE

Par ce trait, Michel-Ange est moderne, et c'est pour cela peut-être qu'aujourd'hui nous le comprenons sans effort. A-t-il été plus infortuné que les autres hommes ? Quand on regarde les événements du dehors, il semble que non.

C. F. V.

14

S'il a été tourmenté par une famille avide, si deux ou trois fois le caprice ou la mort d'un protecteur est venu arrêter une grande œuvre qu'il avait commencée ou conçue, si sa patrie est tombée en servitude, si autour de lui les âmes se sont amollies ou dégradées, ce sont là des traverses, des tiraillements, des malheurs qui n'ont rien d'inusité. Combien d'artistes, ses contemporains, en ont éprouvé de plus grands !

Mais la souffrance se mesure à l'ébranlement de l'être intérieur, non au choc des choses extérieures, et, s'il y a eu jamais une âme capable de transports, de frémissements et d'indignation, c'est celle-là. Il fut sensible à l'excès, et partant "timide," solitaire, mal à son aise dans les petites actions de la société, tellement que, par exemple, il ne put jamais prendre sur lui de donner à dîner. Les hommes trop agités d'émotions continues se taisent, pour ne pas se livrer en spectacle, et se replient, faute d'espace pour se déployer. Dès sa jeunesse, il s'était déplu dans les compagnies, et s'était renfermé dans l'étude et le silence, au point de paraître orgueilleux ou fou.

Taine, *Voyage en Italie*.

213.—UNE STATUE ANTIQUE

Qu'on regarde une statue toute voilée, par exemple celle de la Pudicité : il est évident que le vêtement antique ne modifie pas la forme du corps, que les plis collants ou mouvants reçoivent du corps leurs formes et leurs changements, qu'on suit à travers ces plis sans peine l'équilibre de toute la charpente, la rondeur de l'épaule ou de la hanche, le creux du dos. L'idée de l'homme n'est pas alors, comme chez nous, celle d'un esprit pur ou impur, plus un paletot ou une robe des bons faiseurs ; c'est celle d'une poitrine, d'un dos,

d'un emmanchement de muscles, d'une échine avec ses vertèbres saillantes, des tendons du cou, d'une jambe raidie depuis le talon jusqu'aux reins

On a dit qu'Homère savait l'anatomie, parce qu'il décrit exactement les blessures, la clavicule, l'os iliaque ; il savait simplement de l'homme, de son ventre, de son thorax, ce que tout le monde en savait alors. Le peu que j'ai appris à l'école pratique m'éclaircit les trois quarts des choses, impossible aujourd'hui de comprendre la pensée de ces artistes, si l'on n'a pas touché soi-même l'articulation du cou et des membres, si l'on n'a pas acquis au préalable l'idée des deux parties maîtresses du corps, le buste mobile sur le bassin, si l'on ne connaît pas le mécanisme qui lie tous les muscles, de la plante du pied au mollet, à la cuisse, au creux des lombes, pour dresser un homme et le tenir debout.

TAINÉ, *Voyage en Italie*.

214.—LES TABLEAUX DU VATICAN.

Vous êtes dans une vaste salle encombrée de peintures. Laquelle regarder ? Voici la *Bataille de Constantin* dessinée par Raphael et peinte par Jules Romain, avec de la brique pilée, je suppose ; probablement aussi il a plu dessus, et la couleur détremmée s'en est allée par places. Vous suivez un long portique vitré où doivent être les arabesques de Raphael : elles n'y sont plus ; seulement à leurs traces vagues on devine qu'elles ont été là ; certainement des polissons avec leur couteau ont gratté assidûment sur la muraille.

Vous vous renversez en arrière, et vous apercevez au plafond les cinquante-deux scènes bibliques qu'on appelle les *loges* de Raphael ; il en reste cinq ou six entières ; pour les autres, on a emmanché un balai au bout d'une perche

et on a frotté vigoureusement D'ailleurs était-ce la peine de faire des chefs-d'œuvre pour les faire si petits, les placer si haut, les réduire à l'état de caissons sous une voûte ? Certainement ils ne sont qu'un accessoire dans la pensée de l'architecte, un bout de décoration dans un promenoir ; quand le pape, après son dîner, venait ici prendre le frais, il apercevait de loin en loin un groupe, un torse, si par hasard il levait la tête.

Vous revenez et vous faites une première tournée dans les quatre célèbres chambres de Raphaël. ce sont les appartements de Jules II Le pape y remplissait les offices de sa place. Dans l'une, il signait les brefs : le peintre ici est secondaire ; la salle n'était pas faite pour lui, il a travaillé pour la salle Les jours sont médiocres ; une moitié des fresques reste dans l'ombre.

TAINÉ, *Voyage en Italie.*

215.—HENNER.

A tout seigneur, tout honneur ; nous ne craignons d'être contredit par personne, ni d'éveiller aucune susceptibilité en décernant le titre de maître au grand artiste Henner, à cet héritier des maîtres florentins, à ce vaillant qui, s'acharnant à la poursuite d'un idéal entrevu, dédaigne les critiques et va droit au but qu'il s'est proposé d'atteindre. Rendre le nu, traduire la poésie de la forme, est-ce là une entreprise réalisable ? Nous doutons fort que M. Henner se soit fait des illusions sur toutes les difficultés d'un pareil travail, mais c'est assez pour la gloire d'un homme que d'avoir osé l'aborder.

Ce que j'aime dans cette peinture à la fois idéaliste et tourmentée, c'est qu'on y sent l'effort constant d'un homme qui, s'il se fût contenté d'être illustre, n'avait qu'à laisser

courir son pinceau au gré de son génie naturel. M. Henner n'a pas trouvé que ce fût assez pour remplir sa vie ; depuis vingt ans il lutte contre lui-même, contre les dons merveilleux qu'il a reçus de la nature, il assouplit son imagination, il enrichit sa palette, il modère sa fougue et, marchant de progrès en progrès, il ressuscite, en pleine France moderne, l'art prodigieux de ces travailleurs de génie de la Renaissance qui passaient leur vie entière à terminer l'œuvre de prédilection, le chef-d'œuvre dont ils étaient si passionnément épris, qu'ils traversaient l'existence sans y goûter d'autres joies que celles de leur art

La " Femme qui lit " et la " Religieuse " sont deux pages détachées d'un poème incomparable. Je devrais louer les tours de force de l'artiste, la façon dont il a, novateur audacieux, jeté du noir sur du noir et la couleur blonde du visage sur la couleur blanche de la coiffure ; mais il faudrait emprunter à quelque poète amoureux sa lyre la mieux accordée pour traduire l'impression que produit sur l'âme du spectateur la vue de ces femmes qui sont à la fois si franchement humaines par la chair et si étrangement idéales par la beauté.

LOUIS VITET.

216.—REMBRANDT.

On a tout dit sur ce grand magicien, et les miracles de sa palette ne sont depuis deux siècles un secret pour personne. Je me demande seulement si tout le monde estime à quel point il est original, si son vrai rang parmi les coloristes est suffisamment établi, car non seulement il est au niveau des plus grands, mais il est unique en son genre. Son procédé n'est celui de personne. Cette manière de ne rien dessiner, de n'accuser aucun contour, de n'arrêter aucune silhouette et cependant de tout mettre en saillie, de

donner à tout sa rondeur, de tout enlever, soit en vigueur, soit en clair, par des épaisseurs raboteuses, par d'audacieux empâtements mêlés, on ne sait comment, aux plus subtiles dégradations, aux passages les plus imperceptibles de l'ombre et de la lumière, sorte de jeu mystérieux que la seule nature avait connu jusque-là, c'est quelque chose qu'il a trouvé tout seul, sans maître, sans exemple, sans autre guide qu'un instinct de génie

Assurément Rubens est, lui aussi, profondément original, sa touche se distingue entre mille, ses tableaux se reconnaissent d'aussi loin qu'on les voit, mais ce qui fait son originalité, c'est son exécution, son tour de main, si j'ose ainsi parler. ce n'est pas son système d'imitation. Ce système est au fond semblable, ou peu s'en faut, à celui d'autres grands coloristes de tous les temps et de tous les pays, Vénitiens ou Espagnols, tandis que, chez Rembrandt, c'est le principe même de sa peinture, c'est le système, qui porte son cachet, qui n'est qu'à lui, et qui le place à part, tout à la fois comme le plus réel et le plus fantastique des peintres

LOUIS VITET

217.—LE "PHILOSOPHE EN MÉDITATION" DE REMBRANDT.

Il semble que Rembrandt, en peignant le *Philosophe en méditation*, ait voulu créer un intérieur pour loger selon ses rêves sa pensée mystérieuse. Ce peintre à façon d'alchimiste a dû souhaiter pour atelier et laboratoire une grande salle voûtée comme celle-ci, aux coins remplis d'ombre où montent des escaliers en spirale, aux profondeurs ténébreuses peuplées de vagues chimères, aux murailles épaisses, éclairées par une fenêtre unique, maillée de plomb, vitrée de carreaux verdâtres laissant filtrer une

lumière avare sur la table encombrée de sphères, de sextants, d'almagestes, de vieux bouquins à tournure de grimoire, près de laquelle médite, enfoncé dans son fauteuil, quelque vieillard à robe fourrée, magicien autant que philosophe, souffleur hermétique autant que docteur. Nous croyons voir le génie même de Rembrandt dans ce personnage à physionomie de rabbin rêvant sous un rayon au milieu d'ombres qui s'épaississent en s'éloignant de lui.

Rembrandt a répété deux fois ce sujet avec quelques variantes. Dans l'un des tableaux, le philosophe est absolument seul avec son fatras de docteur Faust, dans l'autre, la vie domestique circule autour du rêveur, discrète, silencieuse, marchant sur la pointe du pied : une femme portant un sceau monte un escalier en colimaçon ; une autre servante suspend un chaudron à la crémaillère et attise le feu ; mais il faut chercher ces détails à travers les pénombres, les bitumes et les obscurités des fonds assoupis pour ne laisser briller que le crâne et le livre du savant.

GAUTIER, *Guide de l'Amateur au Musée du Louvre*.

218.—LES "NOCES DE CANA" DE PAUL VÉRONÈSE.

Dès qu'on entre dans le salon carré, les regards sont impérieusement attirés par cette magnifique composition, qui, comme ordonnance, arrangement et couleur, est le dernier mot de la peinture d'apparat.

Le génie de Venise respire tout entier dans ce splendide chef-d'œuvre, avec son insouciance cosmopolite, son mélange de tous les costumes, son amour du faste, son goût théâtral et décoratif, sa passion de lumière et d'éclat. Aucun tableau n'est plus profondément vénitien que les *Noces de Cana*, qui, par un volontaire anachronisme, ne se passent pas en Judée, dans quelque pauvre maison

blanchie à la chaux, mais sur le bord du Grand-Canal ou de la Brenta, dans la villa de marbre de quelque magnifique seigneur de la sérénissime République, dont le nom est inscrit au livre d'or, un Foscari, un Loredan, un Vendramin, ou quelqu'un de ceux-là dont Titien et Pâris Bordone nous ont laissé les portraits.

Il s'agissait de déployer, autour d'un vaste festin, au milieu d'une architecture élégante et grandiose, tout un monde bariolé de types et de costumes, de faire briller les orfrois des brocards, et surtout de montrer la force, la santé et la joie de vivre dans des visages radieux, exempts d'inquiétudes, et des corps robustement superbes.

GAUTIER, *Guide de l'Amateur au Musée du Louvre*.

219.—LÉONARD DE VINCI.

“ LA JOCONDE.”

Sphinx de beauté qui souris si mystérieusement dans le cadre de Léonard de Vinci et sembles proposer à l'admiration des siècles une énigme qu'ils n'ont pas encore résolue, un attrait invincible ramène toujours vers toi ! Oh ! en effet, qui n'est resté accoudé de longues heures devant cette tête baignée de demi-teintes crépusculaires, enveloppée de crêpes transparents et dont les traits, mélodieusement noyés dans une vapeur violette, apparaissent comme une création du Rêve à travers la gaze noire du Sommeil ? De quelle planète est tombé, au milieu d'un paysage d'azur, cet être étrange avec son regard qui promet des voluptés inconnues et son expression divinement ironique ? Léonard de Vinci imprime à ses figures un tel cachet de supériorité, qu'on se sent troublé en leur présence. Les pénombres de leurs yeux profonds cachent des secrets

interdits aux profanes, et les inflexions de leurs lèvres moqueuses conviennent à des dieux qui savent tout et méprisent doucement les vulgarités humaines.

Quelle fixité inquiétante et quel sardonisme surhumain dans ces prunelles sombres, dans ces lèvres onduleuses comme l'arc de l'Amour après qu'il a décoché le trait ! Ne dirait-on pas que la Joconde est l'Isis d'une religion cryptique qui, se croyant seule, entr'ouvre les plis de son voile, dût l'imprudent qui la surprendrait devenir fou et mourir ? Jamais l'idéal féminin n'a revêtu de formes plus inéluctablement séduisantes. Croyez que si don Juan avait rencontré la Monna Lisa, il se serait épargné la peine d'écrire sur sa liste trois mille noms de femmes ; il n'en aurait tracé qu'un, et les ailes de son désir eussent refusé de le porter plus loin. Elles se seraient fondues et déplumées au soleil noir de ces prunelles

GAUTIER, *Guide de l'Amateur au Musée du Louvre.*

SECTION X.

POETRY.

220.—CINNA À AUGUSTE.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir,
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :
La voix de la raison jamais ne se consulte,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditions
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de la laisser à celui qui les suit ;
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

CORNEILLE, *Cinna*, II 1.

221.

J'ajoute un peu de mots : " Toutes ces cruautés,
 La perte de nos biens et de nos libertés,
 Le ravage des champs, le pillage des villes,
 Et les proscriptions, et les guerres civiles,
 Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
 Pour monter sur le trône et nous donner des lois
 Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
 Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
 Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
 Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui
 Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître :
 Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
 Et nous mériterons le nom de vrais Romains
 Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains
 Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice ·
 Demain au capitolé il fait un sacrifice ,
 Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
 Justice à tout le monde, à la face des dieux ·
 Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe ,
 C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ,
 Et je veux pour signal que cette même main
 Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein "

CORNEILLE, *Cinna*, I. III.

222.

La victime était prête et de fleurs couronnée ,
 L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée !
 Polifonte, l'œil fixe et d'un front inhumain,
 Présentait à Mérope une odieuse main ;
 Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;

Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avancant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence,
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels .
Il court, c'était Egiste ; il s'élançe aux autels ,
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux
Meurs, tyran, disait-il , Dieux, prenez vos victimes !
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie et pense le venger.

VOLTAIRE, *Méropé*.

223.

C'était Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ,
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux ;
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble,
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands et le roi,

Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible,
 Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
 Respecte autant qu'il peut le souverain pouvoir !
 Plus heureux lorsqu'un roi doux, juste, et politique,
 Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

VOLTAIRE, *La Henriade*.

224.—EDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
 Je t'ai dit : " Viens, Richard, ma mère nous appelle ;"
 Et, te prenant la main, je voulais fuir, près d'elle,
 Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
 Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer ;
 Et toujours, mais en vain.

Le duc d'York.

Oh ! c'est vrai : dans un rêve
 On s'élance, on veut fuir , on ne peut pas. Achève.

Edouard.

Tout à coup à Windsor je me crus transporté
 Le feuillage tremblait par les vents agité ;
 Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
 Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
 Sur un même rameau confondant leur parfum,
 L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
 Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
 En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
 Je les pris en pitié sans deviner pourquoi ;

Et tu me dis alors : “ Mon frère, un d’eux, c’est toi ,
 L’autre, c’est moi.” Soudain le fer brille. O prodige !
 Le sang par jets vermeils s’échappe de leur tige
 Comme si c’était moi qui le perdais, ce sang,
 Mon cœur vint à faillir ; ma main en se baissant,
 Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
 Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
 Puis je ne sentis plus, mais j’entendis des voix
 Qui disaient . “ Portez-les au tombeau de nos rois ”

CASIMIR DELAVIGNE · *Les Enfants d’Edouard*, III. 1

225.—LA MORT DES TEMPLIERS.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
 S’élève en échafaud, et chaque chevalier
 Croit mériter l’honneur d’y monter le premier
 Mais le grand-maître arrive, il monte, il les devance ;
 Son front est rayonnant de gloire et d’espérance ;
 Il lève vers les cieux un regard assuré ,
 Il prie, et l’on croit voir un mortel inspiré.
 D’une voix formidable aussitôt il s’écrie,
 “ Nul de nous n’a trahi son Dieu ni sa patrie .
 Français, souvenez-vous de nos derniers accents ;
 Nous sommes innocents, nous mourons innocents :
 L’arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste ;
 Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
 Que le faible opprimé jamais n’implore en vain,
 Et j’ose t’y citer, ô Pontife romain !
 Encor quarante jours ! . . . je t’y vois comparaître ”
 Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
 Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,

Quand il dit, " O Philippe, ô mon maître, ô mon roi !
 Je te pardonne en vain ; ta vie est condamnée ;
 Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ! "

RAYNOUARD.

226.—MICHEL-ANGE.

Que ton visage est triste et ton front amaigri !
 Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre,
 Nulle larme jamais n'a baigné ta paupière ;
 Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la muse t'a nourri :
 L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ,
 Soixante ans tu courus une triple carrière,
 Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
 Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
 Et, puissant comme un Dieu, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
 Vieux lion fatigué sous ta blanche crinière,
 Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

AUGUSTE BARBIER.

227.—LA CONVENTION NATIONALE.

Savez-vous, muscadins, vous qui fouettez les femmes,
 Ce qu'ont fait, l'an dernier, ces montagnards infâmes ?
 Il fallait affronter bien d'autres gens que vous ,
 L'Europe se ruait tout entière sur nous.
 Ils ont fait se dresser, juste au mois où nous sommes,
 Quatorze corps d'armée et douze cent mille hommes,

Qui, la pique à la main, en haillons, sans souliers,
Ont repoussé l'assaut de dix rois alliés.
Ces héros, muscadins, bravant les carabines,
Battaient des Prussiens et non des jacobines ;
Ces nobles va-nu-pieds, agioteurs repus,
S'élançaient vers la gloire et non vers les écus :
Ces Français, émigrés, défendaient la patrie
Par vous et l'étranger envahie et meurtrie.
Est-ce un souffle puissant qui pousse ces vainqueurs
Et court en un instant dans des milliers de cœurs ?
A lutter contre lui vous sentez-vous la taille,
Et ne seriez-vous pas tous broyés comme paille ?
Allez ! assaillez-nous d'injures ; évoquez
Le souvenir d'excès par vous seuls provoqués ;
Vous, qu'un rugissement faisait rentrer sous terre,
Agacez aujourd'hui le lion débonnaire.
La Convention peut, comme l'ancien Romain,
Sur l'autel attesté posant sa forte main,
Répondre fièrement, alors qu'on l'injurie .
" Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie."

PONSARD.

228.—RICHELIEU

Quand Votre Majesté m'admit dans son conseil,
Le royaume au mourant qu'on vole était pareil.
La France s'en allait en lambeaux, démembrée
Par deux usurpateurs ardents à la curée
Le parti huguenot, de plus en plus hardi,
Qui formait un état presque libre au midi ,
La féodalité, de tout le sol maîtresse,
Qui mettait presque un roi dans chaque forteresse ;
Si bien que la révolte à Votre Majesté,
Au lieu d'un châtiment, arrachait un traité.

Le Roi.

Je m'en souviens, monsieur.

Richelieu.

Pour comble de misère,
 Ceux mêmes qui devaient guérir le double ulcère,
 Pareils à des laquais plus qu'à des médecins,
 Autour du moribond ne songeaient qu'aux larcins
 Des maux intérieurs c'était la conséquence,
 Que la France au dehors changeât de contenance
 L'honneur national, si cher au grand Henri,
 Mourait avec le reste aux mains du favori,
 Et l'état n'étant plus assez puissant ni riche
 Pour mettre une barrière à la maison d'Autriche,
 On ne consumma point notre honte à demi :
 On attela la France au char de l'ennemi !
 Ah, Sire ! vous parliez du sang de votre père
 Qu'en vos veines le joug d'un ministre exaspère !
 C'est là qu'il aurait dû s'indigner et bouillir,
 Avant que de laisser l'opprobre s'accomplir !

EMILE AUGIER, *Diane*.

229.—A UNE BOURSE.

De doigts mignons œuvre mignonne,
 Petit filet de soie et d'or,
 Charmant toi-même, et plus encor
 Charmant par la main qui te donne,
 Va, ne crains pas que je t'ordonne
 D'enfermer un pauvre trésor.

D'argent, les rimeurs n'en ont guère ;
 Mais en eussent-ils par monceau,
 Il saltrait ton frais réseau.
 Ton destin sera moins vulgaire,
 Et tu seras le reliquaie
 De mon cœur et de mon cerveau.

J'emprirai tes mailles de soie
 De mes vers les plus parfumés,
 De ces confidents bien-aimés
 Que nous ne voulons pas qu'on voie ,
 Car dans leurs plis sont notre joie
 Et nos désespoirs enfermés.

Et quand l'âge, glaçant la source
 De la joie et de la douleur,
 Laissera languir sans chaleur
 Mon âme à la fin de ma course,
 Je t'ouvrirai, petite bourse,
 Qui tiens l'épargne de mon cœur.

EMILE AUGIER, *Les Pariétaires.*

230.—STANCES

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon.
 Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;
 Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
 L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

* * * * *

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ,
 Le laboureur conduit sa fertile charrue ;
 Le savant pense et lit, le guerrier frappe et tue .
 Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? ils vont où va la feuille
 Que chasse devant lui le souffle des hivers
 Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
 Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaien^t contre lui, mais le temps a vaincu ;
 Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,
 Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
 Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

LAMARTINE.

231.—PENSÉE D'AUTOMNE.

Au déclin de l'automne, il est souvent des jours
 Où l'année, on dirait, va se tromper de cours.
 On oublie à ses pieds la pelouse flétrie,
 Et la branche tombée, et la feuille qui crie ;
 Trois fois, près de partir, un charme vous retient,
 Et l'on dit " N'est-ce pas le printemps qui revient ? "
 Avant la fin du jour il est encore une heure,
 Où, pèlerin lassé qui touche à sa demeure,
 Le soleil au penchant se retourne pour voir,
 Malgré tant de sueurs regrettant d'être au soir ;
 Et, sous ce long regard où se mêle une larme,
 La nature confuse a pris un nouveau charme ,
 Elle hésite un moment, comme dans un adieu .
 L'horizon à l'entour a rougi tout en feu ;
 La fleur en tressaillant a reçu la rosée ;
 Le papillon revole à la rose baisée,
 Et l'oiseau chante au bois un ramage brillant .
 " N'est-ce pas le matin ? N'est-ce pas l'orient ? "
 Oh ! si pour nous aussi, dans cette vie humaine,
 Il est au soir une heure, un instant qui ramène
 Les amours du matin et leur volage essor,

Et la fraîche rosée et les images d'or ,
 Oh ! si le cœur, repris aux pensers de jeunesse
 (Comme s'il espérait, hélas ! qu'elle renaisse),
 S'arrête, se relève, avant de défaillir,
 Et s'oublie un seul jour à rêver sans vieillir,
 Jouissons, jouissons de la douce journée,
 Et ne la troublons pas, cette heure fortunée !

SAINTE-BEUVE

232.—LE CIEL D'ATHÈNES.

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,
 Athènes, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
 En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux :
 Aveugle, il ne sait rien ; d'un soleil glorieux
 Il ne connaît pas la lumière.

Athènes, mon Athène est le pays du jour
 C'est là qu'il luit ! c'est là que la lumière est belle !
 Là que l'œil enivré la puise avec amour,
 Que la sérénité tient son brillant séjour,
 Immobile, immense, éternelle

Jusques au fond du ciel tranquille et transparent,
 Comme au fond d'un beau lac, tout le regard se plonge ,
 L'air scintille, mouré comme l'eau d'un courant,
 Pur comme deux beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
 Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages, combien ils lui sont étrangers !
 A ce bleu firmament ils n'osent faire injure .
 Ou s'il en vient parfois, rapides, passagers,
 Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers,
 Que leur voile est une parure. PIERRE LEBRUN

233.—LA MORT DE L'AIGLE

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
 L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
 Dont le vol menaçait ses blanches bergeries
 Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
 Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
 Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
 Croit reprendre la vie au flamboyant empire.
 Dans un fluide d'or il nage puissamment,
 Et parmi les rayons se balance un moment :
 Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
 Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
 Son aile se dépouille, et son royal manteau
 Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
 Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
 Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite.
 Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
 Fermé cet œil puissant respecté du soleil.

ALFRED DE VIGNY.

234.

Frappé dès ma naissance
 Par le malheur, je fus, dans ma plus tendre enfance,
 Recueilli . . . sur la borne . . . où de froid et de faim
 Ma mère se mourait, en me donnant le sein.
 Mon père, un vieux soldat, était mort avant elle. . . .
 Du milieu de la foule, où son instinct l'appelle,
 S'avance un ouvrier. . . . Chez eux c'est très-commun
 Je n'avais pas d'enfant, dit-il, Dieu m'en donne un !
 Il me prend, et dès lors, sur son gain bien modique
 Me nourrit, m'éleva comme enfant de fabrique

Mais un jour . . . jour cruel ! il mourut dans mes bras !
 Plus tard à l'étranger je dirigeai mes pas .
 Tour à tour apprenti, compagnon, contre-maître,
 J'acquis un avenir, un état, un bien-être.
 Bientôt, un grand projet, que j'osai concevoir,
 A mes yeux éblouis fit luire un noble espoir .
 Alors à mon pays je brûlai d'être utile.

ETIENNE ARAGO, *Les Aristocraties*.

235.

Tu fis bien de payer les dettes paternelles ;
 Mais c'était obéir aux règles éternelles ;
 Tu serais méprisable, ayant autrement fait ;
 Puis, du premier instinct c'était le prompt effet
 Un sacrifice fier charme une âme hautaine ;
 La gloire en est présente, et la douleur lointaine
 Je ne méconnaissais point un acte noble en soi ;
 Tu fis bien ; mais beaucoup auraient fait comme toi.
 La vertu, qui n'est pas d'un facile exercice,
 C'est la persévérance après le sacrifice,
 C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
 La résolution qui survit à l'instinct,
 Et, seule devant soi, paisible, refroidie,
 Par un monde oublieux n'étant plus applaudie,
 A travers les besoins, l'injure et le dégoût,
 Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.
 Voilà mon vrai héros ! voilà mon homme rare !
 Ce n'est pas celui-là que l'amour-propre égare ;
 Il ne rougirait pas d'un honnête métier,
 Et croirait plus louable, et même plus altier,
 De vivre dignement de l'art que l'on enseigne,
 Que d'épouser la dot de quelque vieille duègne

PONSARD, *L'Honneur et l'Argent*.

236.—BATAILLE¹

Frères, quand chaque jour l'un de nos amis tombe
Emporté par l'exil ou ravi par la tombe,
Quand la proscription passe comme une faux
Sur les plus nobles fronts et les plus hautes têtes,
Quand l'on voit se dresser au milieu des tempêtes
Près des sombres pontons les sanglants échafauds,

Quand après une vie au travail dépensée,
Les plus forts par le bras, le cœur, ou la pensée,
Lassés par ce combat héroïque, incessant,
S'endorment dans l'oubli profond de toute chose
Après avoir vingt ans, pour le monde et leur cause,
Usé tout leur courage et versé tout leur sang ;

Loin de s'abandonner à d'inutiles larmes,
Et de laisser, aux jours d'angoisses et d'alarmes,
Le Droit dans son oubli, l'épée en son fourreau,
Avec ses ennemis il faut faire divorce,
Il faut que la Raison en appelle à la Force,
Il faut que le martyr résiste à son bourreau

Fuyant tout despotisme et toute idolâtrie,
Il faut du monde entier se faire une patrie,
Jamais vaincus, toujours proscrits, toujours errants,
Puissants, calmes, et fiers, sans cris, sans pleurs, sans rage,
Il faut à son malheur mesurer son courage :
A chaque soldat mort il faut serrer ses rangs.

PIERRE DENIS

237.—L'ENTERREMENT D'UNE JEUNE FILLE.

Tout est fini ; la cendre est rendue à la terre
 Le ministre est parti—peut-être l'attend-on.
 Tu t'es évanouie ! ô toi, fleur solitaire !
 Il ne reste plus rien—rien qu'un tombeau sans nom

Personne n'a suivi sa dépouille mortelle.
 Aucun pas n'est marqué sur le bord du chemin.
 Son vieux père est trop faible, et d'ailleurs, privé d'elle,
 Plus loin encor, peut-être, il la suivra demain

Descends donc, pauvre fille, en ta tombe ignorée,
 Sous ta pierre mal jointe et d'herbes entourée !
 Cette terre est fertile, et va bientôt fleurir
 Sur les débris nouveaux qu'elle vient de couvrir

ALFRED DE MUSSET

238.—A UNE JEUNE FILLE

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
 Enfant ! n'enviez pas notre âge de douleurs,
 Où le cœur tour-à-tour est esclave et rebelle,
 Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

* * * * *

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !
 Jouissez du matin, jouissez du printemps.
 Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées .
 Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
 Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
 A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
 A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du Sort ignorez la puissance ;
 Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
 Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
 Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.

VICTOR HUGO.

239.

D. César. N'ajoutez pas un mot, c'est outrageant !
 Gardez votre secret, et gardez votre argent.
 Oh ! je comprends qu'on vole, et qu'on tue, et qu'on pille,
 Que par une nuit noire on force une bastille,
 D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers ;
 Qu'on égorge estafiers, geôliers et guichetiers ;
 Tous, taillant et hurlant, en bandits que nous sommes,
 Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien ! hommes contre
 hommes !

Mais doucement détruire une femme ; et creuser
 Sous ses pieds une trappe ; et contre elle abuser,
 Qui sait ? de son humeur peut-être hasardeuse ;
 Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse :
 Oh ! plutôt qu'arriver jusqu'à ce déshonneur,
 Plutôt qu'être, à ce prix, un riche et haut seigneur,
 —Et je le dis ici pour Dieu qui voit mon âme,—
 J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,
 Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,
 Qu'un chien rongeât mon crâne au pied du pilori !

D. Salluste. Cousin . . .

D. César. De vos bienfaits je n'aurai nulle envie,
 Tant que je trouverai, vivant ma libre vie,
 Aux fontaines de l'eau, dans les champs le grand air,
 A la ville un voleur qui m'habille l'hiver,
 Dans mon âme l'oubli des prospérités mortes,

Et devant vos palais, monsieur, de larges portes
Où je puis, à midi, sans souci du réveil,
Dormir, la tête à l'ombre et les pieds au soleil !
—Adieu donc — De nous deux Dieu sait quel est le juste
Avec les gens de cour, vos pareils, don Salluste,
Je vous laisse, et je reste avec mes chenapans
Je vis avec les loups, non avec les serpents.

V Hugo, *Ruy Blas*.

240.—OCEANO NOX.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée,
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

V. Hugo.

A complete Catalogue of School Text-Books, and separate Sectional Catalogues in English Language and Literature, French, Mathematics, and Science may be had on application to the Publisher.

SELECTED
School Text-Books

PUBLISHED BY THE
University Tutorial Press Ltd.

25 HIGH ST., NEW OXFORD ST., W.C.

Religious Knowledge.

Gospels of St. Matthew, St. Mark. Edited by Rev. T. WALKER, M.A., and J. W. SHUKER, M.A. Each 1s. 6d.

Gospel of St. Luke. Edited by Rev. T. WALKER, M.A., and Rev. J. F. RICHARDS, M.A. 1s. 6d. [*Ready April 1913*]

Acts of the Apostles Edited by Rev. W. H. FLECKER, M.A., D.C.L. 2s. 6d.*

Also issued in Two Parts Part I, Ch. 1-16; Part II, Ch. 13-28. Each 1s. 6d.

Mathematics.

The School Arithmetic. An Edition of the *Tutorial Arithmetic* for school use By W. P. WORKMAN, M.A., B.Sc. *Second Edition.* (With or without Answers.) In one volume, 3s. 6d. Part I, 2s. Part II, 2s.

Junior Arithmetic. An adaptation of the *Tutorial Arithmetic* suitable for Junior Classes By R. H. CHOPPE, B.A. (With or without Answers.) *Third Edition* 2s. 6d.

Junior Arithmetic, Test Questions in. Edited by A. G. CRACKNELL, M.A., B.Sc. With Answers 1s. 3d. Without Answers 1s.

This book contains 1,300 Exercises arranged under subjects, followed by 118 short papers of six questions each.

* With Introduction, Notes, and Maps

Mathematics—continued.

The New Matriculation Algebra With a Section on Graphs. By RUPERT DEARIN, M.A. *Fourth Edition* 3s 6d

A course of elementary Algebra including Quadratic Equations, Ratio, Proportion and Progressions

The School Geometry. Being an edition of *Geometry, Theoretical and Practical*, specially adapted for ordinary school use By W. P. WORKMAN, M.A., B.Sc., Headmaster of Kingswood School, Bath, and A. G. CRACKNELL, M.A., B.Sc. 3s. 6d

Part I. (Euclid, I. 1-34, IV. 1-9) 2s.

Part II. (Euclid, II, III 35-37, IV 10-16, and VI) 2s

Chemistry.

Senior Chemistry By G. H. BAILLY, D.Sc., Ph.D., and H. W. BAUSOR, M.A. 4s 6d

Junior Chemistry. By R. H. ADIE, M.A., B.Sc. 2s 6d.

Chemistry, Junior Practical By H. W. BAUSOR, M.A. 1s

An Introductory Course of Chemistry By H. W. BAUSOR, M.A. 2s 6d.

Botany.

Plant Biology By F. CAVERS, D.Sc., F.L.S. 3s 6d.

This is a text-book of Elementary Botany arranged for modern methods of teaching

The Senior Botany By Professor F. CAVERS, D.Sc. 4s 6d

Physics.

Senior Magnetism and Electricity By R. H. JUDE, D.Sc., M.A., and JOHN SATTERLY, D.Sc., M.A. 5s.

Adapted from *Matriculation Magnetism and Electricity*

Junior Magnetism and Electricity By R. H. JUDE, D.Sc., M.A., and J. SATTERLY, D.Sc., M.A. 2s 6d

* A set of 41 microscopic slides specially designed by Professor Cavers for use with his books are supplied at £1 7s net.

Physics—continued.

Senior Heat By R. W. STEWART, D.Sc., and JOHN SATTERLY, D.Sc., M.A. 3s.

Adapted from *The New Matriculation Heat*.

Junior Heat By J. SATTERLY, D.Sc., M.A. 2s.

Junior Experimental Science. By W. M. HOOTON, M.A., M.Sc., Chemistry Master at Repton School. *Second Edition.* 2s. 6d.

History.

Groundwork of English History By M. E. CARTER, Honour School of Modern History, Oxford. With Coloured Maps. 2s.

School History of England. By M. E. CARTER. With coloured maps. Complete. 3s. 6d. In three parts.—(I) To 1603, (II) 1485 to 1714, and (III) 1660 to 1910. Each 1s. 6d.

Earlier History of England (to 1485) With Biographies and Maps and Plans. By C. S. FFARENSIDE. 2s. 6d.

Modern History of England By C. S. FFARENSIDE, M.A. **Part I** 1485-1714. **Part II** 1688-1901 (with a concise Introduction down to 1714). Each 2s. 6d.

English Language and Literature.

The Matriculation English Course By W. H. LOW, M.A., and JOHN BRIGGS, M.A. *Third Edition* 3s. 6d.

A Senior Course of English Composition By E. W. EDMUNDS, M.A., B.Sc. 2s. 6d.

Junior English Composition. By E. W. EDMUNDS, M.A., B.Sc. 1s. 6d.

Junior English Grammar with Parsing and Analysis By A. M. WILMSLEY, M.A., Senior English Master at Middlesbrough Boys' High School. 1s. 6d.

Junior English Grammar and Composition (In One Volume.) 2s. 6d.

The Tutorial History of English Literature By A. J. WYATT, M.A. With Illustrative Extracts. *Third Edition, continued to the present time.* 2s. 6d. Also, separately, from 1579 A.D. 2s.

An Anthology of English Verse By A. J. WYATT, M.A., and S. E. GOGGIN, M.A. 2s.

Geography.

Text-Book of Geography. By G. C. FRX, M.Sc. With Coloured Maps. *Second Edition, Revised and Enlarged.* 4s. 6d.

This book lays stress on the inter-connection of physical geography and political geography. Numerous diagrams and railway maps are included.

Junior Geography. By G. C. FRX, M.Sc. 2s. 6d.

For use in lower and middle forms. Includes outlines of Physical Geography as well as Regional Geography.

The following parts are issued separately.—

The British Isles, with Outlines of Physical Geography 1s. 6d.
Asia. 8d. **America South of Mexico** 8d.

Latin.

Senior Latin Course. By A. J. F. COLLINS, M.A., and A. ROBINSON, B.A. 3s. 6d.

New Junior Latin Course. Including Grammar, Parsing, and Translation of English into Latin. By J. V. THOMPSON, M.A., Senior Classical Master, Strand School, and L. M. PENN, M.A., Classical Master at Beckenham County School. 3s. 6d.

Junior Latin Course. By B. J. HAYES, M.A. 2s. 6d.

New Junior Latin Reader. By A. J. TATE, M.A., Assistant Classical Master, Owen's School, Islington. 2s.

French.

New Junior French Course. By G. A. ROBERTS, M.A., Senior Modern Language Master, Royal Masonic School, Bushey. 2s. 6d.

A year's course in Reading, Grammar, and Translation into French, with material for oral practice.

Junior French Course. By Professor E. WEEKLEY, M.A. *Second Edition.* 2s. 6d.

Senior French Course. By E. WEEKLEY, M.A., and C. GILL, B.A. 3s. 6d.

Direct French Course. By H. J. CHAYTOR, M.A. 1s. 6d.

Groundwork of French Composition. By E. WEEKLEY, M.A. 2s.

New Junior French Reader. By J. P. R. MARICHAL, L'ès-L., and L. J. GARDINER, M.A. 2s.

Senior French Reader. With Notes and Vocabulary. By R. F. JAMES. 2s. 6d.

